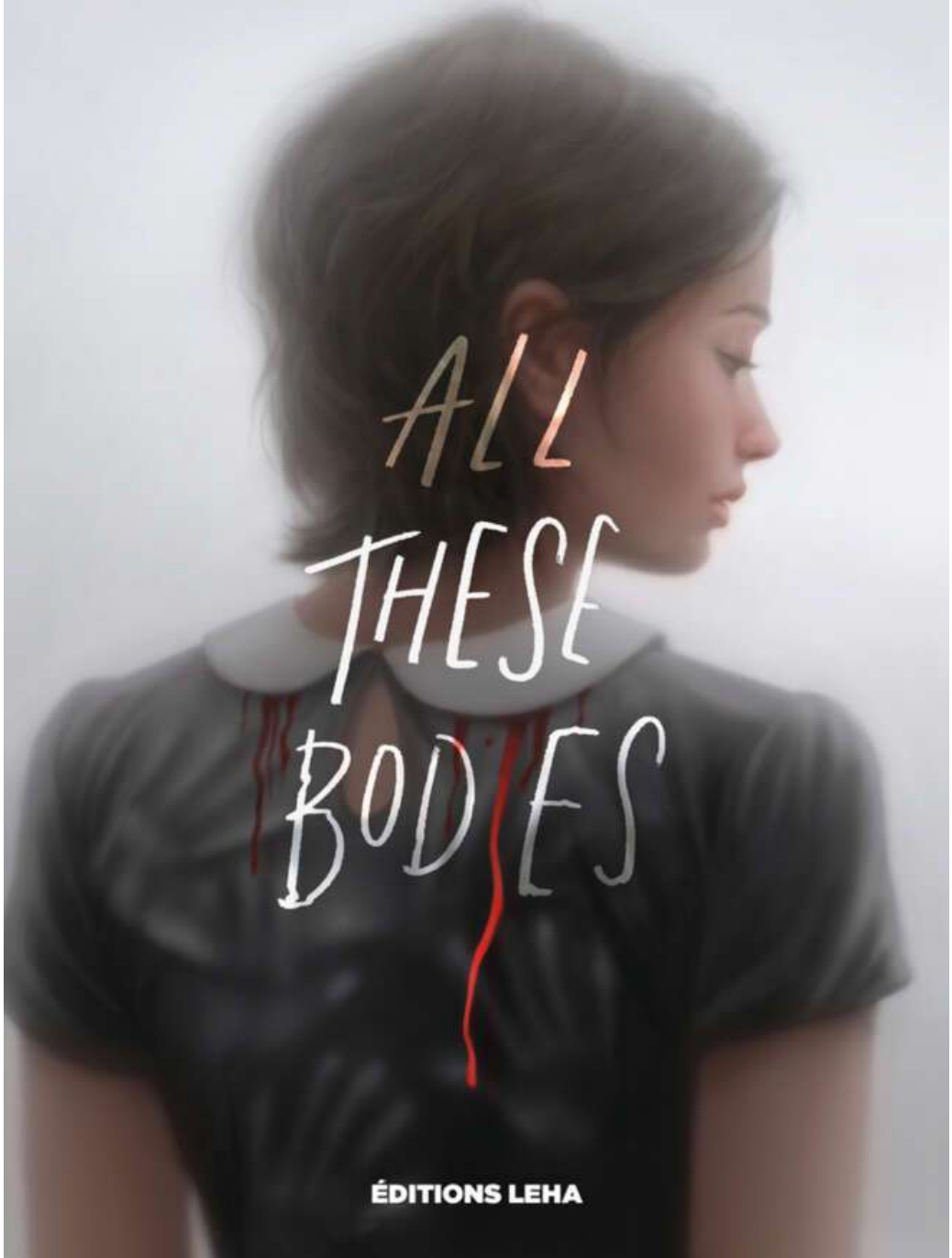
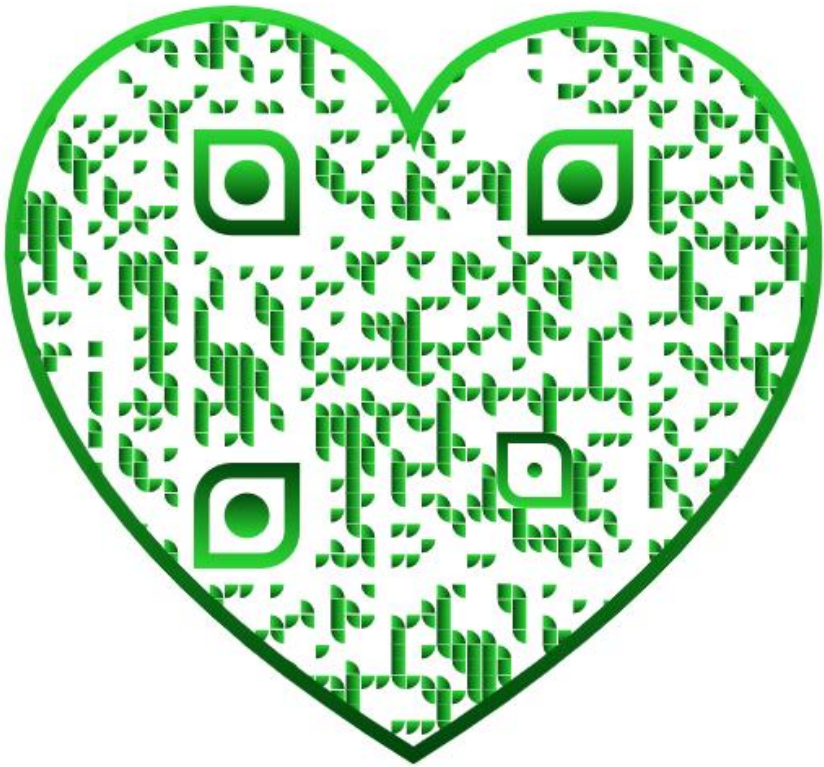
Par l'autrice de la série New York Times Best-seller *Three Dark Crowns*

KENDARE BLAKE

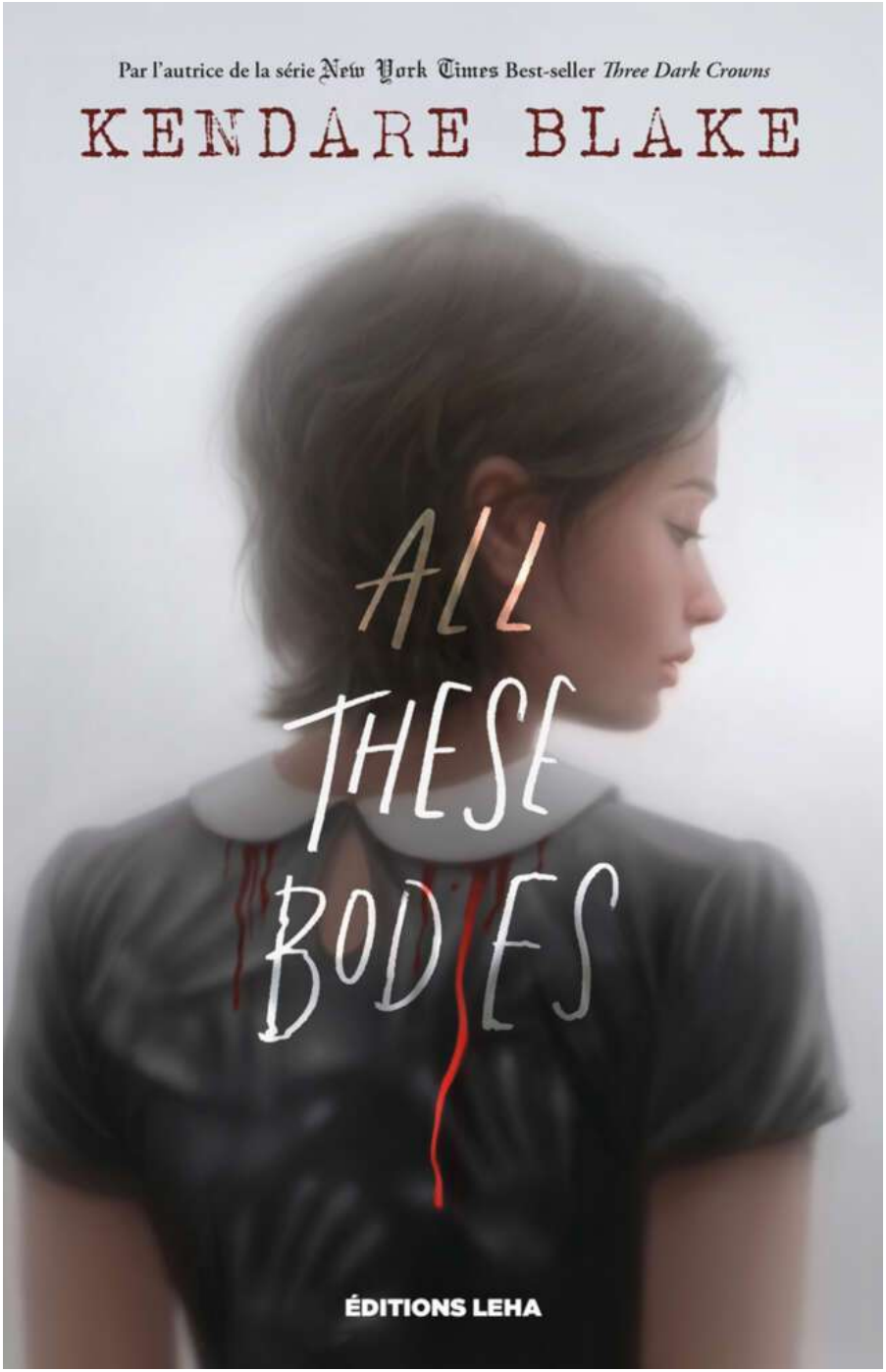


ÉDITIONS LEHA



Par l'autrice de la série New York Times Best-seller *Three Dark Crowns*

KENDARE BLAKE



ÉDITIONS LEHA

ALL THESE BODIES

Kendare Blake

Chère lectrice, cher lecteur, bonjour !

Bienvenue dans mon antre du meurtre ! J'espère que vous y passerez un agréable moment. J'ai toujours adoré ajouter à ma pile à lire, sans cesse grandissante, toutes sortes de récits de crimes épouvantables, atroces et horribles. Et par le passé j'ai écrit sur bien des sujets effrayants : des fantômes meurtriers, des dieux meurtriers, et des reines toutes plus meurtrières les unes que les autres (est-ce que vous commencez à avoir une idée du thème que je déroule ?) – mais ce livre est différent. Ce qui explique cette lettre introductive ! Car je veux m'assurer que vous soyez bien préparés.

All These Bodies n'est pas comme mes autres livres. Vous n'y trouverez ni sortilège ni animaux aux avis tranchés. Vous n'y trouverez aucun petit malin, à moins que vous ne me comptiez moi, là maintenant, au travers de cette lettre. *All These Bodies* puise une grande partie de son inspiration dans les crimes réellement commis par le jeune tueur en série Charlie Starkweather et sa petite amie encore plus jeune (sa complice potentielle ? Son otage innocente ? La question reste ouverte…), Caril Ann Fugate. Ce récit se base aussi sur les meurtres réels perpétrés contre la famille Clutter à Holcomb, dans le Kansas[1]. Et comme les Meurtres exsangues de ce livre sont inspirés de faits réels, je les aborde avec sérieux et gravité, même si je me suis permis quelques potentiels retournements surnaturels.

Mais si vous constatez que vous tournez ces pages avec une fascination morbide, ne ressentez aucune culpabilité ! C'est un sentiment qui nous habite tous, et qui se présente parfois à nous sous le déguisement de la crème glacée. Laissez-moi vous expliquer. Il y a bien longtemps, j'habitais à Londres avec ma meilleure amie. Un jour, elle m'a proposé de sortir pour manger une glace et nous balader. Mais ce qu'elle a omis de me dire, c'est que tout cela n'était qu'un prétexte pour que je l'accompagne visiter l'ancienne maison du célèbre tueur en série Dennis Nilsen. Naturellement, j'ai été choquée (et dégoûtée de la glace pendant des semaines). Voilà simplement une autre raison pour laquelle je voulais écrire cette lettre : je ne souhaite pas que vous débutiez votre lecture en vous imaginant déguster un bon dessert glacé, et que vous y trouviez à la place des morceaux de cadavres.

C'est un livre qui porte sur les mystères et les détails – ce que vous pourriez considérer comme la vérité dans un chapitre pourrait bien être remis en question dès la page suivante. S'il devait s'y trouver un thème général, ce serait celui de la conviction, de la croyance. En quoi croyez-vous ? Et pour quelle raison ? Le crime a cette façon de nous rappeler à la réalité, de nous forcer à contempler des parties de nous-mêmes que nous garderions d'ordinaire peut-être dissimulées. Il nous

passe à la question. Il nous interroge. Il nous fascine. Et j'espère que *All These Bodies* vous fascinera.

À plus,
Kendare Blake

1. NdT : Meurtres d'Herbert, Bonnie, Nancy et Kenyon Clutter perpétrés par Perry Edward Smith avec l'aide de son complice, Richard Hickock, durant la nuit du 14 au 15 novembre 1959. Ce crime a été rendu célèbre par Truman Capote dans son roman *De sang-froid* publié en 1966 ainsi que par le film de Richard Brooks en 1967.

MEURTRES DÉCOUVERTS AU MOMENT DE L'ARRESTATION DE MARIE CATHERINE HALE
18 septembre 1958
MINNESOTA
WISCONSIN
St. Paul
18 SEPTEMBRE 1958
La famille Carlson,
un bébé survivant
Black Deer Falls, Minnesota
29 AOÛT 1958
Stacy Lee Brandberg
et Richard Covey
Madison, Wisconsin
8 AOÛT 1958
(Découverts le 16)
Walter et Evangeline Taylor
Sioux City, Iowa
13 AOÛT 1958
Merrill « Monty » Letourneau
et un vagabond non identifié
Autoroute 30, à l'est
de Dunlap, Iowa
24 AOÛT 1958
Cheryl Warrens
Mason City, Iowa
Madison
6 AOÛT 1958
Angela Hawk
et Beverly
Nordahl
Norfolk,
Nebraska
IOWA
18 AOÛT 1958
Jeff Booker et
Stephen Hill
Station-service Mobil,
Clarion, Iowa
Des Moines
3 AOÛT 1958
Peter Knupp
Loup City, Nebraska
Lincoln
NEBRASKA

CHAPITRE UN

1er mai 1959

À l'été 1958, une série de meurtres qui serait rapidement appelée les « Meurtres exsangues » ou « Meurtres Dracula » ont traversé le Midwest. Les premiers ont eu lieu dans le Nebraska, puis dans l'Iowa et le Wisconsin avant de retourner vers ma ville natale de Black Deer Falls, dans le Minnesota. Avant qu'ils ne soient résolus, ils auront coûté la vie à dix-sept personnes d'âges et d'origines variés. Tous arboraient des plaies similaires : les gorges et les poignets ouverts. Certains portaient quelques coupures profondes à l'intérieur des cuisses. Chaque victime est morte des suites de la perte de sang, pourtant les scènes de crimes en étaient mystérieusement dépourvues.

Exsangues.

À la fin du mois d'août, les meurtres ont commencé à apparaître dans l'est, s'approchant encore et toujours plus de la frontière du Minnesota. Nous avions suivi leur piste au travers des journaux, marquant chaque nouvelle victime sur une carte. Quand deux étudiants ont été découverts dans une maison abandonnée près de Madison, dans le Wisconsin, ça a presque été un soulagement. C'était terrible, évidemment, ce qui leur était arrivé. Ils s'appelaient Richard Covey et Stacy Lee Brandberg. Ils étaient en fin de cycle à l'université, fiancés et sur le point de se marier. Leur sort nous avait tous attristés. Que cela soit arrivé tout court nous attristait. Mais au moins ils étaient loin, à Madison. Les meurtres nous étaient passés à côté, le Minnesota avait été épargné, et peu importait qui les avait commis – et *comment* ils les avaient commis – ils n'étaient certainement plus très loin du Canada.

Black Deer Falls n'est qu'à deux cent soixante-treize kilomètres de la frontière canadienne, dans l'autre sens. Il n'y avait aucune raison pour que les meurtriers fassent demi-tour, qu'ils traversent une autre frontière d'État. Nous pensions être en sécurité.

Et puis, la nuit du 18 septembre, cette vague de meurtres qui

s'était emparée du pays entier durant tout le mois d'août s'est achevée en prenant la vie de Bob et Sarah Carlson, ainsi que celle de leur fils, Steven.

Le seul auteur de ces crimes pouvant être trouvé serait d'ailleurs appréhendé cette nuit-là : une jeune femme de quinze ans prénommée Marie Catherine Hale. Elle avait été retrouvée debout au milieu des corps des Carlson, qui avaient été, comme tous les autres, drainés de leur sang. Mais contrairement aux autres, le sang avait été retrouvé : Marie Hale en était recouverte de la tête aux pieds.

C'était l'histoire du siècle. L'histoire de toute une vie. Cela aurait dû se produire à Chicago ou à New York afin d'être pris en charge par des flics et des reporters qui avaient déjà vu ce genre de choses : des types comme au cinéma se cachant dans des voitures roulant à toute allure, leurs chapeaux abaissés et leurs cols relevés pour se protéger de la pluie. Un court pistolet argenté glissé dans la manche et une cigarette tirant sur le filtre à la main. Cela aurait dû se produire là-bas pour qu'eux puissent s'en occuper. Pas dans l'arrière-pays du Minnesota, où rien ne se passait jamais d'autre que la même chose, et que mon père et notre défenseur public approchant de la retraite s'en occupent. Et que moi, invraisemblablement, je m'en occupe.

Michael Jensen. Un inconnu de dix-sept ans sorti de nulle part, voulant un jour devenir journaliste mais sans avoir dépassé le stade de livreur de journaux. Non qualifié. Non testé. Choisissez la mention qui vous paraît la meilleure pour décrire un gamin clairement dépassé.

Mais parfois, c'est l'histoire qui choisit son auteur, et non pas l'inverse. En tout cas, c'est ce qu'affirme mon mentor, Matt McBride – rédacteur en chef de notre journal local, le Black Deer Falls *Star* – et dans ce cas, c'est particulièrement vrai. Marie Catherine Hale m'a choisi moi pour raconter l'histoire. Elle voulait que moi je l'écoute, alors qu'elle aurait pu avoir n'importe qui – et je veux dire, vraiment n'importe qui : Edward R. Murrow[2] lui-même aurait fait le trajet en avion.

Voici donc cette histoire. Son histoire, écrite et racontée dans les pages qui suivent. Quand elle a été retrouvée ce soir-là, au milieu de tous ces cadavres, je ne savais pas qui elle était. J'ai cru que c'était une victime. Puis j'ai cru que c'était un monstre. Je l'ai crue innocente. Je l'ai crue coupable. Au terme de son histoire, tout ce qu'elle m'avait raconté a changé ma façon de penser, pas uniquement vis-à-vis d'elle mais également de la vérité.

Dites la vérité et vous humilierez le diable. J'ai toujours pensé que ce serait aussi simple que cela. Mais que faire quand la vérité qui vous regarde dans les yeux paraît également impossible ?

2. NdT : Edward R. Murrow était un journaliste américain, notamment d'émissions d'informations radiophoniques pendant la Seconde Guerre mondiale, et est considéré comme

l'une des plus grandes figures du journalisme.

CHAPITRE DEUX

La nuit des meurtres

La nuit de la mort des Carlson, j'étais chez mon meilleur ami, Percy. C'était une nuit plutôt chaude pour un mois de septembre et nous nous tenions à côté de leur grange en ruine pour que Percy puisse y fumer sans que sa belle-mère Jeannie ne le fusille du regard.

— Bon, qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Percy.

Puis il répondit lui-même à sa propre question tout en écrasant ses cendres pour s'assurer que celles-ci n'enflamment pas le foin sec :

— Y a pas grand-chose à faire.

— Il n'y a jamais grand-chose à faire, ajoutai-je.

Je fis un tour de la grange et commençais à farfouiller dans les piles de bazar de son père.

— C'est toujours mieux que les devoirs.

— J'imagine, dis-je en soulevant ce qui ressemblait à un très vieux bidon d'huile de moteur à moitié vide. Où est-ce que ton père trouve tous ces trucs ?

— Là où il peut, répondit Percy.

La majorité de la grange était remplie des objets que son père, Mo, avait récupérés lors de ventes aux enchères ou sur le bas-côté ou dont il avait débarrassé les voisins. Tout le monde en ville savait que s'il y avait des ordures à débarrasser, il fallait les montrer à Mo Valentine avant d'aller à la déchetterie.

La maison des Valentine était un corps de ferme, comme la majorité de celles en périphérie de la ville. Mais ce n'était pas une ferme. Cela faisait longtemps qu'elle n'était plus en activité, même s'ils louaient bien un champ de maïs à quelqu'un d'autre pour le labourer. Le reste des surfaces avait été vendu, s'était transformé en marécage ou avait été réenvahi par la forêt, ce qui fournissait de bons endroits où chasser le cerf et l'écureuil.

— Je suis prêt à parier qu'il a une sorte de maladie, affirma Percy. Il voit de la valeur là où il n'y en a pas.

— Un peu comme si ceux qui ont participé à la ruée vers l'or avaient une maladie… La maladie de l'or des fous ?

— Ouais, c'est ça. Exactement. Mon paternel est atteint de la maladie de l'or des fous. Tu viens de l'inventer ?

Je haussai les épaules. Peut-être pas ; cela me semblait être quelque chose pouvant vraiment exister. Je passai la tête par la porte pour regarder en direction de la maison. Jeannie était encore debout – je pouvais la voir assise dans le salon, en train de parcourir un magazine. Je voulais rentrer. Jeannie était agréable, et même jolie, mais Percy ne s'en était jamais rapproché. C'était la troisième femme de Mo (ce qui signifie qu'il avait eu deux femmes de plus que la majorité des hommes de la ville) et le cœur de Percy n'acceptait que difficilement les questions maternelles, après que la sienne ait pris ses jambes à son cou et que la suivante ait divorcé de Mo avant de déménager de l'autre côté de la ville, et de faire comme si les Valentine n'avaient jamais existé.

— T'as déjà invité quelqu'un au bal du lycée ? demanda Percy. J'ai entendu Joy Davis dire qu'elle ne serait pas contre y aller avec un certain fils de shérif.

— Et tu as entendu ça où ? Tu lui as demandé à ma place ?

Il lança un large sourire.

— Merci, Perce. Mais je peux me débrouiller seul pour avoir des rencards.

— C'est pas si évident récemment. Et maintenant que Carol sort avec John Murphy…

— Et alors ?

— John Murphy est en dernière année. Il est capitaine de l'équipe de football américain. Maintenant qu'il est avec ton ex, faut que tu…

— Il faut que je quoi ? rétorquai-je. Ce n'est pas comme si je pouvais faire mieux que Carol de toute façon.

Carol Lillegraf et moi sommes sortis ensemble durant trois mois au printemps dernier. La fille rêvée : de longs cheveux blonds, des lèvres rouges, des jambes élancées, elle était également grande, mais sortir avec moi avait été un geste prémédité. Fréquenter le fils du respectable shérif était en effet un bon moyen d'habituer son Révérend de père à l'idée de sortir avec des garçons tout court. Je n'avais donc pas été surpris quand elle avait décidé d'y mettre un terme juste avant l'été.

— Elle est *pom-pom girl* maintenant, répondis-je. Avec qui je dois sortir pour que ça vaille le coup ? La capitaine des *pom-pom girls* ?

Percy sortit de la pile qu'il fouillait, le visage écarlate. Rebecca Knox venait juste d'être promue cheffe des *pom-pom girls*, et Percy était amoureux d'elle depuis le CM1.

— On ferait mieux de te ramener chez toi, commenta-t-il, avant

que tu dises quelque chose que tu regretteras sur la future Mme Valentine.

Je ricanai. Mais tandis qu'il recrachait de la fumée, Mo apparut à la porte de la grange flanqué de leurs deux labradors.

— Les garçons, grimpez dans le *pick-up*.

Il me regarda et ajouta :

— Ta mère vient d'appeler et d'expliquer que ton père et les gars ont besoin d'aide à la ferme des Carlson.

— Mon père ? demandai-je en le suivant dans la pénombre.

Nous montâmes dans son camion et il siffla pour que les chiens grimpent à l'arrière.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Percy. Pourquoi est-ce qu'on amène Pétunia et LuluBelle ?

— Elle a dit d'emmener les chiens. Elle a précisé qu'ils le demandaient à tout le monde.

Percy et moi échangeâmes un regard. Cela faisait trois mois jour pour jour que le dernier des Meurtres exsangues avait eu lieu, assez longtemps pour que tout le monde commence à se détendre, pour que les couvre-feux se relâchent, pour que les bandes imbibées de gin qui surveillaient les maisons depuis leur porche se dispersent. Tout était terminé. C'est ce que nous pensions. Mais Mo était effrayé. Il quitta l'allée de la maison à une telle vitesse que les chiens se cognèrent contre les bords du plateau de son camion et Percy dut lui rappeler de faire attention.

Il fallait dix minutes pour aller chez les Carlson depuis chez les Valentine en prenant la route de Comté 23, et en y arrivant, nous avons tout de suite vu que l'heure était grave. Deux voitures de patrouille étaient garées devant la maison avec les gyrophares allumés et le vieux camion de mon père était rangé derrière. D'autres types étaient arrivés avant nous et ils s'étaient garés sur le bas-côté. Eux aussi étaient tous venus avec leurs chiens, s'ils en avaient ; je vis Paul Buell et son père remonter l'allée en courant tout en traînant leur gentil cabot tacheté.

— Merde, jura Mo. J'aurais dû amener des laisses. Percy, trouve-moi quelque chose qui fera l'affaire.

— Comme quoi ? demanda-t-il, mais nous sortîmes pour chercher.

Nous ne trouvâmes rien d'autre qu'un vieux fil de fer à moitié rongé par la rouille dans le fond du camion. Nous en fîmes donc passer en double au travers des colliers des filles. Puis nous descendîmes et suivîmes Mo en direction des lumières. Je pouvais apercevoir la silhouette de son fusil à pompe dirigé vers le ciel.

— Est-ce que tu avais remarqué qu'il avait un fusil avec lui ? demandai-je.

— Il devait l'avoir posé à nos pieds, répondit Percy. Mais bordel,

qu'est-ce qui se passe ici ?

Nous arrivâmes à la maison. Toutes les lumières étaient allumées à l'intérieur. De l'autre côté de l'allée et du jardin, l'habitation voisine était elle aussi illuminée : la veuve de guerre, Fern Thompson, vivait dans un endroit minuscule qui était si proche de la propriété des Carlson qu'il avait dû en faire partie. Nous étions presque une douzaine dans l'allée entre les deux bâtisses. Au-delà de Percy et moi, Paul Buell était le seul gamin présent. Les autres étaient des pères et je les connaissais tous. On aurait dit que ma mère avait suivi la liste de l'église pour les appeler. Ils portaient tous des fusils à pompe.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Percy.

Je regardai Paul et haussai les épaules, mais il se contenta d'en faire autant.

Je ne savais pas ce qui pourrait bien pousser mon père à nous traîner jusqu'ici, mais il avait dû avoir besoin de nous rapidement, sinon il aurait demandé de l'aide à la police d'État. L'allée menant à la maison était chaotique : les chiens aboyaient, et les hommes criaient à demi des questions par-dessus le brouhaha général. Pétunia et LuluBelle étaient excitées de voir d'autres chiens, et je gardais une main sur le collier de LuluBelle, de peur que le fil à moitié pourri ne finisse par lâcher.

Quelqu'un traversa l'allée, se dirigeant vers la maison de la veuve Thompson, et le labrador bondit. C'était Bert, l'un des adjoints de mon père, et il transportait un chat à la fourrure tigrée.

— Bert ! lançai-je. Qu'est-ce que tu fiches ?

Il m'ignora et continua son chemin, et la veuve Thompson le retrouva sur le pas de la porte. Il lui déposa le félin dans les bras. Bert était blanc comme un linge et il semblait très mal assuré sur ses jambes, comme si d'une minute à l'autre ses cent vingt-neuf kilos de chair allaient s'effondrer sur le porche de la veuve.

— Rick ! cria l'un des hommes en apercevant mon père. Rick, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je jetai un nouveau regard en direction de la ferme des Carlson. Mon père venait d'en sortir pour s'approcher de nous. Je tentai d'analyser son visage, mais c'était inutile. Il avait son expression de flic ce soir-là. La seule trace que je vis de mon père se trouvait dans l'éclat de ses yeux quand il me remarqua, comme s'il était surpris, et plutôt désolé, de ma présence.

— Merci à tous d'être venus, fit-il. La situation est vraiment désespérée ici.

— Comment ça ? demanda M. Buell. Bob et Sarah vont bien ? Et les gosses ?

— Ils ont été tués, répondit mon père.

Il y eut un long silence. Quelques chiens aboyèrent. Surtout celui

près de la maison, un limier tacheté noir et brun qui appartenait aux Carlson, après une minute, Bert s'en approcha, le saisit et le fit taire. Ceux d'entre nous qui nous trouvions dans l'allée recommencèrent à crier des questions, et je regardai Paul Buell. Il était en train de pleurer. Ma mère n'aurait pas dû l'appeler. Il était trop proche de Steve Carlson. Mais elle ne le savait pas.

— Écoutez, voici ce dont j'ai besoin, affirma mon père d'une voix forte. Des équipes de deux et trois. Armées, sans exception. Avec des chiens si vous en avez. J'ai appelé la police d'État et il y a des barrages qui sont en train d'être mis en place, mais si le meurtrier est parti à pied, ils n'auront personne ici à temps. Nous sommes ce qu'il y a de mieux.

Il nous répartit en équipes et termina avec moi, Percy, et Mo Valentine. Il scruta Mo de manière plus appuyée pour s'assurer qu'il n'avait pas trop bu.

— Je veux que vous alliez dans toutes les directions. Quand vous arrivez chez un voisin, frappez à la porte et annoncez-leur que vous êtes là. Inutile que le comté tout entier soit en train de traîner dans le noir. Vérifiez le ruisseau et vers l'ouest en direction de la forêt.

Il désigna alors M. Hawkins et M. Dawson. Le premier avait été militaire.

— Vous deux, vous vérifiez les dépendances.

— Qu'est-ce qu'on cherche ? demanda M. Dawson.

— On dirait des Exsangues, annonça mon père d'un air sombre.

Je lâchai le collier de LuluBelle et Percy l'attrapa tandis que le reste du groupe s'approchait de mon père.

Ce qu'il venait de dire était incroyable. La famille Carlson – Bob et Sarah, Steve, que je connaissais – était morte là-dedans. Non seulement ils étaient morts, mais ils avaient été assassinés par le tueur le plus notoire du pays.

Je fixais les fenêtres, engourdi. En tant qu'aspirant journaliste, j'avais suivi les Meurtres exsangues d'un peu plus près que n'importe qui au travers des journaux cet été-là. Mais les articles ne m'avaient pas satisfait. C'étaient toujours les mêmes faits, les mêmes noms de victimes, le même manque de conclusions. Parfois, ils employaient trois fois un mot identique dans le même paragraphe ou la même phrase dans deux articles différents, comme si les reporters étaient aussi terrifiés que nous devant leurs machines à écrire.

Les rideaux du salon des Carlson étaient tirés, et de là où nous nous trouvions dans l'allée, nous ne pouvions pas voir grand-chose. Mes pieds glissèrent l'un après l'autre vers la droite, m'approchant lentement de la maison jusqu'à ce que je puisse hasarder un regard entre les pans de tissu. Je ne vis d'abord rien d'autre qu'une partie du plafond et quelques photos accrochées aux murs. Puis j'aperçus

quelqu'un debout au milieu de la pièce. Elle avait le dos tourné vers moi, et elle semblait détrempée. Comme si elle avait nagé habillée dans de l'eau rouge.

Je m'approchai encore et je vis Charlie, l'autre adjoint de mon père.

Il faisait les cent pas, plus loin dans la pièce, et il tenait un bébé contre lui. Il faisait bondir le nourrisson dans ses bras tout en lui embrassant la tête, une de ses mains dirigée en signe de halte vers la fille couverte de sang, et c'est à cet instant que je compris de quoi elle était recouverte. Mais à l'exception de ce geste, il l'ignorait entièrement, comme si elle n'était pas là.

— Le bébé, dis-je.

Tout le monde dans l'allée me dévisagea avant de regarder en direction des fenêtres.

— Est-ce que le bébé va bien ?

— Le bébé va bien, répondit mon père en empêchant quelques-uns des hommes de lui passer devant. Vous n'y entrerez pas. Personne sans étoile sur son torse n'entrera là-dedans.

Qui est-ce, voulais-je demander. *Qui est cette fille ?* Mais mon père serra les mâchoires. Je n'étais pas censé être près de la fenêtre, et j'étais censé la fermer.

Je me retournai et la fille était en train de me fixer.

Il est impossible de décrire ce que je lus sur son visage, même si je n'oublierai jamais ce à quoi elle ressemblait. Elle était recouverte de sang. Comme gominée par cette substance. Ses cheveux étaient saturés, et par endroits l'hémoglobine semblait toujours humide : sur son cou et là où elle gouttait de ses cheveux pour descendre le long de ses joues. C'était la première fois que je voyais Marie Catherine Hale. Nous n'avons pas réellement parlé cette première nuit. Mais je compte tout de même cet instant comme celui de notre première rencontre. Un regard, c'est parfois tout ce qu'il faut, et le regard qu'elle m'a lancé n'était pas celui de quelqu'un découvrant simplement de nouveaux visages d'étrangers. Elle me regardait comme si elle me connaissait déjà. Je pouvais presque l'entendre dire mon nom : « Michael. Bonjour, Michael », de sa voix basse et surprenante. En repensant à ce moment aujourd'hui, j'ai parfois l'impression qu'elle m'a vraiment appelé ce jour-là.

Mon père nous ordonna alors de lancer les recherches et je me reconcentrai sur l'instant présent. Percy et Mo m'appelèrent, et les équipes se dispersèrent dans différentes directions. Je lançai un regard à mon père, mais sans qu'il me voie. Il appela Bert, qui s'occupait toujours du chien des Carlson, et ils retournèrent ensemble dans la maison.

— Tu peux y croire, toi ? demanda Percy quand Mo se précipita

vers son camion pour récupérer une lampe torche. Steve. La famille tout entière. J'y crois pas !

— Pas tout le monde, répondis-je. Le bébé va bien.

— Dieu merci. Pas même les Exsangues ne pourraient tuer un bébé.

— Perce, va aider Mo à trouver sa lampe. Je vous rejoins au camion.

Il me fixa une minute, tout en tenant les deux chiens. Puis il les attira dans son sillage, marmonnant que de toute façon, il ne voyait pas l'intérêt d'avoir deux cabots de chasse au canard dans une traque.

Je m'attardai dans l'allée un peu plus longtemps. Juste assez pour voir Marie se laisser conduire dans la voiture de patrouille de Bert. Il s'était contenté de passer sa veste autour de ses épaules, et plus tard il me confierait avoir posé une couverture sur les sièges arrière pour les protéger, mais le sang l'avait tout de même traversée. Je me rappelle m'être demandé où elle était blessée. Elle était recouverte de rouge de la tête aux pieds, et je savais que tout ce sang ne pouvait pas lui appartenir. Je pensais qu'elle avait dû recevoir une blessure au crâne, là où le sang coule de manière plus épaisse. Mais j'avais tort.

Après l'avoir débarbouillée au poste, ils ne lui trouvèrent aucune égratignure. Pas la moindre goutte de tout ce sang ne lui appartenait.

CHAPITRE TROIS

Une fille dégoulinante de sang

Mo nous guidait Percy et moi, et nous traversâmes la route en face de chez les Carlson, vers le sud, du côté de la ville. C'était la direction la moins probable que puisse emprunter le tueur, et je savais que mon père avait fait exprès de nous y envoyer à cause de moi, ou peut-être à cause de l'odeur de bière que l'haleine de Mo dégageait. Pétunia et LuluBelle trottinaient joyeusement à nos côtés au travers des longues herbes et des buissons morts de l'automne, mais je n'avais de cesse de me retourner pour regarder la maison. Je travaillais à la prison depuis que j'étais gamin, surtout à balayer les sols et nettoyer les fenêtres, mais j'avais été fils de shérif ma vie entière. J'aurais pu aider, s'ils m'avaient laissé faire.

Mais alors que les lumières des voitures de patrouille et de la maison des Carlson s'évanouissaient et que les bruits des autres hommes et des chiens se perdaient au loin, je commençai à me concentrer. Je pris conscience que nous recherchions un meurtrier. Que nous espérions réellement le retrouver, et que ce n'était pas n'importe quel tueur ; c'était le plus connu du pays, celui qui découpait ses victimes sans laisser la moindre goutte de sang derrière lui. Seulement, la fille debout dans le salon des Carlson était recouverte de sang, elle. Voilà peut-être où résidait le secret, que nous retrouverions le tueur penché près de la rivière et lui aussi recouvert de tout ce sang.

— Tu fais trop de bruit, me tança Percy.

Je ralentis. Percy et Mo étaient chasseurs, ils savaient comment se déplacer en conséquence. Même les labradors savaient avancer sans bruit.

— J'aurais dû rester à la maison, dis-je.

— Je suis content que ce ne soit pas le cas. Je suis prêt à bondir au moindre craquement.

— Percy, siffla Mo. Tais-toi.

Mais je pouvais l'entendre dans sa voix, je pouvais aussi le percevoir dans la façon dont il tenait son fusil à pompe. Mo non plus ne voulait pas être là. Il n'y avait pas grand-chose au sud de la ferme des Carlson, vers la rivière et l'endroit où elle faisait une boucle et où beaucoup d'arbres menaient à la ville, c'était un endroit où quelqu'un pourrait se cacher. Nous étions pleins de courage tous ensemble dans l'allée, quand la mort de nos voisins dans leur maison nous enrageait. Nous progressions maintenant lentement, puis plus lentement encore, à l'écoute des aboiements et des cris qui pourraient indiquer que quelqu'un d'autre l'avait pincé avant nous.

Nous traversâmes les arbres, et approchâmes assez près pour entendre les gargouillis de l'eau. Puis les chiens refusèrent de continuer.

Percy tira sur la laisse de fortune de Pétunia.

Je tapotai le flanc de LuluBelle.

— Allez, ma grande.

Mais elle se contenta de gémir et d'enfoncer les pattes dans le sol.

— Pétunia ! Lulu ! Au pied ! ordonna Mo. C'est que de l'eau. Vous chassez le canard, espèce de…

Il se tendit vers la peau de leurs cous pour tenter de les tirer en avant. Les animaux gémissaient et aboyaient. Puis ils tentèrent de lui pincer la main de la gueule.

— Mais qu'est-ce qui leur arrive ? demanda Percy.

Je saisis à nouveau le collier de LuluBelle en enfonçant mes doigts dans sa fourrure.

— Peut-être qu'elles ont entendu quelque chose.

Mo jura et se redressa dans l'obscurité. Le faisceau de sa lampe torche se projetait d'avant en arrière, et je retins ma respiration tout en le scrutant, effrayé qu'à n'importe quel instant, il éclaire un visage parmi les arbres.

— Je pense que je vais y aller seul, dit Mo. Vous restez avec les chiens les garçons.

Il ne fit pas deux pas que quelque chose se leva et se déplaça, quelque chose de grand qui bougea dans le taillis en faisant craquer des branches. Les chiens aboyèrent à en devenir fous. Ni Percy ni moi ne pûmes les retenir. Je crois que le fil se brisa, mais Lulu avait très bien pu simplement me l'arracher des mains.

— Pétunia ! Lulu ! hurla Percy alors que les bêtes étaient en pleine course.

— Bon sang ! cria Mo.

Nous étions comme figés. Les chiens ne courraient pas en direction du son. Au contraire, ils s'en écartaient. Mo nous plaça derrière lui et tendit son arme vers la rivière.

— Revenez sur vos pas chez les Carlson, fit-il. Retrouvez les

chiennes et grimpez dans le *pick-up*. Je suis juste derrière vous.

Nous retrouvâmes les labradors sur la route, elles décrivaient des cercles nerveux en geignant. Nous les saisîmes et les installâmes dans le véhicule, et Mo nous retrouva peu de temps plus tard, la respiration saccadée après avoir couru. Puis nous restâmes debout près du camion pour que le tambourinement de nos cœurs puisse s'apaiser. Dans la sécurité des lumières projetées par les maisons et les gyrophares rouges et bleus des voitures de patrouille, il était plus simple de nous calmer.

— Percy, lança Mo, conduis Michael chez lui, rentre ensuite avec les chiens et reste avec Jeannie.

— Et toi ? demanda Percy.

— Je vais retourner chez les Carlson et rejoindre un autre groupe. Vous devriez même pas être là.

— Prends au moins une des chiennes.

— Pour que je passe la soirée à lui courir après ? Elles sont totalement inutiles sans une vraie laisse.

— Mais p'pa…

— Rentre à la maison, on se verra demain matin.

Percy et moi retournâmes chez moi en ville, avec les deux labradors noirs assis entre nous sur la banquette avant. Quand nous parvînmes à notre allée, je lui demandai :

— Tu vas bien ? Tu veux passer la nuit ici ?

Il y réfléchit, en caressant les chiens.

— Je ferais mieux de rentrer. Je pense pas que Mo veuille que Jeannie soit seule.

— OK.

Je regardai notre maison. Toutes les lumières du rez-de-chaussée étaient allumées, tout semblait paisible. Je savais que ma mère se rendrait probablement à la prison, à quelques rues de là, et qu'il faudrait que je garde ma petite sœur, Dawn, même si elle était déjà endormie.

Avant de descendre du camion, je donnai une bonne gratouille à LuluBelle. Même à ce moment, alors qu'aucun de nous ne voulait véritablement l'admettre, je ne pouvais m'empêcher de penser que la frousse de ces chiennes nous avait sauvés de quelque chose.

J'entrai et trouvai ma mère avec son manteau déjà enfilé, prête à se rendre à la prison, comme je l'avais supposé.

— Tu vas y rester la nuit ? demandai-je.

— J'imagine, répondit-elle. Ils vont y enregistrer la fille.

— L'enregistrer ? Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien, Michael. Surveille ta sœur.

Puis elle partit. Elle se rendit à la prison pour aider le médecin à nettoyer Marie. Ils la lavèrent de la tête aux pieds, l'examinèrent, et ne

trouvèrent aucune blessure. Ensuite ma mère lui fit couler un bain, puis elle me dit plus tard que même après ce grand rinçage, l'eau du bain se troubla rapidement, évoquant la couleur d'une soupe de betterave.

Ma mère n'y passa pas la nuit. La cellule des femmes était à l'écart, reliée au reste de la prison par le côté ouest du premier étage, au-dessus du bureau du shérif. Elle avait été aménagée dans la cuisine de notre ancienne maison de famille, à l'époque où le shérif vivait encore sur les lieux, et elle était séparée des cellules des hommes par quelques couches de briques, du plâtre et une bonne douzaine de mètres. Nous n'y vivions plus ; mon père, le shérif Richard Jensen, nous avait construit une nouvelle maison, en ville. Elle n'était pas assez loin de la prison pour l'empêcher de s'y rendre à pied par beau temps, mais tout de même suffisamment pour empêcher que ma petite sœur n'entende le langage discutable des prisonniers tapageurs qui dégrisaient dans les cellules du bas. Dans les rares occasions où la cellule des femmes était occupée – par Mme Wilson après avoir été contrôlée plusieurs fois pour conduite sous emprise, par exemple – ma mère y restait. Elle n'aimait pas les laisser seules dans un endroit si exposé aux éléments, entourées de barres et de murs, même si la majorité des prisonnières n'y demeuraient qu'une nuit. Marie Catherine Hale en passerait cent quarante-quatre, et les y passerait seule, à l'exception de trois.

Après le départ de ma mère, je montai dans ma chambre. Je tentai de terminer mes devoirs. Je lus un peu. Mais surtout, je demeurai allongé sur le dos à réfléchir aux Carlson et aux Meurtres exsangues.

Au moment de l'arrestation de Marie, nous pensions que les meurtres avaient débuté au début du mois d'août, que Peter Knupp à Loup City, dans le Nebraska, avait été le premier. C'est à partir de ce premier meurtre que la tuerie avait semblé gagner en ampleur : deux étudiantes en soins infirmiers furent retrouvées égorgées le 6 août, un camionneur et un auto-stoppeur le 13, un couple de personnes âgées dans l'Iowa le 16. Et cela continua ainsi, avec de nouvelles victimes retrouvées à seulement quelques jours d'intervalle jusqu'aux étudiants de Madison, où tout s'arrêta alors. Une semaine s'écoula. Puis une autre. Les lumières restaient encore allumées jusque tard dans la nuit et des portes qui ne s'étaient jamais retrouvées fermées se virent installer de nouveaux verrous, mais c'était le cours des choses désormais. Douze personnes avaient trouvé la mort. Douze personnes avaient été drainées de leur sang chez elles ou dans leurs voitures, ou, comme ce pauvre pompiste de station-service, Jeff Booker, avaient été tuées dans leur bureau.

Les journaux augmentaient leur notoriété et leurs tirages en nous fascinant par les détails : si peu de sang avait été retrouvé sur les lieux

des crimes et personne ne savait comment ou pour quelle raison. Les blessures étaient propres, très soignées. Personne n'avait été roué de coups de couteau. Les victimes montraient des coupures à la gorge ou aux poignets, parfois de profondes entailles à la jambe. « Serait-ce là le résultat d'un simple couteau de cuisine ? » s'interrogeaient les gazettes. Peut-être. Mais jusqu'à présent, aucun ustensile n'avait été noté comme manquant chez les défunts.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté allongé là à réfléchir. Mais j'étais toujours éveillé quand mes parents rentrèrent dans la nuit, et je les entendis chuchoter au bas des escaliers.

— Le bébé, s'enquit ma mère. Que va-t-il arriver au bébé ?

Je repensais à ce nourrisson, une petite fille de deux ans prénommée Patricia. Elle s'était trouvée dans la maison, dans la même pièce, au moment des meurtres.

— La voisine a dit que Sarah avait une sœur, répondit mon père. J'imagine qu'elle s'en occupera.

Ma mère est une femme grande et forte. L'égale de mon père tant par sa bonté que par sa taille, ou tout du moins, c'est ainsi qu'il aime la taquiner. Mais quand elle entendit sa réponse, elle se mit à pleurer.

Je les imaginais dans la cuisine : les bras de mon père passés autour d'elle, la balançant doucement, son menton posé sur le haut de son crâne. Elle avait déjà pleuré avant, quand des événements horribles s'étaient produits. Quand le break de la famille Ernst s'était retourné durant le blizzard de 54 en tuant tous ses occupants, dont Todd, leur fils de cinq ans, elle avait alors pleuré pendant des jours. Mais cette nuit-là, ses pleurs semblaient différents. Ce qui était arrivé à la famille Ernst était une tragédie. Ce qui était advenu aux Carlson était enrageant. C'était terrifiant. Inexplicable.

Ils grimpèrent les marches quelques minutes plus tard, et mon père vint me voir après s'être rendu compte que ma lumière était toujours allumée.

— Michael, tu es réveillé ?

— Oui, monsieur.

— Tu vas bien ? Dawn aussi ? demanda-t-il en passant la tête dans le chambranle de la porte.

— Oui, monsieur.

Mon père regarda par-dessus son épaule et entra. Il referma derrière lui afin que ma mère et ma sœur ne nous entendent pas.

Avant de parler, il s'assit au bout de mon lit, geste qu'il n'avait pas fait depuis que j'étais entré au lycée.

— Je suis navré pour leur garçon. Pour ton ami Steven.

— Moi aussi, répondis-je avant de commencer à pleurer.

Mon père posa ses mains sur mon dos. J'étais surpris de sangloter. Même si la situation était horrible, nous ne connaissions pas bien les

Carlson, et mon père avait tort en affirmant que Steve et moi étions amis. Je le connaissais et on avait discuté à l'école. Il jouait au football américain. Je préférais le baseball mais même pendant la saison, je m'intéressais davantage aux livres. Mais dans les mois qui suivraient leurs meurtres, j'allais en apprendre davantage sur Steve et les Carlson que je ne l'aurais cru. À l'image de la ville tout entière : à la fin de l'enquête, nous en viendrions à les considérer presque comme des membres de notre famille, et nous porterions leur deuil d'une façon bien différente que s'ils avaient trouvé la mort dans un bête accident.

Mon père lâcha un grand soupir et se releva de mon lit.

— Tu devrais essayer de dormir maintenant, fit-il. Tout va bien pour ce soir, et la journée de demain ne sera pas simple.

Il repassa son chapeau.

— Tu ressors ?

— Il faut bien que quelqu'un reste à la prison, et il nous faut des hommes chez les Carlson. La police d'État va nous donner un coup de main avec des patrouilles supplémentaires et des barrages routiers. Personne ne sera au chaud dans son lit ce soir.

— Papa, lançai-je alors qu'il se dirigeait vers la porte. Et la fille ?

Je n'avais pas cessé de penser à elle, à son visage et à ses yeux. À son corps recouvert de sang.

— Marie Hale. Elle s'appelle Marie Catherine Hale.

— Qui est-elle ? Comment a-t-elle réussi à s'en sortir ?

Il se figea, la main sur la poignée.

— Je ne crois pas qu'elle s'en soit sortie.

CHAPITRE QUATRE

La perte des Carlson

Avant que les meurtres ne s'emparent de Black Deer Falls, il y avait eu douze victimes avérées.

Peter Knupp, 26 ans, originaire de Loup City, dans le Nebraska. Il avait été retrouvé le 3 août, allongé sur son porche, la gorge tranchée.

Les étudiantes en soins infirmiers, Angela Hawk et Beverly Nordahl, découvertes assises dans leur voiture à Norfolk, dans le Nebraska, le 6 août, non loin d'un bar routier.

Le couple âgé était constitué de Walter et Evangeline Taylor, trouvés le 16 août, mais tués le 8. Ils se trouvaient dans leur lit, les poignets ouverts, aux abords de Sioux City, dans l'Iowa. Certains pensaient que leurs morts étaient un suicide conjoint, qui avait été pris dans le sensationnalisme du moment.

Le 13 août, le camionneur Merrill « Monty » LeTourneau, quarante ans, ainsi qu'un vagabond non identifié, furent découverts à un kilomètre l'un de l'autre sur l'Autoroute 30 à proximité de Grand Junction.

Le 18 août : Jeff Booker et Stephen Hill, des pompistes de station-service furent tués lors d'une unique agression, et leurs corps découverts un jour après l'autre. Celui de Stephen Hill était situé de l'autre côté de la route dans un champ, son pantalon baissé autour des chevilles et arborant une large blessure dans l'intérieur de la cuisse.

Le 24 août : Cheryl Warrens, 34 ans, une serveuse sur une aire de camions de Mason City, où le semi de Monty avait été abandonné.

Enfin, les étudiants de troisième cycle dans le Wisconsin le 29 août : Richard Covey, 24 ans, et Stacy Lee Brandberg, 23 ans.

Il ne fait aucun doute que leurs noms vous sont familiers, mais peut-être pas autant que celui de Marie Catherine Hale. À la façon dont son nom a été affiché dans les médias accompagné de sa photo dans les journaux du soir, il aurait été impossible de ne pas la connaître ou de ne pas avoir forgé d'opinion sur elle, quelle qu'elle

soit. Meurtrière. Complice. Otage. Séductrice. Victime. Au cours de l'enquête, elle endosserait chacun de ces rôles. Mais ce n'était là que les gros titres. Des suppositions. De jolies petites étiquettes pour la ranger dans de jolies petites cases.

Marie Hale était une fille ravissante, qui n'avait pas tout à fait seize ans, elle avait plus d'un an de moins que moi, même si elle paraissait parfois bien plus âgée. Elle était belle, mais pas de cette beauté dont on la dépeignait dans les journaux à grand renfort d'angles flatteurs. Elle passait la majorité de ses journées d'incarcération debout près de la fenêtre de la cellule, à porter des vêtements prêtés – un pantalon trop long qui devait être replié aux chevilles, une chemise blanche boutonnée – et ses cheveux bruns étaient attachés à l'aide d'un petit ruban noir. Elle ne portait pas de maquillage et n'en a jamais formulé la demande, à l'exception d'un tube de rouge à lèvres que ma mère lui a fourni, afin de lui redonner le moral, avait affirmé celle-ci, même si elle avait ensuite fait la remarque qu'il semblait bien plus foncé sur Marie que sur elle. C'était une personne calme, et sa cellule était toujours très propre, même si je ne l'ai jamais vue la ranger. Elle passait le plus clair de son temps à regarder au-delà du parking en direction des longs bosquets d'arbres qui séparaient la prison de l'autoroute. Quand elle se déplaçait, c'était pour faire les cent pas, doucement, mais avec une détermination patiente. Elle me rappelait ces grands félins que j'avais un jour vus me suivre au travers de leurs enclos au Zoo de Como lors d'un voyage en famille à la capitale d'État. Inoffensifs, mais seulement grâce à la présence de barreaux.

Cette réflexion peut paraître étrange. J'étais un jeune homme athlétique, un été entier passé à courir derrière des balles dans le champ extérieur et à livrer des journaux m'avait mis en forme. Mais n'importe quel homme avec deux fois ma carrure aurait ressenti la même chose. Elle était troublante. Quand elle tournait dans sa cellule, et qu'elle s'asseyait, tout à fait immobile et calme, elle possédait cette même expression dans les yeux que lorsque je l'avais rencontrée cette nuit-là, détrempée et recouverte du sang des Carlson. Je me dis parfois que je ne l'ai jamais vraiment crainte, mais au début je n'osais passer la main au travers des barreaux que lorsqu'elle se trouvait près de la fenêtre. Ce n'était qu'à ce moment-là qu'elle paraissait réellement faire son âge – semblable à une petite fille attendant un orage ou que la foudre frappe.

Le lendemain des meurtres, je parlai d'elle à Percy quand il vint me chercher pour aller en cours. Je lui dis que je l'avais vue dans le salon des Carlson. Que je n'aurais peut-être pas dû, tout comme je n'aurais peut-être pas dû regarder. Mais je connais Percy depuis le premier jour où il m'a aperçu en CP et décidé qu'il deviendrait mon

meilleur ami. Je pouvais me fier à lui.

— Comment va ton père ? lui demandai-je alors que nous étions dans le parking de l'école.

— Et comment va *ton* père ? répliqua Percy, avant de soupirer. Je me demande si d'autres chiens se sont transformés en poules mouillées, comme les nôtres. Tu penses quand même pas que c'est un Meurtre exsangue, si ? Ce serait vraiment terrible.

— Et ce serait mieux que ce ne soit pas le cas ? Cela aurait été mieux pour Steve et sa mère que ce soit Bob qui les tue ? Qu'il ait simplement perdu la boule et s'en soit pris à tout le monde avec une hache ?

— Non, répondit Percy. Bon Dieu, t'as de ces idées parfois.

Mais je me demandais moi aussi si c'était réellement un Meurtre exsangue. Il n'avait pas été tout à fait similaire aux autres. Tout d'abord, personne de vivant n'avait jamais été retrouvé sur les autres lieux du crime. Et il n'y avait jamais eu de sang. Tout du moins, pas autant que la quantité dont Marie Catherine Hale avait été recouverte.

— Je veux pas entrer là-dedans, affirma Percy, en fixant l'école. J'ai le sentiment que tant que je n'y entrerai pas, rien de tout ça n'aura réellement eu lieu.

Mais ce meurtre avait pourtant bien eu lieu. Des équipes de recherche traquaient toujours le tueur. La police d'État était arrivée pour mettre des barrages routiers en place et frapper aux portes pour mener des inspections. Là, au lycée, cela aurait pu être un jour comme les autres. Mais en portant le regard plus loin, nous aurions vu des flics et des hommes avec leurs chiens, en train de passer les champs au peigne fin, de nous encercler. Je tapotai deux fois sur le bras de Percy avec mon poing, puis nous sortîmes de la voiture pour entrer dans le bâtiment.

Les Carlson étaient une famille qui réussissait, elle n'était pas nantie, mais elle était respectée. Leur ferme était dans la famille depuis deux générations, et la ville considérait M. Carlson comme un bon fermier, doté d'une réelle connaissance de la rotations des cultures ou alors d'un solide flair pour obtenir des subventions fédérales, selon à qui la question était posée.

Leur fils, mon camarade de classe Steve, était apprécié de tout le monde. Ce n'était pas le meilleur joueur de football de l'équipe, mais il l'était assez pour être titulaire. Il n'était pas drôle, mais il était prompt à rire en premier, ce qui est souvent tout aussi important.

Et la nuit précédente, quelqu'un ou quelque chose s'était introduit dans la ferme des Carlson et les avait tous égorgés. Il se soufflait déjà qu'ils avaient été tués si près les uns des autres que s'ils avaient tendu leurs mains, ils auraient pu se les tenir.

Percy et moi traversâmes les couloirs comme un vaisseau

avertissant dans son sillage la mort des Carlson – il était facile de faire la différence entre ceux qui l'avaient apprise et les autres, et c'était encore plus curieux de voir l'effet de l'annonce : j'aperçus le visage de Joanie Burke s'affaisser avant qu'elle n'agrippe le bras de celui ou celle lui ayant transmis la nouvelle. Je vis Carol parcourir le couloir et je sus qu'elle le savait ; ses yeux étaient vides et cerclés de rouge.

— Michael, murmura-t-elle, en se contentant de rester debout, ses livres pressés contre sa poitrine.

Un cri résonna depuis quelque part, ce qui l'éveilla, puis elle secoua la tête et s'en alla.

Notre promotion au lycée de Black Deer Falls était constituée de deux cent douze élèves. L'école en entier, que ce soit de la première à la dernière année, comptait 1 169 individus. L'absence soudaine et permanente de Steve nous traversa comme une fissure fendrait la glace. C'était un événement autour duquel nous évoluions lentement, jusqu'à ce que nous soyons assurés que le sol ne se déroberait pas sous nos pieds. Toute la journée durant, nous attendîmes que l'un de nos professeurs reçoive un morceau de papier à la porte et qu'il annonce que toute cette histoire était une grossière erreur, que Steve allait bien, qu'il avait simplement contracté la grippe. Même moi, je m'attendais à cette nouvelle.

À la fin de la journée, j'étais exténué. Les élèves supposaient que je savais ce qu'il s'était passé, en ma qualité de fils du shérif Jensen, et leurs questions ne me dérangeaient pas. Mais il y avait une limite au nombre de fois où je pouvais répéter que je ne savais rien.

— Tu dois passer à la prison, m'asséna Percy quand nous nous retrouvâmes à mon casier.

— J'ai juste envie de rentrer chez moi.

— Certainement pas. Tu as passé ton été le nez fourré dans les journaux, et maintenant que les Meurtres exsangues frappent à notre porte et que la témoin est dans la prison de ton père, tu cherches à me dire que tu veux juste rentrer chez toi ?

Je le fixai. Dès le moment où cela s'était produit, j'avais pensé à quel point cette histoire serait bonne. Quels gros titres elle produirait, tout cela advenant soudainement au fin fond de Black Deer Falls. Je me demandais comment Matt McBride allait aborder la question pour le *Star*. J'aurais voulu être présent à la maison des Carlson quand le rédacteur s'était montré sur les lieux. Je commençai à envisager de lui demander si je pouvais l'aider. Et à chaque fois que j'y pensais, je me détestais.

— Écoute, relança Percy. Je sais que c'est la réalité maintenant, je sais que c'est Steve. Mais ça ne fait que rendre cette histoire plus importante, non ? Tu dois découvrir la vérité. Pour nous.

— Tu ne penses pas que je vais passer pour un fouineur ?

— Ouais, mais bon, fit-il en haussant les épaules. Viens, je t'y conduis.

Quand Percy me déposa sur le parking du poste du shérif, ma curiosité l'avait emporté. Il me fallait savoir si les meurtres de Steve et de ses parents étaient réellement liés aux Exsangues. Une partie de moi-même l'espérait même. Mais je n'étais pas le seul. La ville tout entière était déchirée entre le chagrin et le désir de vouloir que Black Deer Falls soit marquée de cette façon précise sur une carte. Nous ne savions alors pas ce que cela signifierait ; nous étions pris dans les remous de cette histoire, comme tout le monde.

J'entrai, me disant que je poserais des questions et que je verrais si Bert ou Charlie réclamaient mon aide ou que je demanderais à Nancy si elle avait besoin que je lui fasse des petites emplettes. Je m'attendais pratiquement à ce que les lieux soient déserts, pensant que mon père et ses adjoints seraient sur le terrain à la ferme. Mais quand j'entrai, mon père se tenait debout dans l'encoignure de la porte de son bureau, entouré de ses deux adjoints. Des trois hommes, seul Charlie semblait reposé, mais c'était toujours le cas, avec ses sourcils bruns et épais et ses cheveux plaqués en arrière. Mon père donnait l'impression de pouvoir s'endormir debout avec une tasse de café à la main.

— Michael, lança ce dernier, avant que les adjoints ne se tournent.

— Salut, Michael, fit Charlie.

— *Hey*, Mikey, dit Bert, avant de reporter son regard sur mon père et de s'effacer pour le laisser passer.

— Tu ne devrais pas être ici aujourd'hui, mon garçon.

— Pardon, monsieur, répondis-je. Je pensais simplement que vous pourriez avoir besoin d'aide.

— Je ne sais pas s'il y a grand-chose à faire, estima-t-il en se frottant les yeux. Je ferais bien de rentrer bientôt pour essayer de me reposer. J'imagine que tu peux faire un peu de ménage. Donne-moi une demi-heure, et nous rentrerons ensemble.

J'opinai, et ma présence fut rapidement oubliée car je m'affairai à vider les poubelles et à ranger les chaises. Mon père et ses adjoints se placèrent rapidement dans l'intimité relative de son bureau, et je parcourus les couloirs, replaçant des objets disparates dans des placards, et notant le calme bien particulier qui émanait des cellules. Elles auraient aussi bien pu être vides. C'était souvent le cas les après-midis en semaine. Cependant j'avais la franche impression que c'était tout l'inverse et que les détenus étaient simplement silencieux, comme si eux aussi tendaient l'oreille, à l'affût du moindre éclaircissement permettant d'expliquer ce qu'il s'était passé.

Quand j'atteignis notre ancienne cuisine et la cellule des femmes,

c'était presque par accident. Après tout, j'avais vécu ici, et je me retrouvais souvent là. Mes pieds me transportaient simplement dans cette direction si je n'y prêtais pas particulièrement attention. Je relevai le nez, et la porte se trouvait juste là. Du bois brun, peint en blanc côté cellule, comme si le changement de couleur ajoutait un autre niveau de séparation entre ces deux structures contiguës.

Je m'arrêtai pour fixer la peinture blanche. Tout à coup, je me sentais à nouveau comme un enfant, avec l'impression que ma mère se trouverait à l'intérieur, debout devant la cuisinière ou assise à la table de la cuisine. Puis je retrouvai mes esprits. La fille qui se tenait de l'autre côté, dans la cellule, avait dû m'entendre monter les marches. Elle devait attendre. Se demander ce que je fabriquais là. J'ouvris donc la porte.

Ils l'avaient débarbouillée. Le sang avait disparu, ce liquide dont elle était recouverte de la tête aux pieds avait coulé dans le drain de la baignoire. Les vêtements détrempés, si maculés qu'ils en étaient presque noirs et dont je me souvenais à peine, avaient également disparu.

Marie Catherine Hale ne me faisait pas face quand j'entrai, ses cheveux étaient désormais secs, et ils paraissaient doux, d'un brun profond qui semblait s'éclaircir aux pointes. Elle ne se tourna pas en entendant la porte, elle se contentait de regarder par la fenêtre en direction du parking et de la rue qui coulait derrière, et au-delà, vers l'épaisse ligne des arbres érigée entre la prison et l'autoroute.

— Il fera bientôt nuit, dit-elle. Je me demandais si je te verrais. Michael.

— Tu connais mon nom.

— Ils parlent beaucoup de toi.

Elle se tourna. Ses yeux noisette étaient grands, constellés d'éclats marron et non pas de la couleur ocre rouge que j'avais imaginé voir quand elle était recouverte de sang. Sa voix était basse et calme, professionnelle.

— Tu ne devrais pas être là, énonça-t-elle, et avant que je n'acquiesce, elle reprit : ou c'est peut-être toi qui penses que je ne devrais pas être là. Mais tu aurais tort.

Elle eut un petit sourire, du coin des lèvres.

— Je m'appelle…

— Marie Catherine Hale, répondis-je. Je sais.

— Je le sais bien. Mais c'est tout ce que tu sais. C'est tout ce qu'ils savent.

Ses cheveux étaient détachés ce jour-là, elle ne portait pas les rubans qu'elle préférerait plus tard, pour apparaître devant le juge.

— Tu sais, tu peux simplement m'appeler Marie. Tu n'as pas besoin de tout dire.

— Mais c'est comme ça qu'ils t'appelleront dans les journaux, si tu y apparais.

— J'y suis déjà. Les reporters sont arrivés ce matin. J'imagine que tu les as manqués, mais pas les gros titres. Je suis sur le point de rendre votre petite ville brièvement et inconfortablement célèbre.

Brièvement et inconfortablement célèbre. J'aimais son choix de mots.

— Quel âge as-tu ? demandai-je.

— J'aurai seize ans en décembre. Tu as une clope ?

Je me tapotai les poches même si je ne fumais pas.

— Désolé.

Elle se détourna de la fenêtre d'un mouvement rapide et elle traversa le petit espace de la cellule avant de se laisser tomber sur le lit, qui était de meilleure qualité que ce qui se trouvait dans les cellules des hommes, sans être cependant beaucoup plus qu'un simple lit de camp.

— Sans surprise. Ils ne m'en ont pas donné en bas non plus. Ils ont dit que j'étais trop jeune.

— Tu sembles plus âgée.

Elle fronça légèrement des sourcils.

— Ouais. Les gens pensent toujours que je fais plus vieille que je ne le suis.

Elle frappa de ses ongles contre les barreaux. Quand elle reporta son regard sur moi, un frisson me traversa tout entier – elle avait été présente ; elle avait été dans cette maison quand c'était arrivé – mais il y avait autre chose. Marie Hale n'était pas le genre de filles auxquelles j'avais l'habitude de parler. Elle était vive, avec ses cigarettes et sa façon de se déplacer, et cette lueur directe dans le regard. C'était le genre de filles que le fils du shérif était censé ignorer.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? demandai-je. Qu'est-ce que tu fabriquais à la maison des Carlson ?

— C'est une longue histoire.

— J'adore les histoires. Qu'elles soient longues, courtes, ou entre les deux.

Ses yeux se plissèrent, se fixant sur moi comme cela avait été le cas au travers de la fenêtre des Carlson. Il m'avait été presque impossible de faire le lien jusqu'alors, entre la fille recouverte de sang et celle-ci, jusqu'à ce moment précis.

— C'est pour ça que tu es là ? demanda-t-elle. Pour avoir ton histoire ?

— Non, répondis-je.

Je fis un geste rapide englobant le reste de la pièce, la cuisine attachée, la table à manger vide et la chaise solitaire.

— Avant j'habitais ici. Je n'étais même pas sûr que tu serais dans cette cellule. Il doit bien il y avoir un endroit plus agréable où tu

pourrais attendre que ta famille vienne te chercher.

— Ma famille, répéta-t-elle, avant de rire.

Ces mots me paraissent idiots maintenant, mais à l'époque je ne voyais pas ce qu'il y avait de si drôle. Qu'importe ce que semblait en penser mon père, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle n'était qu'une fille chanceuse qui avait survécu à une terrible attaque.

— Personne ne viendra me chercher, dit-elle. En bas, ils sont en train de m'inculper.

— De t'inculper ?

— De m'accuser d'être complice.

— Mais c'est de la folie !

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu n'es qu'une fille, répondis-je.

Et même si je savais que ce n'était pas le cas, elle aurait pu être originaire de Black Deer Falls. Elle n'avait rien d'une personne raffinée de la grande ville ou d'une blonde hâlée de Californie. Elle s'exprimait de la même façon que nous. Elle se déplaçait comme nous. Elle fréquentait les mêmes églises.

— Mais est-ce que tu l'es ? demandai-je. C'est vrai ?

Elle haussa les épaules.

— Je préfère ne pas en dire plus.

Elle leva son bras droit, comme si elle prêtait serment.

— Tout ce que je dirais sera retenu contre moi dans un tribunal. Et tu ferais mieux de partir d'ici. Retourne de là d'où tu viens avant que tu ne viennes à manquer à quelqu'un.

Je me tournai sans prononcer un mot de plus, me disant qu'elle devait mentir sur son âge, pour être en mesure de me commander ainsi.

— Michael, lança-t-elle. Quand tu reviendras : rapporte-moi des clopes.

CHAPITRE CINQ

Les obsèques

Plus de cinq cents personnes se présentèrent pour dire adieu à Robert, Sarah et Steven Carlson. L'assemblée avait même débordé sur la pelouse de la Première Église Baptiste, ce qui ne correspondait même pas à la foi des Carlson (ils étaient méthodistes) mais c'était le seul édifice religieux de la ville pouvant se montrer à la hauteur. Les gens étaient venus de tout le comté, voire des deux Dakotas, des personnes ne les ayant même jamais rencontrés. La file pour présenter ses respects aux trois cercueils ivoires serpentait bien au-delà du parking et il fallut patienter plus de deux heures.

C'était un sacré événement, de voir ces trois cercueils recouverts de roses et de marguerites, et si bien fermés. L'un d'eux renfermait Steve – Steve, qui encore une semaine auparavant m'avait heurté par accident dans un couloir, et à cet instant nous avions alors échangé nos derniers mots, c'était notre ultime interaction, un méli-mélo inepte de rires et de faux coups de poing.

Cela me paraissait tellement invraisemblable qu'il soit mort. Qu'il ait pu être tué, dans son propre foyer, allongé là sans pouvoir se défendre. Aucune des victimes ne donnait jamais l'impression de s'être défendue.

— Je ne comprends pas comment cela a pu se produire, soufflai-je, et mon père me serra l'épaule.

— Moi non plus. Mais nous ne devrions pas en parler ici.

Ma famille se singularisait déjà suffisamment, car mon père était le shérif. Tous les yeux étaient braqués sur nous alors que nous nous approchions des cercueils.

Mais ce n'était pas le cas de la petite Patricia. La jeune rescapée se tortillait dans les bras de sa tante au premier rang, ses doigts potelés se tendant vers les larges bords du chapeau de deuil noir de la femme. Elle semblait si inconsciente, si heureuse. Je me demandais ce qu'elle avait vu dans la maison cette nuit-là, ce dont elle se souviendrait. Si,

quand elle grandirait, elle aurait sa propre version des faits à raconter.

Je détournai le regard pour le poser sur Matt McBride. Il était présent pour couvrir les obsèques, et il m'avait vu observer Patricia, je m'écartai donc discrètement de ma famille et me dirigeai vers lui.

— Bonjour, M. McBride.

— Bonjour, Michael, me salua-t-il en me serrant la main. Comment vas-tu ?

— Je vais bien, monsieur. Et vous ? Est-ce que votre femme… ?

— Elle est là-bas, elle parle au frère de Bob Carlson, Neil, dit-il en souriant. Je pense qu'elle veut simplement qu'on évite de la voir avec moi tant que je porte cet appareil photo autour du cou.

Il le leva durant cette dernière affirmation.

Je l'avais remarqué avant le début du service, occupé à photographier les cercueils drapés de fleurs. Puis plus tard, en train de prendre des clichés des individus endeuillés dans les files d'attente. D'autres reporters, étrangers à la ville, avaient été arrêtés à la porte. Mais M. McBride avait connu les Carlson, et nous avions l'habitude qu'il soit présent pour nous immortaliser lors d'événements variés et de la fête du comté.

Je me rappelle avoir songé comme cela lui semblait facile. Comme il avait l'air professionnel. Il savait que j'aspirais à devenir journaliste. J'avais craché le morceau en bafouillant un après-midi de cet été-là alors que je livrais des journaux pour son compte, et il s'était arrêté pour en parler avec moi pendant un long moment, alors même qu'il était sur le chemin de la sortie. Nous étions restés debout devant les bureaux du *Star*, en face des fenêtres sur lesquelles le nom du journal s'affichait dans une peinture dorée écaillée, et il m'avait laissé lui poser toutes les questions qui m'étaient passées par la tête.

— J'ai entendu raconter que tu étais à la maison ce soir-là, dans l'un des groupes de recherche, reprit-il. Je suis navré ; cela a dû être difficile.

J'opinai, et il me regarda avec empathie.

— Bon, Michael. Je ne vais pas te retenir. Mais si tu as besoin de quoi que ce soit, je ne suis pas loin.

Après l'enterrement, Percy et moi nous rendîmes au ponton dans le sud du lac Monocle, une cachette difficile à dénicher pour les hommes de la haute et pour les quelques gamins qui aimaient y chasser la grenouille et la tortue. Personne ne s'en servait plus réellement pour le bateau ou la pêche – l'eau regorge d'algues et de nénuphars. Le lac Monocle avait peut-être été aussi limpide que le verre de lunette qui lui donnait son nom naguère, mais c'était il y a bien longtemps, et mon père et ses adjoints le considéraient généralement comme bien trop pénible à surveiller.

Percy recula sa voiture afin qu'elle fasse face à la route et

enclencha le frein à main de sorte qu'elle ne recule pas vers la berge. Puis nous sortîmes et je m'appuyai sur les feux arrière tandis que lui sortait deux bières du coffre.

— Attention à la rouille, m'avertit-il alors que j'ouvrais ma boisson, et je me décalai de quelques centimètres pour éviter de tacher mon beau pantalon du dimanche.

Après quelques gorgées, Percy reprit :

— J'ai jamais vu autant de personnes entassées dans une église avant. Ou autant de visages inconnus.

— Moi non plus.

— Est-ce que tu lui as parlé ? demanda-t-il.

— À qui donc ?

— Fais pas l'idiot.

— Marie Catherine Hale, compris-je. Ouais, je l'ai vue.

— Et elle est comment ?

— Je ne sais pas, c'est une fille.

Il jeta quelque chose dans l'eau, une pierre peut-être ou alors sa capsule de bière.

— J'ai entendu dire qu'ils l'accusent des meurtres, mais c'est impossible.

— Ce n'est pas exactement ça. Ils veulent qu'elle donne son complice. Le vrai tueur. Elle n'a encore rien dit.

Le vrai tueur. L'homme qui avait commis les meurtres. Personne ne pensait que cela pouvait être elle. C'était une fille, et les filles ne tuaient pas. Elle était menue, là où Monty LeTourneau avait été grand. Elle était faible, là où Steve et son père avaient été costauds. Mais personne n'avait de mal à croire qu'elle avait pu aider.

— Ton père doit péter un câble, dit Percy. Il a déjà parlé au juge Vernon ?

— Personne ne sait quoi faire, répondis-je.

En vérité, mon père, notre procureur et même notre juge étaient dépassés. Les Meurtres exsangues avaient traversé nos frontières et semblaient cibler des individus au hasard. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil.

— Qu'est-ce que ça veut dire pour la fille ? demanda Percy. Ils vont la foutre sur la chaise ?

— Il n'y en a pas dans le Minnesota, répondis-je.

Je le savais, car j'avais posé la même question à mon père. Pour ce qui était de la peine capitale lorsque nous l'appliquions encore, nous lui préférions la pendaison[3].

— Mais le Nebraska applique cette peine, et c'est là-bas que tout a commencé.

Percy contemplait l'eau obscure.

— C'est quand même stupide de sa part de ne pas le dénoncer.

C'est même pire que stupide, le laisser en liberté, le laisser continuer à tuer.

— Ils finiront bien par l'attraper.

Il n'y avait jamais eu plusieurs Meurtres exsangues dans une même ville. Mais cela ne nous empêchait guère de fixer les arbres. Puis Percy saisit sa bière et la balança dans le lac.

— Mais pourquoi tu as fait ça ?

— J'en sais rien, grommela-t-il en fourrant les mains dans ses poches. Cette journée me coupe la soif. Ces cercueils, et tous ces gens…

Tous ces gens. D'un côté, il était touchant que ces étrangers se joignent à nous afin d'ajouter de l'importance au deuil de notre communauté. Mais d'un autre, cela nous privait de notre intimité. Cependant, tous les participants avaient été d'une humeur sombre adéquate et avaient fait preuve d'une retenue des plus correctes. Et même si certains avaient eu des regards un peu trop longs et appuyés, eh bien, c'était normal et attendu, n'est-ce pas ? Face à quelque chose d'aussi horrible.

Je pris une dernière gorgée et lançai ma bière dans le lac pour qu'elle rejoigne celle de Percy. Ces obsèques avaient été un événement non pas parce que des étrangers s'y étaient présentés. Elles avaient été une représentation à part entière. La mort des Carlson avait été un spectacle.

— Et ce bébé, soufflai-je.

Je repensais à ses bras de chérubin qui se tendaient. Je l'imaginais assise sur le sol du salon de la ferme des Carlson, à quelques pas de ses parents et de son frère morts. J'imaginais Marie Hale dans cette même pièce, rouge de la tête au pied, et ne lui apportant pas le moindre réconfort.

Cela avait été la veuve Fern Thompson qui avait appelé Charlie au bureau du shérif. Aucun de nous n'avait connu son mari ; elle avait emménagé à Black Deer Falls après sa mort et elle avait acheté une petite maison avec leurs économies et sa pension militaire. Elle avait la soixantaine bien tassée, sans enfants, était un peu renfermée, et de temps à autre les dames de notre église se rassemblaient pour aller lui porter un repas chez elle.

Quand elle avait appelé le bureau du shérif, elle avait dit à Nancy que quelque chose ne tournait pas rond chez les Carlson. Les lumières étaient toujours allumées et le chat miaulait encore pour qu'on le laisse entrer. Charlie s'était attardé au poste ce soir-là, comme il aimait à le faire quand Nancy travaillait – tout le monde savait qu'il avait un faible pour elle, avec ses boucles blond clair et son sourire rose, la majorité d'entre nous avait un petit faible pour elle – il avait donc annoncé qu'il se rendrait à la ferme pour y jeter un œil. C'était

Nancy qui l'avait convaincu d'appeler mon père à la radio pour qu'il l'accompagne. Charlie avait tenté de refuser ; il n'y avait aucune raison de déranger mon père pour quelque chose de cet acabit, mais Nancy avait insisté. Quelque chose dans le timbre de la voix de Fern Thompson, avait-elle affirmé, ne lui avait pas plu.

Fern gardait un œil constant sur les Carlson. C'est elle qui les avait prévenus que le chien s'était enfui dans les marais ou quand John P. avait livré le courrier sans fermer correctement la boîte, comme il le faisait pour nous, et que toutes les lettres s'étaient déversées sur la pelouse. Les enquêteurs s'étaient intéressés à cette spécificité : au fait que les habitudes de la veuve Thompson n'étaient pas un point qu'un meurtrier de passage pouvait connaître. Cela était une preuve supplémentaire, avaient-ils affirmé, que le tueur n'était pas originaire de Black Deer Falls, comme si nous avions le moindre doute du contraire.

— Allons-y, dit Percy.

— Où ça ?

— Au parc. Tout le monde y va pour boire un coup à la mémoire de Steve.

— Je croyais que tu ne voulais pas boire. Qui est ce « tout le monde » ?

— Tous ceux qui peuvent échapper à la vigilance de leurs parents. Et ils veulent te voir toi, le fils du shérif.

Il ouvrit sa portière et se pencha pour ouvrir la porte côté passager.

— Bon, et cette fille, reprit-il alors que nous quittions le ponton, elle est jolie ?

— Pardon ?

— On raconte qu'elle est jolie. Des cheveux noirs, des yeux bleus et des lèvres très rouges…

— Ses cheveux sont châtains, rétorquai-je. Et ses yeux sont noisette, et elle a quinze ans.

— Presque seize. C'est pas comme si elle était à la fac.

— Tu n'as que ça en tête ? C'est du Valentine tout craché.

Je ris, et quand il tenta de me frapper les côtes, la voiture fut rejetée en arrière en direction du lac couvert de roseaux. Il en disait de ces choses parfois. Percy était un habitué de la retenue et des heures de colle et était désormais un expert en nettoyage de tableau noir et de fenêtres de classes. Il lançait tout le temps des imbécilités quant à son avenir romantique et ses nombreuses femmes. Parfois, c'était quatre, et d'autres fois six, comme Henri VIII. Mais ce nombre devait de toute façon être supérieur à trois, pour l'emporter sur son paternel.

Le parc n'était pas loin en voiture, et quand nous l'atteignîmes le soleil venait tout juste de se coucher.

— Michael Jensen, sortit quelqu'un avant de me lancer une bière.

Ce fut rapide, et je ne parvins pas à voir de qui il s'agissait. La voix aurait bien pu appartenir à Joe Conley ou Morgan Todd, tous deux joueurs de football américain comme Steve, et pour moi ils étaient presque impossibles à différencier à l'exception des nombres inscrits dans leur dos.

J'ouvris la bouteille.

— Merci pour l'invitation.

Ils avaient allumé un feu, mais ce n'était pas une grande flambée, au cas où les adjoints passeraient par là. Dans les lueurs orangées, je parvenais à discerner des visages : tous ceux présents faisaient partie de l'équipe de football. Je me dis qu'ils m'avaient invité par mesure d'assurance – s'ils se faisaient pincer, au moins ils auraient le gamin du shérif pour se protéger. Quant à Percy, il était toujours le bienvenu pour ses clowneries, et aussi parce qu'il amenait souvent le plus de bières.

Nous restâmes debout à boire à la mémoire de Steve. Une bière disparut, puis une deuxième, puis trois, et Percy nous fit son truc habituel de mettre le feu à ses chaussures. Ceux qui étaient les plus proches de Steve, ceux qu'ils auraient qualifiés de ses meilleurs amis, n'étaient pas présents ce soir-là, et cela me rassura. Tout cela était trop frais.

— Bon, tu l'as vue ? demanda Joe Conley. La maison, je veux dire.

— Pourquoi est-ce qu'il l'aurait vue ? répliqua Percy.

Sa voix d'ordinaire aimable trahissait un avertissement tranchant, et je compris qu'il avait moins bu que ce qu'il avait laissé paraître.

— Je pensais juste qu'il l'aurait visitée. Son père est shérif, et il travaille à la prison. Je pose simplement la question, qui est-ce qu'ils envoient pour nettoyer ?

— Personne, répondis-je. Charlie et Bert l'ont déjà passée au peigne fin en prenant des photos, mais mon père est persuadé que le FBI voudra y jeter un œil.

— Le FBI, commenta Morgan en sifflant. À Black Deer Falls. Qui aurait cru que la plus grosse série de meurtres du siècle se terminerait chez nous ?

— Qui dit qu'elle est terminée ? lança quelqu'un. Tu penses que la fille a fait ça toute seule ?

— Ça n'a aucun sens, dit Joe en se frottant le visage. J'y crois à peine. Je pense presque que ces cercueils étaient vides. J'aimerais qu'ils l'aient été.

Il me regarda et reprit :

— Si on allait chez Steve, est-ce qu'on nous arrêterait ?

— Il y a une voiture de la police d'État stationnée devant du matin au soir.

Mais le soleil s’était déjà couché.

3. NdT : La peine de mort a été abolie en 1911 dans le Minnesota.

CHAPITRE SIX

La ferme des Carlson

Nous savions que c'était une mauvaise idée. Mais quelque chose s'était emparé de nous, là, autour de ce feu – le chagrin et la bière combinés aux sentiments troubles du choc et de la frustration refoulée, le fruit d'un long été de nuits blanches et de portes verrouillées. Pas un seul d'entre nous ne s'y opposa ou conseilla de ne pas y aller. Nous grimpâmes simplement dans nos voitures et remontâmes la longue route de Comté 23 vers le nord.

Il ne fallait guère plus de quinze minutes, la fin du chemin s'effectuant sur les routes détournées sans goudron. Nous aperçûmes une procession de faisans en train de traverser la route devant nos phares juste avant que nous arrivions : quelques femelles et un mâle, dont les plumes vert foncé reflétaient la lumière – et Percy s'arrêta bien loin de la longue allée en graviers. Joe était avec nous dans la voiture de Percy, et les autres types nous suivaient dans deux véhicules derrière nous.

— Aucune trace de la voiture de patrouille, affirma Percy. Nous devrions peut-être passer devant pour regarder, non ?

Joe soupira et se tortilla dans son siège pour observer les environs. Plus loin devant nous, se trouvait une vieille boîte aux lettres portant le nom des Carlson inscrit à la peinture blanche. C'était un joli endroit, c'est ce que je m'étais toujours dit, une belle maison aux pignons blancs avec des volets gris nichée au sein d'un bosquet d'érables.

— Ils auraient pu rester plus tard, et se garer derrière les granges, lança Percy, en hochant la tête en direction des deux grands bâtiments, rouge avec des poutres blanches à la lumière du jour, mais elles n'étaient rien d'autre que de gigantesques ombres dans la nuit.

— Ne fais pas la poule mouillée, se moqua Joe, et comme je n'ajoutais rien, Percy enclencha la marche avant de la voiture.

Nous nous garâmes juste à côté du porche d'entrée, comme si nous

nous arrêtions pour voir Steve ou le récupérer pour aller au *drive-in* de Pelican Rapids, deux choses que nous n'avions jamais faites. Nous fixâmes la maison. Elle semblait déjà hantée, mais non pas par des fantômes ; je n'avais aucun doute qu'en y entrant nous ne découvririons pas le spectre de Steve et de ses parents assassinés. La maison était habitée par l'expérience. Elle avait été entachée par l'horreur qui s'était produite entre ses murs, et même si elle était vide, elle ne donnerait plus jamais réellement l'impression de l'être.

— Ah, merde, éructa Percy.

— Quoi ?

— La veuve Thompson nous aura certainement vus. Elle est probablement en train d'appeler le bureau de ton père maintenant.

— Peut-être pas, contesta Joe. Elle est peut-être toujours avec les autres à l'un des repas.

J'observai de plus près la maison de Fern Thompson. Quelqu'un avait sûrement dû venir la chercher pour l'amener à l'enterrement. Mais elle aurait très bien pu déjà être rentrée, fatiguée et pourvue d'une petite cocotte de ragoût à mettre au réfrigérateur. Si elle était chez elle, évidemment elle nous avait vus. Elle était vigilante avant et le serait d'autant plus à l'avenir, et cela me rendait triste de penser à quel point elle devait être effrayée de vivre si près d'un événement si terrible, et comme elle devait se sentir plus seule encore, sans pouvoir surveiller les vies des Carlson désormais. J'ouvris la porte de la voiture et sortis.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'exclama Percy, avant de m'emboîter le pas.

Mme Thompson savait qui j'étais. J'espérais qu'elle comprendrait que nous étions présents, non pas pour satisfaire une quelconque curiosité malsaine mais parce que nous avions besoin d'être là ; qu'elle comprendrait alors que nous-mêmes ne le comprenions pas exactement.

— Fern Thompson est une brave dame, expliquai-je à Percy. Elle a recueilli le chat de Steve alors qu'aucun de ses proches ne semblait en vouloir. C'est mon père qui me l'a dit.

— Oh, fit Percy. C'est gentil de sa part. Et c'est bon de se dire que… qu'ils ont toujours de la compagnie tous les deux.

Il se tourna vers la maison de Mme Thompson et lui envoya une rapide salutation au travers des feux de la voiture, affichant ce charme propre aux Valentine qui, je dois l'admettre, lui permettait de se sortir de bien trop de situations.

Je me retournai vers la maison des Carlson. Je me demandais combien de temps elle demeurerait la maison des Carlson. Dans le souvenir collectif de Black Deer Falls, à jamais probablement. Mais c'était un bel endroit, sur un beau morceau de terrain. Ce serait

vraiment dommage qu'elle reste vide, qu'elle se détériore doucement, que ses poutres s'affaissent, que la poussière et les toiles d'araignée s'emparent des étagères et des recoins. Ils ne méritaient pas cela, pensais-je, et je voulais dire par là qu'aucun d'entre eux ne le méritait : ni Steve et sa famille, ni aussi la maison, leur chat et leur vieux chien de chasse.

— Vous êtes sûrs de vouloir faire ça ? demanda Percy alors que Joe sortait de la voiture et que les autres arrivaient en éteignant leurs lumières.

Mais personne ne répondit. Nous étions déjà là. Nous entrâmes par la porte arrière.

— Bon Dieu, lâcha Percy, en examinant l'accès. Elle n'a pas de verrou.

— Beaucoup de portes n'ont pas de verrou, affirma Joe.

— Avant, c'était peut-être le cas, le corrigea-t-il. Mais après cet été…

Il ne termina pas sa phrase. Beaucoup de serrures avaient été installées après le début des meurtres. Mais personne ne pensait réellement qu'elles seraient utiles.

Nous progressâmes dans la maison et Percy et quelques-uns des autres types allumèrent leurs briquets. Nous laissâmes Joe passer devant dans le débarras et la cuisine, dont le garde-manger était sur la droite. Elle était propre – les placards étaient fermés et la vaisselle rangée, une salière et une poivrière en forme de bouteilles de lait se trouvaient à côté de la cuisinière – et j'eus le sentiment que quelqu'un avait tout nettoyé. C'était peut-être même Bert, après avoir pris les photos et que la pièce ait été fouillée. C'était quelque chose que je pouvais l'imaginer faire, se déplacer dans la cuisine en replaçant les objets qui avaient été dérangés.

— Ça me fait tout drôle, dit Percy avec une grimace, comme si nous entrions par effraction chez quelqu'un. Enfin, je sais que c'est ce qu'on fait, mais vous voyez ce que je veux dire.

— Ouais. Je vois ce que tu veux dire.

Nous pénétrions par effraction chez quelqu'un. Sauf que les habitants étaient morts. Qu'il reste autant de traces de leur vie – des photos de famille, un tas de vêtements propres pliés sur la première marche des escaliers – n'aurait pas dû nous surprendre, je suppose, mais ce fut le cas. Nous déambulions parmi les derniers échos des Carlson et chaque objet personnel qui surgissait de l'ombre au travers de la lumière de nos briquets nous faisait bondir.

— Nous ne devrions pas être là, souffla l'un des autres. Ça paraît pas normal.

— Dans ce cas, t'aurais pas dû venir, répliqua Joe.

— Non, ce que je veux dire c'est qu'il y a quelque chose de

mauvais dans cette maison, rétorqua-t-il.

Il avait raison. La maison commençait à perdre son atmosphère « habitée ». Elle avait été fermée depuis que les corps avaient été déplacés et les odeurs réconfortantes de cuisine, de linge propre ou du parfum de la mère de Steve avaient commencé à pénétrer les moquettes. Elle commençait à dégager son odeur naturelle de vieille ferme. Je tentais de ne pas respirer trop profondément, craignant de sentir l'exhalaison du sang séché ou de la pourriture. J'en imaginais les relents, alors même que je n'ignorais pas que le sang de la scène s'était majoritairement retrouvé sur Marie Hale. Alors même que je savais également que les corps de Steve et de ses parents n'étaient pas restés là plus de quelques heures.

Percy entra dans le couloir, marchant avec autant de légèreté qu'un chat. Il tendit un bras pour toucher un morceau de napperon au-dessous d'un vase peint rempli de fleurs séchées, en prenant garde à ce que la flamme du briquet soit à bonne distance.

— On pourrait être dans n'importe laquelle de nos maisons, dit-il.

Nous échangeâmes des regards mal à l'aise. Même si la dentelle et le vase ouvragé ne ressemblaient en rien à ce qui se trouvait chez Mo et Jeannie, cela aurait très bien pu être n'importe laquelle de nos habitations. N'importe lequel d'entre nous aurait pu mourir cette nuit-là.

Nous traversâmes le couloir, et Percy saisit la rampe, posant un pied sur la première marche à côté du linge plié.

— Bon, fit mon ami alors que la marche craquait, inutile de monter, hein ?

Je regardai par-dessus son épaule, à travers le vaste carré qui menait au salon. Joe s'y trouvait déjà, son briquet tendu vers le sol. Ce dernier était dégagé à l'exception des lignes tracées à la craie.

Je passai devant Percy et entrai dans la pièce où les Carlson avaient trouvé la mort.

Leur salon était tout juste plus grand que celui de chez moi. Il y avait un âtre dans la partie sud, et au-dessus de celui-ci se trouvait une pendule de cheminée en bois sombre. Elle était arrêtée sur 10 h 22. Le courant avait été coupé dans la maison, mais je n'avais pas su quand, il était donc impossible de déterminer si l'horloge avait intentionnellement été stoppée par les meurtriers.

Joe pointa le sol du doigt et demanda :

— Vous pensez quoi de ça ?

Je haussai les épaules. Je ne pouvais pas non plus tirer la moindre information des marques et des nombres que les enquêteurs avaient notés à la craie au sol. Mais fixer ainsi les inscriptions et leur fugacité avait quelque chose de troublant – comme si l'entièreté de ces crimes pouvait être aisément soufflée par une brise ou comme si le simple

frottement de nos mains pouvait les faire disparaître.

— Il y a rien ici, commenta Joe, d'une voix déçue.

Il se tourna vers le canapé. Le meuble n'avait pas été dérangé. Il ne portait aucune tache et n'avait pas été déplacé.

— Attends, lança Percy. T'as pas dit que la fille était recouverte de sang ? Mais genre, entièrement recouverte ?

— Ouais.

— Ben, il est où alors ? Où est le reste ?

Nous regardâmes autour de nous. Je fus soudain furieux à l'idée que Steve et sa famille soient morts dans cette pièce stérile et préservée. Qu'ils aient péri sans se battre, sans crier, avec Mme Thompson sagement assise de l'autre côté de l'allée dans son fauteuil à bascule.

— Et c'est curieux qu'il n'y ait rien sur le sol, continua Percy. Est-ce qu'il y avait de la moquette ? Peut-être que Bert et Charlie l'ont arrachée ?

— Non, il y avait un tapis ici, fit Morgan, en nous bousculant pour passer entre nous et se pencher en avant.

— Sous le canapé. Il y a quelque chose sous le canapé.

Nous nous mîmes à genoux et tirèrent l'objet en question, un grand tapis enroulé sur lui-même. Bert, Charlie, ou mon père avaient dû le plier pour dégager l'espace afin de marquer le sol. Nous échangeâmes un regard puis le déroulâmes sur le bois.

Du sang se trouvait bien sur le tapis, mais pas assez pour trois corps. Il y avait trois petites flaques, suffisamment proches pour que nous puissions visualiser la scène : laquelle provenait du premier corps, du deuxième, puis du troisième. Nous pouvions imaginer la position dans laquelle ils étaient allongés, chacun assez proche de l'autre pour pouvoir le toucher.

— Bon Dieu, fit Percy. On devrait fiche le camp.

— Ne tourne pas l'œil, l'avertis-je.

Je l'avais déjà vu vomir devant un cerf. Pas plus tard que la saison précédente, quand il en avait tiré un plus jeune qu'il ne l'avait cru. Un grand faon, ayant à peine perdu ses taches.

— Je vais pas être malade, répondit-il, mais sa respiration lourde laissait présager le contraire. Mais bordel, qu'est-ce qu'il y a au milieu ?

Je me penchai pour regarder le centre du tapis, où des taches rouges formaient un cercle irrégulier sur l'étoffe. Le sang avait été étalé depuis ce point et formait de petites traces de pas. Et il y avait aussi des marques là où les corps s'étaient vidés. Je déglutis.

— La fille.

C'est là que Marie s'était tenue alors que tout ce sang coulait sur ses cheveux puis sur son corps.

— Quelque chose ne colle pas, s'étonna Joe. Comment a-t-elle pu se retrouver recouverte de leur sang ? Tout est trop propre…

Il eut un geste en direction du tapis tandis que sa voix s'élevait, bien trop forte pour le silence qui régnait dans la demeure.

— Calme-toi…

— Il doit y en avoir plus ! Où est-ce qu'il est ?

Elle avait été comme laquée de leur sang ; je l'avais vu de mes yeux. Je fixais les petits endroits stériles où Steve et ses parents avaient péri – là où ils étaient tombés et où ils avaient été trouvés. Comment est-ce que le sang avait-il été transféré de leurs blessures à elle ? Elle en était recouverte d'une épaisse couche humide sur le visage. Elle en était saturée jusqu'aux racines de ses cheveux, à tel point que du rouge gouttait de ses pointes. Il y en avait assez pour gorger de sa chemise jusqu'aux socquettes dans ses chaussures. Comme s'il avait été versé sur elle depuis un seau.

À marcher autour du tapis déroulé, en tentant d'imaginer les derniers instants de Steve et ses parents, j'en avais presque oublié les autres, jusqu'à ce que Percy jappe « Bon Dieu ! », en me saisissant le coude.

— Quoi ? criai-je presque.

Son bras était tendu. Son briquet tremblait.

— Il y avait un visage à la fenêtre.

Nous regardâmes, mais quoi qu'il eût vu avait disparu. Il n'y avait rien d'autre que l'obscurité et les ombres des lilas de Mme Carlson.

— Je vois rien, fit Joe.

— C'était là ! s'exclama Percy.

Il avait dit « c'était » et non pas « il ou elle était », et pour une raison ou une autre, ce choix de mots fit remonter un frisson de chair de poule le long de ma nuque.

— Où, là ? demandai-je.

— Juste… là !

— Debout ou accroupi ? Un homme ? Une femme ? Fern Thompson, peut-être ?

— Ce n'était pas Fern Thompson, répondit-il en me lançant un regard appuyé.

Mais il ne parvint pas à expliquer qui c'était. Le visage avait simplement été là, il en avait été persuadé. Il était pâle, proche et nous fixait. Puis il avait disparu. Nous n'eûmes pas le temps d'y réfléchir trop longuement, car nous entendîmes le crissement caractéristique de pneus dans l'allée en gravier.

— Oh, merde, dit Morgan.

— Vite, aidez-moi à enrouler le tapis !

Joe se plia par-dessus ce dernier. Les briquets furent éteints et nous nous pressâmes de descendre du tapis, en retenant nos souffles pour

ne pas sentir le faible effluve de sang.

— Je suppose que la vieille veuve Thompson ne s'est pas montrée aussi compréhensive que tu l'espérais.

Nous nous levâmes juste à temps pour entendre la porte arrière s'ouvrir et Charlie s'écrier :

— Percy Valentine ! Michael Jensen !

Je ne pus m'empêcher de remarquer la manière dont son ton changea entre nos deux noms – n'affichant d'abord aucune surprise pour Percy puis de la déception pour moi. Nous nous dépêchâmes dans le couloir pour rejoindre la cuisine, et en nous voyant, il secoua la tête, les mains sur les hanches, les pieds écartés comme un tireur sur le point de dégainer.

— Et tous les autres. On y va, les garçons.

— Oui, monsieur, fîmes-nous de concert, en passant devant lui à toute vitesse

— Mais bon sang, qu'est-ce que vous fichiez là ? Vous avez touché à rien, si ?

— Non, monsieur.

Alors que nous regagnions la voiture de Percy afin de suivre Charlie jusqu'au poste, Percy demanda :

— Du coup, combien de temps nous a laissé la veuve Thompson avant de t'appeler ?

— La veuve Thompson ? répéta Charlie en fronçant des yeux surpris. J'ai juste repéré l'arrière de vos voitures en passant sur la route.

Je regardai de l'autre côté du jardin, en direction de la maison de Mme Thompson. Elle n'avait peut-être rien rapporté, peut-être ne nous avait-elle pas vus arriver en voiture, mais elle observait la scène à présent. Je pouvais clairement l'apercevoir devant la dentelle jaunie de ses rideaux. Elle portait le matou de Steve, dont j'appris plus tard qu'il s'appelait M. Tigré, blotti dans ses bras.

— Tu es accompagné, Charlie ? demandai-je, même s'il n'y avait qu'une seule voiture de patrouille. Bert n'est pas là ?

— Il n'y a que moi.

— Dans ce cas, qui était à la fenêtre ? murmura Percy.

CHAPITRE SEPT

Au poste

Je n'avais jamais rien connu d'aussi gênant que l'escorte de notre groupe au sein du poste. Charlie me fit entrer le premier, et je devais faire peine à voir : la tête baissée, les chaussures traînant au sol. Il ne nous avait pas passé de menottes ni rien, mais c'était tout comme. Je n'avais jamais eu si honte, et je n'en avais jamais autant voulu à qui que ce soit qu'à Joe Conley et les autres, même si cela était assez injuste, j'imagine.

Mon père se tenait là ; il savait ce que nous avions fait. Je m'attendais à ce que son visage soit écarlate et sur le point d'exploser. Mais il se contenta de me prendre en aparté et de me souffler :

— Je pense que tu sais pourquoi ces gamins vous invitent à ce genre d'escapades, Percy et toi.

Ce n'était pas un passage de savon en règle. Mais cela était presque pire. Il savait que l'on s'était servi de nous. Et que nous aurions dû faire preuve de plus de jugeote.

— Vos parents vont venir vous chercher, annonça mon père alors que nous étions alignés contre le mur et la fenêtre de son bureau.

— Donc, nous ne serons pas punis ? demanda Morgan.

— Oh, je pense que si. Mais ce n'est pas la loi qui s'en chargera. C'était stupide, les garçons. Stupide et irrespectueux. Les enquêteurs du FBI vont arriver demain matin, et après cela, je vais demander à Charlie et Bert de se débarrasser de tout ce qu'il y a là-bas : du tapis, de la craie.

Mon père fronça les sourcils dans ma direction.

— De tout ce qui vaut la peine d'être regardé.

Sur notre rang, quelques-uns des types commençaient à avoir les larmes aux yeux, et je manquai de nous justifier. La question n'était pas de combler un désir malsain. Il était question de Steve.

— Monsieur le shérif Jensen, reprit Joe Conley, mon père est de quart à l'usine de graines…

— Ne t'en fais pas ; nous avons déjà appelé. Il est en chemin.

— Il va quitter son quart ?

Percy et moi échangeâmes un regard. À l'école, nous savions tous que le père de Joe était un vrai salaud, et que malgré la taille de Joe et sa stature d'athlète, il se présenterait parfois dans les vestiaires avec les côtes bleuies et portant d'étranges marques sur le dos.

— Est-ce que vous pouvez l'appeler pour l'arrêter ? demanda Percy. Mon père vient du même coin lui aussi, et ça le gênera pas. Nous pourrions ramener Joe à la maison, puis je pourrais prendre ma voiture, j'aurais pas besoin d'en sortir…

— Percy, répondit mon père. Tais-toi.

Après cela il nous quitta, pour nous laisser mijoter un peu, j'imagine, nous étions tous là debout à attendre que le couperet tombe. Nous fûmes emportés un par un, grimaçant à la vue des regards ombrageux sur les visages de nos pères et jaloux de ceux dont les mères étaient venues, même si celle de Jake Clapper lui avait donné un furieux coup de sac à main. Rapidement, il ne resta plus que Joe, Morgan, Percy et moi.

— Hey, souffla Percy dans ma direction.

— Quoi ?

— Tu devrais le dire à ton père. Pour le visage.

Celui qu'il avait aperçu au travers de la fenêtre à la ferme des Carlson.

— Tu es sûr que ce n'était pas Charlie ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Impossible. C'était déjà parti quand on a entendu Charlie arriver. Et ça lui ressemblait pas. Pas de chapeau.

— Bon, et ça ressemblait à qui alors ?

Mais il ne pouvait rien décrire. Je lui reposai régulièrement la question durant les semaines suivantes, mais à la fin, il n'était même plus certain d'avoir vu une personne.

Je pris une profonde inspiration et m'approchai de mon père.

— Qu'est-ce qu'il y a, Michael ?

— Je ne pense pas que nous étions seuls chez les Carlson ce soir. Percy dit avoir vu quelqu'un d'autre, debout dehors en train de regarder au travers de la fenêtre du salon.

Il leva les mains pour se frotter les yeux et le front. Il était toujours épuisé, et je me sentais plus coupable que jamais.

— Mais personne d'autre dans la maison ? demanda-t-il.

— Personne à notre connaissance.

— Très bien. Je vais demander à Charlie d'y retourner pour vérifier. Nancy ! la héla-t-il au travers de la pièce, tu peux appeler la patrouille d'État pour voir s'ils veulent bien nous aider avec une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre chez les Carlson ?

— Je m'en occupe.

Il se retourna.

— Autre chose ?

— Non, monsieur, répondis-je, avant de retrouver ma place contre le mur.

— Désolé de t'avoir mêlé à ça, Jensen, s'excusa Joe.

— Tu ne m'as mêlé à rien du tout.

Et son sort allait de toute façon être pire que le mien.

Il fallut une heure de plus avant que le père de Joe n'arrive. Il entra avec un air irrité, mais dès qu'il vit mon père, il lui serra la main et lui présenta ses excuses pour tout ce bordel. Il le remercia même de se montrer si compréhensif, comme Joe était bouleversé par la mort de Steve. Ils échangèrent des platitudes pendant quelques minutes, plaisantant sur leurs délinquants de fils, le père de Joe secouant la tête avec amabilité, ses épaules toujours aussi larges que s'il continuait à jouer au football. C'était précisément cette gentillesse qui le rendait dangereux. S'il avait été un soulard et un raté comme Mo, aucun de nous n'aurait craint de dire quoi que ce soit. Mais révéler que le père de Joe était cruel ? Qui nous aurait crus ?

Alors que nos deux pères discutaient, la porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit de l'autre côté du poste et Marie Hale en sortit en compagnie d'Edwin Porter, notre défenseur public. Nous les fixions tous, et M. Porter tenta de la faire avancer plus vite, mais elle plaça une main sur son bras. J'ignorais à quoi m'attendre, alors qu'elle se tenait là, debout, à nous faire face. Je craignais que Joe et Morgan et peut-être même M. Conley ne commencent à s'en prendre à elle, exigeant de connaître ce qu'elle savait. Voilà peut-être ce qu'il se serait passé, si nous n'étions alors pas si peu dans le poste. Au lieu de cela, M. Conley brisa cette immobilité en s'approchant de son fils et en l'empoignant par le col.

Les yeux de Marie s'étrécirent tandis que les Conley quittaient le poste, comme si elle ressentait que quelque chose n'allait pas. Je me demandais ce qu'elle avait entendu d'autre, ce qu'elle savait de notre présence ici et de ce que nous avions fait. Nous n'avions pas entendu le moindre bruit provenir de la salle d'interrogatoire, mais j'y avais déjà été et je savais qu'elle n'était pas insonorisée.

M. Porter tenta de reconduire Marie vers les escaliers qui menaient à sa cellule, mais il achoppa un peu contre elle alors qu'elle regardait à travers les fenêtres qui donnaient sur le parking. Puis ses yeux s'étrécirent à nouveau, et elle me regarda et eut un mouvement du menton. Je compris immédiatement ce qu'elle voulait signifier. Le père de Joe n'avait pas attendu d'être rentré. Il l'avait attiré dans un coin sombre à côté du bâtiment.

Je m'écartai du mur pour aller à la fenêtre. Je pouvais les

apercevoir. Rien de plus que des silhouettes pressées contre la façade.

— Papa !

Je lui fis signe de me rejoindre et il observa. Puis il passa la porte avec Charlie sur ses talons.

— Vous autres, restez à l'intérieur, ordonna Charlie, puis il pointa M. Porter et Marie du doigt. Et faites-la remonter dans sa cellule !

Nancy se hâta de se lever derrière son bureau de réceptionniste pour aider, un trousseau de clefs cliquetant dans ses mains.

— Venez, je vous prie, dit-elle.

Je ne savais pas si elle s'adressait à Marie ou M. Porter, un petit homme avec un crâne chauve et une ombre de cheveux foncés. Elle les guida à travers le poste en direction des escaliers, et Marie me regarda par-dessus son épaule.

— Tu crois qu'il se passe quoi là-dehors ? demanda Percy.

Cela s'était calmé après les premiers cris de mon père. Puis ils reprirent, et nous entendîmes une nouvelle voix.

— Oh, bon Dieu, c'est Mo, grogna Percy. Il va faire qu'empirer les choses.

Ce ne fut pas le cas. Même si Mo avait parfois tendance à compliquer les situations, il pouvait également les accélérer, et en deux minutes mon père et lui entrèrent dans le poste, avec Joe entre eux. Ce dernier pleurait, son nez et ses lèvres saignaient. Dans le parking, M. Conley démarra sa voiture et s'en alla.

— Tu aurais dû le foutre dans une cellule, lança Mo avec colère.

— La prochaine fois, dit mon père. S'il y en a une. Pour le moment…

— Il peut rester chez nous, l'interrompit Morgan. On a l'habitude.

— Est-ce que ça te convient, mon garçon ? demanda mon père, et Joe opina.

— Je sais pas ce qui retient ma mère, reprit Morgan. Mon père a la voiture, mais en général elle demande aux voisins…

— Percy et moi les ramènerons, intervint Mo. Les garçons, vous montez avec moi dans le *pick-up* et Percy peut nous suivre dans son tas de ferraille.

— Très bien, répondit mon père. J'appellerai Mme Todd pour la prévenir de votre arrivée.

Peu de temps après leur départ, mon père perdit de sa froideur et me conduisit jusqu'à sa voiture de patrouille pour que nous rentrions.

— Merci d'avoir agi, papa, dis-je en route. C'était…

Je recherchais le mot juste. Courageux. Héroïque. Bien.

— C'était rien, répondit-il doucement, puis il secoua la tête en me tapotant le genou. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce n'était pas rien. C'était juste une autre très très mauvaise chose.

— Mais papa…

— Tout va bien. Je sais qu'on ne peut pas tout résoudre. Mais ce serait agréable, là maintenant, de pouvoir résoudre au moins une situation.

Cette nuit-là, longtemps après que le reste de ma famille se soit endormie, j'étais encore assis dans ma chambre, à repenser à la maison des Carlson. Aux pièces vides comme si le temps s'y était arrêté. Aux flaques foncées de sang qui avaient imprégné le tapis. Et à ce singulier cercle rouge de la taille de la fille. Chaque Meurtre exsangue apportait davantage de questions que de réponses. Mais ces questions portaient sur des gens que nous connaissions. J'imaginais Steve, allongé et égorgé face à sa mère et leurs regards incrédules alors qu'ils mourraient tous deux. J'imaginais son père, tentant de protéger tout le monde, sauf qu'il ne semblait pas avoir essayé. Il était étendu juste à leurs côtés, et son sang aussi avait formé une tache similaire et silencieuse.

Quand finalement je parvins à m'endormir, je me retrouvai en rêve dans la maison. Seulement le père de Steve était devenu mon père. Ma mère et Dawn étaient debout dans le salon des Carlson sur le tapis taché. Dans mon rêve, je ne pouvais pas les sauver. Dans mon rêve, ils étaient là debout, mais ils étaient déjà morts.

CHAPITRE HUIT

Monstres

En forme de pénitence pour ce que j'avais fait, et non pas du tout pour laisser traîner les oreilles, je passai beaucoup de temps à balayer et à effectuer des corvées autour de la prison ce week-end-là. Et après un peu de temps, Bert et Charlie cessèrent de me traiter comme si j'allais avoir des ennuis et les choses redevinrent normales. Tout était assez rentré dans l'ordre pour que Nancy, notre réceptionniste, ne trouve pas cela étrange de me demander de monter les marches pour aller voir Marie.

— Pourquoi donc ? demandai-je.

Nancy haussa les épaules.

— Elle a entendu que tu étais là et a demandé à te voir. Je n'y vois pas d'inconvénient du moment que tu ne t'attardes pas trop longtemps.

Elle regarda au travers de la fenêtre. Le soleil allait bientôt se coucher. Toutes les mères voulaient que leurs enfants rentrent avant la nuit ces jours-ci.

Je traversai le bâtiment, passai devant les bureaux désertés et le couloir qui menait aux cellules des hommes – vides elles aussi, comme si même les soulards se tenaient par respect pour les meurtres qui avaient eu lieu. Je gravis les marches de la cellule des femmes, mais aussi de mon ancien foyer, avec sa porte peinte en blanc. Il m'apparut alors que Marie et moi étions entièrement seuls ici.

C'était un comportement irresponsable de la part de Nancy. Elle n'avait même pas demandé l'autorisation à Charlie. Mais Nancy était assez belle pour devenir célèbre et, par conséquent, elle prenait bien des décisions de son propre chef. Sans même parler de sa tragédie personnelle – Nancy avait perdu sa petite fille dans un incendie il y avait quelques années de cela, ainsi que son mari – et pas même mon père n'avait le cœur de la réprimander.

Je frappai à la porte des cellules des femmes. En l'absence de

réponse, j'entrouvris la porte et lançai :

— Marie ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux entrer ?

J'ouvris encore un peu plus la porte, assez pour voir une partie de son dos. Elle était assise sur son lit dans un nouveau jean, mais potentiellement la même chemise blanche.

— Ce n'est pas ma chambre, Michael, indiqua-t-elle. C'est une cellule. Tu n'as pas besoin de demander la permission.

J'hésitais. Quand il devint évident que je ne bougerais pas sans qu'on me le dise, elle ajouta :

— Et je t'ai demandé de venir me voir. Alors, entre.

Ses cheveux étaient à nouveau détachés, son visage était dégagé. Un de ses genoux était remonté contre sa poitrine, ses doigts joints devant sa jambe. Elle fixait la fenêtre, même si depuis cet angle elle ne devait guère pouvoir apercevoir grand-chose d'autre que quelques cimes d'arbres et le ciel. J'entrai dans la pièce et la parcourus gauchement, tentant de décider si je devais rester debout ou si je devais prendre une chaise de la cuisine.

— Tu ne sens plus la bière, dit-elle. Contrairement à l'autre soir.

— Oh, m'exclamai-je, tout en me frottant le torse comme si l'odeur était toujours présente et qu'elle refusait de s'en aller. Excuse-moi.

Elle haussa les épaules.

— J'y suis habituée. Ça me rappelle peut-être même la maison.

— Tu viens d'où ?

— Du Nebraska, répondit-elle. Mais tu le sais, ça.

Mais à ce moment-là, le Nebraska n'était qu'une hypothèse. Personne n'avait été en mesure de localiser une fille prénommée Marie Catherine Hale et aucune adolescente portée disparue ne correspondait à sa description, à l'exception de quelques fugueuses dont les familles secouraient ensuite la tête en voyant une photo de Marie, déçues, mais aussi soulagées.

Elle se tourna sur le lit, et ce mouvement fit à peine bouger le matelas, dont les coins avaient été bordés avec soin, ma mère aimait à les appeler « les coins d'hôpitaux ». Elle me détailla de haut en bas.

— Même si aucun des types que je connaissais ne se baladait en sentant la bière avec une cravate.

Je me rappelai alors ce que nous portions cette nuit-là – nos vêtements d'église après avoir participé aux funérailles.

— C'était le jour des obsèques.

— Oh.

Elle ne demanda pas comment s'étaient déroulées les obsèques des Carlson, pas durant la totalité du temps qu'elle passa avec nous. Le simple fait de poser la question aurait pu être considéré comme

macabre. Pervers. Il m'arrivait parfois de me demander durant nos conversations si elle réalisait cette circonstance et si l'omission était alors délibérée.

Elle me demanda toutefois si je les connaissais.

— C'est obligé, dit-elle. Dans une si petite ville.

— Je les connaissais oui. Steve et moi étions dans la même année en cours.

— Comment était-il ?

— Steve ? Il était sympa. Il jouait au football… receveur rapproché, je crois.

— Et tu le connaissais depuis longtemps ?

— Depuis le CP au moins.

— Quoi d'autre ?

— Comment ça ?

— Qu'est-ce que tu peux me dire d'autre sur lui ?

— Je ne sais pas si je le devrais.

Et à ce moment-là, il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Il était encore trop tôt pour que les habitants de Black Deer Falls sondent leurs souvenirs, pour que nous passions en revue nos interactions avec les Carlson et que nous fouillions leurs affaires jusqu'à en devenir de meilleurs amis. Et me retrouver là avec Marie me semblait incorrect. Parler de sa vie à la fille qui avait été retrouvée recouverte de son sang et de celui de ses parents. Même s'il était difficile de croire qu'elle avait quoi que ce soit à voir avec ces meurtres. À chaque fois que je la regardais, mon cerveau luttait face à cette vision comme l'aurait fait n'importe quel jury : elle n'avait pas pu commettre ce crime. Elle ne l'aurait pas pu. Elle était trop petite. Trop jeune. Trop belle. Et c'était une fille. Seul son complice pouvait donner du sens à cela. Après l'avoir trouvé, nous pourrions alors la regarder comme cela nous plaisait, nous pourrions la voir sous le jour de l'otage effrayée ou d'une Bonnie Parker moderne l'ayant séduit et poussé au meurtre.

Marie soupira. Elle étira les bras au-dessus de ses épaules et quelque chose dans ce geste m'obligea à détourner le regard, comme s'il était trop intime. Je repensais alors au fait que nous étions seuls et que je m'étais rarement retrouvé seul avec une fille, à l'exception de rendez-vous au *drive-in* ou au café.

— Tu ne m'as pas amené de cigarettes, hein ?

— J'ai oublié. La prochaine fois, je te le promets.

— La prochaine fois, reprit-elle doucement. Eh bien, pourquoi je t'ai fait venir alors ?

Je l'observais remonter ses genoux sous son menton et les prendre dans ses bras. Combien de fois avais-je vu ma petite sœur Dawn assise sur la balancelle du porche de cette même façon, ses petits sourcils froncés, les yeux plissés et aussi durs que du marbre, réfléchissant à

des pensées insondables de jeune fille ? Mais Marie Hale dissimulait bien plus de secrets que Dawn. Je voulais lui poser tant de questions. Comment s'étaient déroulés les meurtres ? Pourquoi n'y avait-il aucune trace de lutte ? Pourquoi avaient-ils été choisis ? *Où était le sang ?*

Voilà la question qui revenait toujours, sans cesse, où était le sang.

Cela paraissait impossible qu'elle le sache.

— Est-ce que tu crois aux monstres, Michael ?

— Aux monstres ? Pas depuis que j'ai sept ans.

— Sept ans. Voilà qui est assez vieux, j'imagine. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Tout au fond de nous, nous croyons tous aux monstres.

Son regard se reporta sur la vitre.

— Avant que tout cela ne se termine, tu ne croiras pas aux choses que l'on racontera à mon sujet. Peut-être même pas à ce qui se dira sur ton ami Steven. C'est sur lui qu'ils se concentreront, tu sais. Pas sur son vieux père, ni sa mère, les adultes, mais seulement sur lui. Si jeune et si beau. Et ce petit bébé tragiquement abandonné.

Elle grommela.

— Comme s'il avait mieux valu que…

Marie s'arrêta. Elle n'aimait pas parler du bébé. Elle ne voulait jamais entendre parler de Patricia, à l'exception d'une fois, plusieurs semaines plus tard, où elle demanderait si sa tante avait vraiment voulu d'elle.

— Ton ami Steven, reprit-elle, est-ce qu'il sortait avec beaucoup de filles ? Est-ce que c'était un coureur ?

Je trouvais que c'était une drôle de façon de le dire ; les garçons ne « couraient » pas.

— Il sortait un peu, oui. Avec de gentilles filles, pour la plupart.

— Pour la plupart ? demanda-t-elle. Est-ce que ce n'est pas le seul genre que vous ayez, ici ?

Elle laissa ses mains glisser au bas de ses jambes et elle joua avec les revers roulés du jean qu'elle portait. Elle semblait nerveuse – non, pas nerveuse, agitée. Comme si pour rester sur ce lit de camp, elle faisait appel à toutes ses forces. J'aurais voulu fumer ; je lui en aurais proposé une, simplement pour la détendre.

— Ça n'aura aucune importance de toute façon, affirma-t-elle. De savoir avec qui il est sorti. Ils découvriront tout. Où ils sont allés. Ce qu'ils ont trafiqué à l'arrière de voitures, parce que même les gentilles filles font *des choses*. Ils épargneront peut-être les détails aux journaux. Mais ils feront des allusions. Comme ils l'ont fait avec ces deux infirmières. Un simple commentaire stipulant qu'elles se rendaient régulièrement au restoroute et qu'elles y avaient beaucoup de connaissances. *De connaissances*. Salauds de reporters.

À ma surprise, elle cracha par terre.

— Tu suivais les nouvelles.

— Bien sûr que nous les suivions. Mais ce ne sont pas que les reporters. C'est tout le monde. Si la victime est jeune ou belle, quelle tragédie, disent-ils. Quelle perte. Voilà comment ils commencent.

Elle pencha la tête d'un air coquet.

— Puis ils changent de discours. Pas suffisamment pour devenir… diffamatoire. Juste assez pour que les gens commencent à se poser des questions : qu'est-ce qu'un être si beau aurait bien pu faire pour mériter un tel sort ?

— Personne ne le mérite, répondis-je doucement.

— Je le sais, soupira-t-elle en posant les pieds au sol. Mais ça n'empêche pas les gens de se poser des questions. Est-ce que tu as entendu parler de Mercy Lena Brown ?

Je secouai la tête.

— C'était une fille d'Exeter, dans l'État du Rhode Island, dans les années 1800. Elle est morte à dix-neuf ans, et peu après, ses voisins ont juré qu'elle revenait d'entre les morts pour s'emparer de la vie de son frère. Ils l'ont donc déterrée et l'ont découpée – ils lui ont coupé la tête de sorte qu'elle ne puisse pas se relever ; ils ont brûlé son cœur sur la place centrale de la ville et ils ont obligé son pauvre frère à en manger les cendres.

— C'est…

Mon esprit peinait à mobiliser les quelques souvenirs que j'avais de la Nouvelle-Angleterre. Est-ce que les procès pour sorcellerie de Salem n'avaient pas eu lieu peu de temps avant[4] ? La région tout entière n'était-elle pas sujette à des crises d'hystérie, chaque citoyen ne se voyait-il pas fournir une torche et une fourche à la majorité ?

— C'est macabre et ridicule.

— Ça l'était, j'imagine, admit Marie. Mais pas pour eux.

À l'époque, je n'avais jamais entendu parler de Mercy Brown. Cela m'avait semblé être une invention. Une légende folklorique. Mais ce n'était pas le cas. C'était l'une de ces nombreuses exhumations résultant de la peur qui avaient eu lieu un peu partout en Nouvelle-Angleterre, mais qui s'étaient également étendues jusque dans le Midwest. Lors de mes recherches, j'avais ensuite trouvé des références à des exhumations dans le Minnesota.

— C'est la tuberculose qui l'a tuée, m'apprit Marie. C'est un médecin qui l'a dit quand ils l'ont ouverte, mais tout le monde s'en fichait. Quoi qu'il en soit, ils ont fait manger son cœur tuberculeux à son frère, et leur père l'a permis.

Elle sourit un peu sur ces derniers mots.

— Est-ce que ça l'a sauvé ? demandai-je. Le frère ?

— Non, ça ne l'a pas sauvé ! Michael, fit-elle en secouant la tête dans ma direction. Il l'a rejointe dans le cimetière, à peine six mois

plus tard. Bien sûr, *lui* est resté entier.

Nous rîmes tous deux un peu. J'avais honte d'avoir posé la question.

— Tu sais, dis-je, Steve et moi n'étions pas vraiment amis.

— Je m'en doutais. Vous… ne sembliez pas aller ensemble.

Elle s'allongea et étira le cou.

— Le procureur du Nebraska est en chemin, dit-elle, en levant le nez comme si elle pouvait le renifler. J'imagine qu'ils vont m'accuser là-bas aussi. Ils doivent être en train de trouver mes empreintes de pas et mes empreintes digitales partout. Être en train de tout connecter.

— Pourquoi ne simplement pas leur dire qui était avec toi ? demandai-je. Pourquoi ne pas simplement le dénoncer ?

— Parce que, dit-elle sincèrement, ça ne mènerait à rien de bon.

Je retournai ensuite au bas des marches. Personne ne me vit revenir de la cellule des femmes, ou si ce fut le cas personne n'en dit rien, peut-être pour s'épargner la délicate tâche d'en parler à mon père. Je m'approchai de Charlie qui était assis à son bureau en train de classer la paperasse tout en faisant mine de ne pas regarder Nancy.

— Charlie ?

— Ouais, Michael ?

— Est-ce que tu es retourné faire un tour à la ferme Carlson hier soir ?

— Juste après que ton père et toi soyez rentrés chez vous. Je n'ai rien trouvé, aucune autre trace de pneu, aucune preuve que quelqu'un avait essayé de forcer les portes.

— Pas de traces de pas dans les plantes ?

— Rien du tout. Et j'ai regardé tout autour de la maison, pas seulement l'endroit que vous aviez indiqué près de la fenêtre du salon. J'ai même réveillé la pauvre Fern Thompson pour lui demander si elle avait entendu quelque chose, elle le retiendra peut-être contre toi.

— OK. Merci quand même, répondis-je doucement.

Je rentrai chez moi ce soir-là, sans repenser davantage au « visage dans la fenêtre » de Percy. À l'époque, il était tout aussi simple de penser que cela avait été le fruit de son imagination.

4. NdT : Les procès des sorcières de Salem se sont déroulés entre février 1692 et mai 1693 dans plusieurs villages du Massachusetts proches de Salem.

CHAPITRE NEUF

Le procureur du Nebraska

Le procureur Benjamin Pilson arriva à Black Deer Falls le 24 septembre, six jours après les meurtres de Steve et ses parents. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix, avait le dos droit et une belle coupe de cheveux, et il prit la ville d'assaut avec l'idée de s'emparer d'une enquête qui lui apparaissait comme mal prise en charge par les petites autorités locales. Il n'avait pas entièrement tort sur cette question – mon père et ses adjoints n'avaient rien pu tirer de Marie, et les preuves prélevées dans la maison des Carlson n'avaient pas fourni de nouveaux indices quant au tueur ou ses méthodes, mais on aurait pu croire que Pilson était l'enquêteur fédéral en chef à la façon dont il entra dans le poste de mon père, tout en cravate et serrage de main rigide. Il ne prêta pas une grande attention à Bert, mais il se montra plus que charmant envers Nancy, à se pencher par-dessus le bureau tout en complimentant la belle et large broche en or qu'elle portait tous les mercredis. Quant à moi, en train de balayer à l'arrière, j'aurais tout aussi bien pu être invisible. Jusqu'à bien plus tard, quand il me trouva une utilité, et ce comportement me révéla alors tout ce que j'avais à savoir sur le genre d'homme que Benjamin Pilson était réellement.

Mon père accueillit Pilson dans son bureau, mais il ne ferma pas la porte. Ce ne fut pas difficile de me glisser vers l'ouverture avec le balai pour écouter ce qu'ils se disaient.

Il s'avéra qu'il était là pour tenter de prendre Marie.

— On aimerait la juger au Nebraska, lança-t-il.

— J'en suis certain, répondit mon père. Et je suis certain que vous y parviendrez, un jour. Mais d'après ce que j'ai compris, c'est ici que nous avons nos meilleures chances : une suspecte découverte sur les lieux du crime, recouverte de sang, et une salle remplie d'empreintes autant de pas que de doigts.

— C'est un fait. Vos adjoints et vous méritez bien plus qu'une bière

bien fraîche. J'espère que vous me permettrez de vous en offrir une de la part des habitants du Nebraska.

— Merci, dit mon père. Je suis certain que Charlie et Bert ne la refuseront pas.

— Étaient-ils les premiers à arriver sur les lieux ? s'enquit Pilson.

— C'étaient Charlie et moi. Nous avons sécurisé Miss Hale et le mineur survivant avant d'effectuer une fouille initiale des lieux.

— Cela a dû être atroce. J'ai entendu raconter que vous connaissiez les victimes ?

— En effet. Et je n'ai pas peur de vous avouer que c'était la chose la plus dure qu'il m'ait été donné de faire.

Pilson marqua une pause.

— C'était donc juste vous et…

— L'adjoint Charles Morris, expliqua mon père. Puis la police d'État du Minnesota nous a rapidement rejoints.

Il y eut un silence. Le ton de mon père commençait à se tendre.

— J'aurais aimé que vous trouviez une arme du crime, ajouta finalement Pilson.

— Moi aussi. Mais personne n'en a jamais trouvé à ce que je sache.

— J'ai également entendu dire que vous aviez eu quelques soucis l'autre soir. Des garçons du coin ayant compromis la scène.

Mon balai se figea entre mes mains.

— Je ne sais pas où vous avez entendu raconter cela, M. Pilson, mais la scène avait déjà été analysée. Et je ne comprends pas votre hâte. Le Nebraska aura son tour, tout comme le Wisconsin et l'Iowa.

— Le Wisconsin n'a pas de preuve de sa présence sur les lieux. Pas même une empreinte de pas. Et j'ai parlé au procureur de l'Iowa ce matin, il serait heureux de continuer leur enquête tout en me laissant la priorité. Je ne veux rien vous retirer ; je veux travailler en collaboration avec vous…

— Depuis Lincoln.

— Oui, depuis Lincoln.

J'entendis le fauteuil de mon père craquer tandis qu'il se reculait dedans.

— Je pense que nous préférerions la garder ici.

Il y eut une pause, et Pilson demanda :

— Qu'est-ce que vous avez pu tirer d'elle ? Un nom ? Un motif ?

— En ce qui concerne ces questions, seulement son nom à elle.

— Marie Catherine Hale, reprit Pilson. Nous ne sommes pas parvenus à retrouver qui que ce soit portant ce nom non plus. Mais nous y travaillons. Elle vient certainement du Nebraska, après tout, comme c'est au Nebraska que tout a commencé.

Il avait raison sur ce point, même s'il n'en était pas entièrement persuadé alors. Il pensait surtout à la première victime connue de

l'époque : Peter Knupp de Loup City.

— J'aimerais rencontrer la prisonnière, fit Pilson.

— Bien entendu.

Je m'écartai rapidement, tandis que mon père montrait à M. Pilson où se trouvait la salle d'interrogatoire. Cette fois-ci, Pilson me remarqua, et après un regard critique il me lança un rapide clin d'œil appuyé.

— Bert, dit mon père, est-ce que tu veux bien faire venir Miss Hale pour qu'elle parle au procureur du district du Nebraska ?

Bert s'exécuta, et elle me regarda tout en traversant le poste. Puis il l'escorta à l'intérieur.

— C'est un joli petit lot, non ? commenta Pilson.

— Une gamine, à peine, répondit mon père.

— Est-ce qu'elle a montré des signes de traumatisme ? De peur ? Est-ce qu'elle a expliqué son implication ?

— Elle n'a pas dit grand-chose.

Pilson entra dans la pièce et referma la porte.

Si seulement j'avais pu écouter, mais tous les yeux du poste étaient rivés sur la salle d'interrogatoire. Et de toute façon, il ne fallut pas attendre longtemps avant que Marie ne se mette à crier.

— Vous ne pouvez pas faire ça, sale connard ! J'ai rien fait ! Ce n'était pas moi !

Nancy et moi échangeâmes un regard ; Nancy avait la main posée sur la bouche. Marie s'était montrée si calme et silencieuse depuis la nuit des meurtres. Après une minute de plus, Pilson sortit et réajusta sa cravate, tandis que Marie continuait de hurler et de jurer.

— Mais bon sang, qu'est-ce que vous avez foutu ? demanda mon père.

— Elle finira par se calmer, répondit Pilson, en tendant une main, et mon père, toujours poli, la serra. Je vous verrai à Saint Paul dans quelques jours, shérif Jensen. J'ai organisé une audition spéciale au tribunal d'instance.

Il rejeta un œil vers la salle d'interrogatoire et la fille vociférante qu'elle renfermait.

— Vous retrouverez votre calme quand je l'aurai emmenée à Lincoln.

Puis il sortit du bâtiment à grands pas, laissant à mon père le soin de nettoyer derrière lui.

— Elle refuse de se calmer, lança Bert qui tentait de contrôler Marie. Shérif !

Mon père tendit la main vers ses menottes

— Non, pas les menottes, Rick, objecta Nancy.

— Ce ne sera qu'une minute. Nous ne pouvons pas la laisser se faire du mal.

Il entra et nous les écoutâmes lutter — Marie hurlait et la voix de mon père, toujours maîtrisée, lui assurait qu'il ne lui ferait aucun mal. Le calme revint bientôt, à l'exception du bruit de la respiration de Marie (et celle de Bert).

— Qu'est-ce qu'il vous a dit, demanda mon père, pour vous mettre dans un tel état ?

Je m'approchai afin d'essayer de la voir, ses mains étaient menottées à la table, elle était à demi debout, ses bras étaient tendus pour se défaire de ce lien, comme un cheval ruant pour se libérer. Elle me regarda droit dans les yeux.

— Il veut me juger pour meurtre avec concomitance !

— Mais tu n'as tué personne, dis-je. Si ?

— Non !

À l'époque, personne ne savait que dans le Nebraska, un individu pouvait être accusé de meurtre avec concomitance, même s'il n'avait pas eu le couteau en main ou le doigt sur la gâchette et n'avait été que complice du meurtrier. Nous ne savions pas non plus qu'une telle condamnation pouvait déboucher sur la peine de mort. Nous pensions alors que Pilson brassait de l'air.

— Si vous êtes innocente, les choses seraient plus simples si vous nous racontiez ce qu'il s'est passé, raisonna mon père. Expliquez-le-nous, simplement. Même si vous ne pouvez pas nous donner de nom.

Marie ferma les yeux et secoua farouchement la tête.

— Il veut me tuer, répéta-t-elle en boucle. Il veut me tuer.

— Vous devez vous défendre, Miss Hale. Ou nous ne pourrons pas vous aider.

Elle ouvrit les yeux.

— Je le raconterai, à *lui*, dit-elle, en opinant dans ma direction.

— Comment ça, à Michael ?

— Oui. Michael. Je lui dirai tout. Mais uniquement à Michael.

CHAPITRE DIX

Le tribunal d'instance

Je pensais avoir mal entendu. Marie Catherine Hale, l'unique témoin et seule complice de la série de meurtres qui avait comme figé le pays tout entier m'avait choisi, moi, pour écouter son histoire.

— Certainement pas, refusa mon père quand nous revînmes à la maison.

— Mais pourquoi pas ? demanda ma mère.

Mon père et moi nous retournâmes. Nous ne l'avions pas vue dans la cuisine, les lunettes qui pendaient généralement autour de son cou étaient perchées sur le bout de son nez, son pouce coincé dans un livre pour marquer sa page.

— Pardon ? demanda mon père. Et comment est-ce que tu peux déjà être au courant ?

— Nancy m'a appelée du poste. Elle a précisé que Michael était la seule personne à qui la fille avait bien voulu parler.

— Nancy.

Mon père posa ses mains sur ses hanches et secoua la tête comme s'il allait lui passer un savon, mais nous savions tous que cela n'arriverait pas. Il contempla ma mère.

— Tu ne peux quand même pas être d'accord.

— Ce n'est pas toi la nuit dernière qui me disait que vous n'arriviez à rien ?

— Ce n'est pas la question, répliqua-t-il en me jetant un regard et parlant à voix basse. Toutes ces choses qu'il devrait entendre… ce n'est qu'un gosse.

— J'ai dix-sept ans, dis-je.

Puis ils me fixèrent et je baissai le regard vers le plancher.

— Tu n'étais pas dans cette maison, fit mon père. Tu n'as pas vu les corps.

— Il ne sera pas obligé de voir, cela dit, si ? Il lui suffira d'écouter.

— Si nous lui accordons cette volonté, il s'agira d'une confession,

et il sera alors dans le secret de l'enquête dans son intégralité. Traces de sang. Rapports d'autopsie. Les photographies des Carlson mais aussi des autres meurtres.

Ma mère blêmit. Elle n'y avait pas pensé. En toute honnêteté, moi non plus. Mais cela aurait été mentir que d'affirmer que je ne voulais pas le faire. Je voulais voir, je voulais entendre et je voulais être le premier à tout savoir. Même à cette époque, j'avais conscience que la confession de Marie était le genre d'histoire qui lance une carrière, l'interview pour laquelle n'importe quel reporter du pays tuerait.

— Linda, reprit mon père. Tu ne veux tout de même pas qu'il ait accès à tout ça, si ?

Je n'osai pas bouger un seul muscle tandis qu'elle réfléchissait à la question, craignant de sembler trop jeune et qu'elle refuse. Effrayé à l'idée de sembler trop avide et qu'elle dise alors non pour d'autres raisons.

— Si c'est ce qu'elle désire, répondit ma mère, et si le juge donne son accord, qui sommes-nous pour refuser ? Elle mérite de se confesser, n'est-ce pas ? Si elle a joué un rôle dans tout ça ? Et Bob et Sarah et Steven… ne le méritent-ils pas, eux aussi ?

Les épaules de mon père s'affaissèrent.

Après cela, le faire accepter aux autres officiels fut simple. M. Porter analysa la requête, et après avoir déterminé qu'elle n'enfreignait en rien les droits de Marie, il accepta de la représenter à l'audition au tribunal d'instance que le procureur du Nebraska Pilson avait organisée. Notre procureur accepta lui aussi, et – un peu plus étonnant encore – ce fut également le cas de ceux du Wisconsin et de l'Iowa. Je ne les connaissais pas et je ne les avais même jamais vus en photo, mais dans mon esprit, ils ressemblaient beaucoup à M. Porter : affublés d'une calvitie naissante et des yeux fatigués, leurs rêves de trouver la gloire au tribunal éteints depuis longtemps.

Mais la véritable raison derrière cela était qu'aucun d'entre eux ne désirait réellement Marie. Ils le voulaient lui. Celui que les équipes de recherche et la patrouille d'État continuaient de pourchasser. Celui qui pouvait encore tuer.

Quand M. Pilson entendit parler de la confession, il l'écarta à la manière d'une plaisanterie, même si nous apprîmes plus tard de la bouche d'une femme travaillant à l'hôtel de Saint Paul où il séjournait, qu'il avait écrasé le combiné du téléphone avec tant de force qu'il l'avait craquelé.

Benjamin Pilson n'allait pas laisser les caprices d'une gamine faire capoter ses plans. Il était du type à promettre enfer et damnation, et il penchait généralement plutôt du côté de la punition que de la réhabilitation. La jeunesse de Marie ou son genre ne l'émouvaient pas ni même ses doutes quant à sa capacité à commettre des meurtres

aussi abominables. Il voulait la traîner enchaînée jusque dans le Nebraska. Il voulait l'attirer devant un jury. Il cherchait peut-être aussi à se faire réélire.

Le jour de l'audience de Marie, je fis le voyage avec mon père dans sa voiture de patrouille tandis que Marie était transportée dans un autre véhicule conduit par Charlie qui était accompagné de M. Porter et ma mère. Il fallait compter plusieurs heures pour nous rendre à Saint Paul, et quand nous arrivâmes, la sueur avait déjà traversé ma belle chemise d'église. Une seule audience allait décider si Marie allait rester dans le Minnesota ou si elle allait être remise au Nebraska. Cet événement allait déterminer si mon rôle dans cette histoire ne faisait que commencer ou si Marie et les Meurtres exsangues allaient disparaître de Black Deer Falls aussi soudainement qu'ils y étaient apparus.

Mon père trouva une place dans la rue, puis je sortis et regardai le tribunal du Comté de Ramsey, une tour construite en calcaire doré avec des rangées de fenêtres verticales qui en dégringolaient comme un ruban argenté. Une effervescence de voitures noires et de reporters nous bouchait l'accès à l'entrée.

— Qu'est-ce que je fais ici, papa ? demandai-je.

Je n'avais aucune sorte d'expérience en interrogatoire ; je n'avais jamais reçu de confession. J'étais juste un journaliste aspirant qui avait livré des journaux et discuté avec le rédacteur du coin.

— Tu n'as pas à faire ça, Michael, dit mon père. Rien de tout ça.

Pourtant il le fallait, non ? Pour Steve et sa famille, et pour les autres victimes que nous n'avions pas connues. Il fallait que Marie Catherine Hale parle. L'individu qui avait arraché toutes ces vies dans quatre États courait toujours, et elle était la seule personne vivante à savoir de qui il s'agissait.

Je pris une inspiration et m'avançai en direction de la foule qui s'étalait dans toute la rue et même de l'autre côté de la route, envahissant ainsi le trottoir qui donnait sur le Mississippi et l'île Harriet. La ville sentait les pots d'échappement et, au loin, la vague odeur de quelque chose de frit au beurre, et celle, plus fugace, de viande de burger. Mon estomac gronda, mais j'aurais été incapable de manger quoi que ce soit. Il y avait tant de reporters. Quand nous les atteignîmes, les portes de leurs voitures s'ouvrirent et ils s'en déversèrent pour nous entourer comme une nuée d'insectes affamés. Pilson avait dit que ce serait une audience discrète. Mais j'apprendrais au fur et à mesure de l'affaire que Benjamin Pilson adorait la presse.

— C'est vrai qu'elle a été retrouvée seule et recouverte de sang ?

— Est-ce que les corps ont été saignés comme ces gamins dans le Wisconsin ?

— Est-ce qu'ils avaient été ligotés ? Et le bébé ?

Les appareils lançaient des flashs après les questions, comme si celles-ci n'étaient pas importantes et qu'elles étaient uniquement destinées à nous secouer, à faire poindre la plus parfaite expression d'horreur. Puis, aussi rapidement qu'ils nous avaient envahis, ils disparurent, jouant des coudes et se bousculant pour descendre la rue.

Marie était arrivée.

Les journaux n'avaient encore publié aucune photo d'elle – c'était impossible, car personne n'avait été en mesure de vérifier son identité – le pays n'avait donc pas pu en établir un portrait. Était-elle jolie ? Laide ? Pauvre ? Personne ne le savait. Mais cela allait changer. La photographie que tout le monde associerait ensuite à Marie Catherine Hale fut prise alors qu'elle se dirigeait vers le bâtiment.

Elle était différente dans ses vêtements de tribunal : une jupe mi-longue noire ceinte à la taille, une blouse blanche à longues manches, et un pull vert foncé drapé autour des épaules. Ses cheveux étaient attachés en arrière avec ce qui allait devenir son fameux ruban noir, et elle était escortée d'Edwin Porter d'un côté et de ma mère de l'autre. Cette dernière était bien préparée pour la tâche ; d'une main elle repoussait les reporters tout en gardant l'autre serrée autour du maigre coude de Marie. Marie grimaça et se recula un peu pour s'écarter des ampoules à flash. Plus tard, les photos dépeindraient une fille très belle, quoiqu'un peu hésitante, avec une coupe à la mode et un maquillage appliqué avec soin. Certaines la prirent en train de détourner le regard avec mélancolie en direction du fleuve. Vers des jours meilleurs, pensaient certains. Vers la fuite, pensaient d'autres. Mais la photographie qui resta fut l'une dans laquelle elle souriait – du coin de la bouche seulement. L'expression avait été fugace – un reporter avait lancé quelque chose d'idiot, et elle avait souri. Mais ce cliché la damnerait auprès de tant de personnes, la condamnant comme la meurtrière qui souriait tandis que d'autres étaient morts. Sur les photos, ses lèvres semblaient foncées, souvent on les qualifiait de carmin.

— D'où lui vient le rouge à lèvres ? demandai-je.

— C'est ta mère qui lui a donné, répondit mon père, légèrement abasourdi. C'est elle qui l'a préparée pour le voyage. Je ne savais pas que ta mère possédait un rouge à lèvres de cette couleur.

Dans le tribunal, la foule de reporters était encore pire. Un vrai cirque, avait commenté mon père.

— Ils font seulement leur travail, affirmai-je.

Mais ils avaient le regard vif et vide, comme un oiseau à l'affût d'insectes dans l'herbe.

Au sein de la cour, nous nous assîmes derrière le procureur, M. Norquist, qui était présent pour représenter les intérêts des citoyens du Minnesota – une simple formalité, comme il avait déjà accepté la

requête de Marie. L'avocat de Marie, M. Porter, était assis à côté et la dernière chaise était réservée à Marie.

— Est-ce que tu vas bien, Michael ? me demanda M. Norquist.

— Oui, monsieur.

— Bien. Tu ne devrais pas avoir besoin de dire quoi que ce soit d'autre que : « oui, Votre Honneur », si le juge te demande quoi que ce soit.

Il opina en direction de Benjamin Pilson quand celui-ci entra et s'assit en face. Pilson se contenta de sourire, des lignes creusant franchement les traits de sa bouche.

C'était une audience à huis clos – nous étions rassemblés ensemble dans une situation aussi informelle que possible. Mais cela me semblait tout à fait formel. Et après la frénésie de la rue et une fois à l'intérieur du Memorial Hall, mes doigts tressaillaient pour desserrer ma cravate.

— Bon, fit le juge en joignant les mains. Vous êtes là pour vous battre et déterminer qui poursuivra le premier cette petite fille.

— Voilà… une vue un peu erronée, Votre Honneur, répondit M. Norquist. Nous souhaitons tous, dans tous les États, connaître le fin mot de l'histoire.

— Très bien, concéda le juge en étudiant quelques papiers. Et le Wisconsin et l'Iowa sont d'accord pour que le Minnesota s'occupe du premier *round*. Mais ce n'est pas votre cas, M. Pilson ?

— C'est vrai, Votre Honneur, dit Pilson.

— Et pourquoi donc ? Ce n'est pas dans le Nebraska qu'il y a eu le plus de meurtres. (Cet honneur douteux revenait à l'Iowa.) Pourquoi donc vouloir l'y ramener ? Simplement parce que c'est là que tout a commencé ?

— Oui, Votre Honneur. Et parce que, comme c'est dans le Nebraska que tout a commencé, nous sommes assurés que Marie Catherine Hale est originaire de notre État. Que c'est une fille du Nebraska.

— Une fille du Nebraska, songea à voix haute le juge, assujettie avant toute chose à la discipline du Nebraska.

Pilson tendit une liasse de photographies à l'huissier de justice. Le juge les parcourut tandis que Pilson les décrivait par le détail.

— Voici Peter Knupp. Un résident de longue date de Loup City, dans le Nebraska. Il n'avait que vingt-six ans. Il travaillait de nuit en tant que machiniste et avait tout récemment acheté sa première maison. Le matin du 3 août, il a été retrouvé sur le porche de cette même maison, allongé et saigné comme un cochon. Il avait des coupures à la gorge et à l'intérieur de la cuisse. Angela Hawk. Vingt-deux ans. Trouvée aux côtés de sa bonne amie Beverly Nordahl, vingt-deux ans également. Elles ont été découvertes assises dans les sièges

conducteur et passager de la voiture de Miss Hawk, toutes deux égorgées.

Le juge pinça les lèvres et posa les photos.

— Nous avons déjà tous entendu ces faits. Nous avons déjà lu les descriptions de ces actes abominables et vicieux, et nous sommes tous d'accord pour dire qu'ils étaient aussi abominables que vicieux. Est-ce là où vous voulez en venir ?

Notre procureur, M. Norquist, se dressa.

— Votre Honneur. Le fait est que Marie Catherine Hale a été arrêtée dans le Minnesota, recouverte du sang des victimes. Et c'est aussi dans le Minnesota qu'elle a consenti à confesser son niveau d'implication. À donner à ces familles le réconfort de la vérité et à fournir au pays les réponses quant à la nature – tout à fait incroyable – de ces crimes !

Le juge marqua une pause. M. Norquist avait prononcé le mot magique. *Réponses*. C'étaient les réponses que nous recherchions, bien plus que la justice. Pourquoi ne s'étaient-ils pas défendus ? Comment s'y était-il pris ? Et bon sang, où était tout ce sang ?

— On m'a informé qu'il y avait bien assez de preuves pour lier ces nouveaux meurtres aux autres, affirma le juge. Nous savons qu'ils sont bien connectés ? Davantage de sang a été retrouvé sur cette jeune dame, après tout, que sur toutes les autres scènes de crimes combinées.

— Ses empreintes digitales ainsi que des empreintes de pas ont désormais été identifiées sur les autres scènes, affirma Pilson.

— Mais aucune preuve de la présence de qui que ce soit d'autre ? Un auteur plus grand et plus fort ?

— Non, Votre Honneur.

— Et elle souhaite désormais raconter le déroulement de ces meurtres à un certain jeune homme…, il regarda ses papiers… Michael Jensen ?

— Ce qui est totalement ridicule, lança Pilson, mais le juge le réduisit au silence.

— Je pense qu'il est temps d'entendre la parole de la fille en question. Miss Hale ?

Marie leva les yeux.

— Oui, monsieur ?

— Pourquoi choisir de faire votre déclaration ainsi ?

Elle avisa M. Pilson.

— Il veut dire que je les ai tués alors que ce n'est pas le cas.

— Et est-ce que vous comprenez bien que tout ce que vous direz dans le cadre de l'enquête pourra être employé à votre encontre dans un tribunal ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce que vous comprenez également que cet accord ne vous offre aucune protection à l'encontre de toute autre poursuite – il n'y a pas de marché –, et qu'il peut mener à une sanction selon ce qui aura été découvert au travers de vos déclarations ?

Marie hésita, cette fois-ci bien plus longtemps.

— Je veux simplement raconter mon histoire. Et je ne veux pas que celui-ci me tue pour quelque chose que je n'ai pas fait !

— Vous tuer ? répéta le juge, en regardant Pilson.

— Votre Honneur, dans l'État du Nebraska, il n'est pas nécessaire d'être l'auteur d'un meurtre pour être accusé de meurtre avec concomitance, affirma M. Pilson. Il suffit d'être reconnu comme complice. Et une telle accusation peut mener à la peine capitale.

Le juge cligna des yeux.

— La peine de mort ?

Nous étions tous silencieux. Marie était si jeune. Et c'était une fille.

— Oui, Votre Honneur, reprit Pilson. Et afin qu'il n'y ait plus aucune confusion dans l'esprit de Miss Hale, je veux faire savoir que je crois que l'État du Nebraska a droit à la justice pour ces jeunes gens, dont les vies ont été cruellement retirées.

L'avocat de Marie, M. Porter, se leva d'un bond, repoussant légèrement sa chaise sur le sol en marbre.

— Votre Honneur, sommes-nous réellement en train de discuter de l'exécution d'une adolescente qui souhaite pleinement coopérer ?

— Comme elle l'entendra, ajouta Pilson. Elle ne coopère que comme elle l'entend.

— Elle n'a que quinze ans, rétorqua M. Porter.

— Presque seize ans, selon la date de naissance qu'elle a fournie. Non pas que nous ayons été en mesure de la vérifier ou que nous ayons pu trouver trace dans n'importe quel État d'une certaine Marie Catherine Hale…, ajouta-t-il, parcourant rapidement ses papiers comme s'il allait soudain en dénicher. Pourtant, l'État du Minnesota est prêt à accepter toutes les histoires que cette supposée meurtrière voudra bien raconter, alors qu'elle est accusée du massacre délibéré de quinze individus, dont un père, une mère et un fils, sous les yeux de leur plus jeune fille.

» J'avais entendu dire que le Minnesota était un lieu chaleureux dans ce pays, mais peut-être que « chaleureux » n'est pas le terme approprié. « Irréfléchi » correspondrait-il peut-être mieux.

Mon père grommela avec irritation. Je m'attendais à ce que le juge rappelle à M. Pilson qu'il se trouvait devant un tribunal du Minnesota. Mais le magistrat reporta son attention sur Marie.

— Miss Hale.

— Oui, Votre Honneur ?

— Est-ce que vous comprenez que vous avez le droit d'être

défendue et que vous n'êtes en rien obligée d'admettre une quelconque implication ou un quelconque méfait avant votre jugement ?

— Je ne souhaite pas de jugement.

— Voulez-vous dire que vous désirez plaider coupable et renoncer à votre droit d'être jugée par un jury de vos pairs ?

— Non, monsieur. Je veux simplement raconter ce qu'il s'est passé à Michael.

— Miss Hale, comment exactement avez-vous connu Michael Jensen ?

— C'est le fils du shérif. Il était présent quand j'ai été arrêtée, et il m'a rendu visite quelques fois.

— Vous a-t-il fait une quelconque promesse ? Vous a-t-il contrainte à quoi que ce soit ?

— Non, monsieur.

— Et vous, fit-il à mon intention, M. Jensen. Êtes-vous prêt à effectuer l'enregistrement de la déclaration de Miss Hale, tout en comprenant la lourde responsabilité qu'implique cette tâche ?

— Je l'accepte, Votre Honneur.

— Votre Honneur, reprit Marie, je demande simplement à rester incarcérée à Black Deer Falls et à raconter mon histoire à qui je le souhaite. Je ne désire rien d'autre.

Le juge fixa Marie avec tristesse, comme s'il pensait qu'elle commettait une erreur.

— Pourquoi ne pas la raconter à un adulte ? demanda-t-il. À M. Porter par exemple, ou même à cette gentille dame derrière vous ?

Il eut un geste en direction de ma mère.

— Parce que, monsieur, répondit-elle, j'ai conscience que je suis jeune, mais j'ai vécu assez longtemps pour savoir que l'on ne peut pas réellement faire confiance aux adultes.

— Mademoiselle, cela n'est pas vrai.

— Je ne veux la raconter qu'à Michael.

— Mais pourquoi donc ?

— Car c'est le seul qui me croira.

Le juge attendit un long moment, jusqu'à être convaincu qu'elle ne changerait pas d'avis.

— Avocats, approchez.

M. Pilson et M. Norquist s'exécutèrent, le pauvre M. Porter se pressant derrière eux. M. Porter m'avouerait plus tard qu'il avait négocié tout ce qu'il avait pu. Que rien n'aurait pu faire changer d'avis au procureur du Nebraska si ce n'était l'idée de ferrer un plus gros poisson : si Marie dénonçait son complice et qu'il était ensuite inculpé, M. Pilson ferait ultérieurement pression sur son gouverneur pour que la vie de Marie soit épargnée.

— Marie Catherine Hale, reprit le juge. Ce tribunal a décidé d'accepter votre requête. Vous avez été arrêtée dans le Minnesota et c'est donc dans le Minnesota que vous demeurerez.

Pilson grimaça.

— L'État du Nebraska demande qu'on l'autorise à dépêcher ses propres enquêteurs pour vérifier les affirmations de l'accusée.

— Libre à vous de dépenser l'argent de vos contribuables comme vous l'entendez, M. Pilson.

M. Porter s'éclaircit la voix.

— Et si la confession de Miss Hale menait à la capture ou à l'arrestation d'un auteur principal, nous plaiderons alors en faveur d'un allègement de sentence.

— M. Porter, voici un plaidoyer qui devra attendre un autre jour.

Le juge fit cogner son marteau, et M. Porter parut rapetisser. Durant les années où il avait été notre procureur, je l'avais souvent vu se présenter devant le juge Vernon. Mais il parut agité ce jour-là, comme s'il n'avait jamais défendu aucune affaire auparavant.

Tandis que nous sortions du bâtiment, bien loin derrière Marie et la foule de reporters, j'entendis Pilson me héler.

— Jeune Michael Jensen, fit-il en me serrant la main.

— Oui, monsieur.

— Merci d'être venu aujourd'hui, gamin, me remercia-t-il, tout sourire : il était à l'aise et n'affichait aucune rancune. J'imagine que nous nous recroiserons à Black Deer Falls.

Il s'en alla. Nous lui repassâmes devant face au tribunal, entouré de reporters.

— Il va revenir à Black Deer Falls ? demandai-je.

— D'ici à ce que tout soit terminé, il sera pratiquement résident officiel, s'amusa M. Porter, ce qui fit rire mon père à son tour.

M. Porter me lança un regard plein de regrets.

— Sans plaisanter, reprit-il, j'espère que tu te rends bien compte que ce n'est que le début. Ce n'est pas uniquement la justice qui est en jeu, c'est aussi la vie de Marie Hale. Rien de tout cela ne sera simple, ni même rapide.

Il avait raison à ce propos. Marie Catherine Hale resterait finalement avec nous tout l'hiver, jusqu'à ce qu'elle soit transportée à Lincoln pour son jugement, puis son exécution.

— Il y a quelque chose d'autre qui te dérange, Ed ? demanda mon père. Tu sembles agité.

— J'imagine, oui. Il y a quelque chose chez Marie. Quelque chose qui ne colle pas vraiment et qui me gêne.

— Quoi donc ? demanda mon père.

— Elle n'a jamais exprimé de regrets.

CHAPITRE ONZE

Un intervieweur sans qualifications

Quand je retournai à l'école le lendemain, la nouvelle de la confession s'était déjà diffusée à travers Black Deer Falls. Depuis les obsèques et notre entrée par effraction des moins judicieuses chez les Carlson, mon nom avait été murmuré partout avec frénésie, et je n'avais de cesse de repenser à ce qu'avait dit Marie, qu'elle avait compris que Steve et moi n'étions pas amis. Que nous n'allions pas ensemble : Steve, l'athlète cent pour cent américain et moi, le fils de shérif parfait qui lisait trop et se fichait pas mal que son équipe de baseball passe ou non les qualifications.

Avant Marie, les autres me connaissaient bien sûr, mais j'avais toujours été invisible. Après que le tribunal décide que je puisse l'interroger, c'est comme si j'étais devenu une cible peinte en rouge. Mon professeur d'anglais, M. Janek, m'observa depuis son bureau pendant les cinq premières minutes de la classe comme s'il s'attendait à ce que je lui présente un mot lui demandant de m'excuser du cours. Quand ce ne fut pas le cas, il se leva et bredouilla tout au long de sa leçon, faisant crisser la craie contre le tableau en me regardant à chaque fois, comme si cela avait été ma faute.

Dans les couloirs à l'interclasse, j'évoluais au sein d'une bulle paisible. Mais c'était sans compter Percy.

— Bon, démarra-t-il, en s'adossant à mon casier. Quand est-ce que tu commences ?

— Je vais la voir après l'école. Mais je ne sais pas si elle dira quoi que ce soit d'important, ou si je devrais…

Je m'arrêtai.

Je réalisai pour la millième fois que je n'avais aucune idée de ce que j'étais en train de faire.

— T'es stressé ?

— Ouais. Très.

Mon père m'avait donné quelques conseils, il m'avait expliqué

quelques éléments de l'affaire, m'avertissant de ne pas l'attirer dans une direction plutôt qu'une autre.

— Ne lui mets pas d'idées en tête, avait-il dit. Laisse-la parler.

Il avait sorti une carte des États-Unis et indiqué les lieux des différents meurtres avec un stylo rouge, inscrivant à côté de chaque marque les dates et retraçant le chemin potentiel emprunté par les tueurs le long des autoroutes qui sillonnent le Nebraska, l'Iowa, et le Wisconsin avant de finalement revenir vers nous.

— Si tu constates la moindre incohérence, ne lui fais pas remarquer. Ne te montre pas agressif ou conflictuel. Nous pourrons tout passer en revue ensemble, après que vous aurez terminé.

— Qu'est-ce qu'il se raconte en ville ? demandai-je à Percy.

Il haussa les épaules.

— Jeannie dit qu'il y a une coalition de femmes qui se prépare à l'église, mais elles n'arrivent pas à décider si cette coalition vise à la chasser de la ville ou à protester contre le fait qu'elle soit enfermée.

— Est-ce que Jeannie garde toujours son fusil à pompe près de la porte ?

Il opina. Mes parents aussi continuaient de verrouiller les portes, et le couvre-feu de Dawn était toujours bien avant la nuit. Pour nous, cette histoire n'était pas terminée. Les yeux qui m'observaient n'étaient pas uniquement curieux ; ils attendaient quelque chose de moi. J'avais l'habitude que ce regard soit braqué sur mon père, mais je n'avais pas réalisé à quel point il pouvait peser lourd.

— Le procureur du Nebraska veut la tuer, Percy.

Il cligna des yeux.

— Mais il ne pourra pas, répondit-il. Enfin, l'enfermer pour toujours, oui. Mais c'est une fille. Personne ne va exécuter une fille, peu importe ce qu'elle a fait.

— Peut-être, dis-je en observant l'horloge fixée au mur au-dessus des casiers. Je ne sais pas comment lui parler. Je ne sais pas quoi lui dire.

— Comment ça ?

— Elle a vécu quelque chose.

Néanmoins, je ne savais pas comment lui expliquer ce que je voulais exprimer. Que quelque chose était arrivé à Marie Hale, et que cette même chose ne nous était jamais arrivée à nous. Qu'elle soit coupable ou innocente, elle avait traversé une histoire horrible. Cela la rendait différente, elle en devenait intimidante, et cela ne revêtait aucune importance qu'elle soit plus jeune que moi ou qu'elle soit une fille.

— Je devrais peut-être parler à M. McBride, repris-je. Tu penses que ça le dérangerait ?

— Est-ce que ça va le déranger ? répéta Percy en grimaçant. Il va

sauter sur l'occasion ouais ! Vas-y sur l'heure du repas, je te couvre pour le cours d'histoire.

Me couvrir signifiait tellement faire le singe que Miss Murray ne pourrait penser à rien d'autre qu'à lui taper sur les doigts. Ce bon vieux Percy.

Ainsi, à la pause du midi, je traversai la ville en direction du *Star*, où M. McBride m'accueillit bien que ce soient des heures d'école.

— Michael, lança-t-il quand je passai la tête par la porte de son bureau.

Il se leva et s'approcha pour me serrer la main. Il ne me traitait jamais comme un gosse – plus depuis que je lui avais confié que je voulais devenir journaliste. Il me considérait déjà comme un pair, même si je n'étais qu'un autre de ses garçons de courses.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

Je restai là debout pendant un temps, hébété, mais il se contentait de sourire. C'était un homme fin aux cheveux brun foncé que ma mère considérait comme « un peu trop longs, mais adéquats pour sa profession. » Il arborait une chemise grise boutonnée et une cravate, comme la plupart des jours. Il ne portait quasiment jamais de veste. Il avait des lunettes avec des montures noires posées près de ses yeux bleus, et elles lui donnaient un air vif, intelligent. J'avais souvent souhaité que ma vue ne soit pas si bonne, afin d'en posséder une paire moi aussi.

— Tu n'as pas besoin de me dire pourquoi tu es ici, reprit-il. J'ai entendu parler de la confession de Hale.

Il retourna à son bureau et s'assit, une forme d'invitation pour que j'en fasse autant face à lui.

— Cela relèvera plutôt de l'entretien, le corrigeai-je.

Et quel entretien. Après l'avoir terminé, je pourrais intégrer n'importe quelle formation en journalisme de mon souhait, et l'université me la défraierait certainement. Pas mal pour un gamin d'un trou perdu du fin fond du Minnesota.

M. McBride le savait également, mais il se contenta de sourire, se satisfaisant d'attendre en silence. C'était un intervieweur doué.

— Ce ne devrait pas être moi, éructai-je enfin. Ça devrait être vous ou Walter Cronkite[5].

— Mon nom et celui de Walter Cronkite dans la même phrase, sourit-il largement. Merci du compliment. Mais il n'y a réellement aucun moyen de savoir si Walter ou moi nous en sortirions mieux. C'est toi qu'elle a demandé, Michael. Alors qu'elle aurait pu réclamer n'importe qui.

Je parvins à rire.

— J'imagine que… j'ai simplement besoin de conseils. Mon père m'a aidé sur la procédure, mais ce n'est pas la même chose.

— Essaie de trouver des points communs avec elle.

Je le regardai et repensai à Marie la nuit des meurtres. À ses yeux fixant le monde derrière un masque de sang.

— Je ne sais pas si je veux réellement trouver une base commune avec elle.

M. McBride soupira.

— Moi aussi je connaissais les Carlson, Michael. Mais Marie Catherine reste une personne, un être humain. Toute similitude entre vous sera normale, et ne devrait pas être une source de culpabilité.

— J'ai peut-être peur de… ne pas rester objectif.

Il m'observa un long moment. Il se disait probablement que j'allais tout ficher en l'air pour tout le monde. Je l'avais toujours considéré comme vivant en marge, une espèce d'étranger dans sa jolie petite maison bien rangée à l'extrémité ouest de la rue principale. Aimable, mais distant, comme si de par son rôle d'archiviste désigné, il avait besoin d'espace pour juger. Certains le considéraient comme singulier et snob. D'autres avaient pitié de lui à cause de sa femme, Maggie, qui était elle aussi quelque peu bizarre : ses cheveux étaient toujours coiffés en chignons tressés et elle marmonnait mon nom à chaque fois que nous nous rencontrions, ce qui me poussait à me demander si elle le connaissait réellement. Ils n'avaient pas d'enfants, ce que certains retenaient également contre eux, et ma mère avait remarqué que le couple se parlait rarement durant les soirées.

Mais il y avait cette photo d'eux sur son bureau, prise le jour de leur mariage. Ils semblaient heureux dessus, mais je ne pouvais guère en être certain. Ils étaient discrets, et c'était bien l'attitude qui les différenciait de nous, dans cette ville qui cherchait constamment à tout savoir sur tout le monde, au nom du bien commun.

— Qu'est-ce que tu veux, Michael ? demanda-t-il. Que cherches-tu ? Et réfléchis bien avant de répondre à la question.

— Je cherche la vérité, répondis-je enfin.

— Voilà ce que veulent tous les bons journalistes. Voilà tout ce que tu recherches.

5. NdT : Walter Leland Cronkite Jr était un autre journaliste américain réputé, présentant notamment le journal télévisé *CBS Evening News*. Cronkite est principalement connu par les Américains pour avoir présenté le flash d'informations annonçant l'attentat sur le président John Fitzgerald Kennedy le 22 novembre 1963.

CHAPITRE DOUZE

L'entretien commence, septembre 1958

Avant de quitter le bureau de Matt pour me rendre à la prison et voir Marie, il avait rajouté une dernière parole :

— Michael, sache une chose. Ce n'est pas à toi de juger de sa culpabilité ou de son innocence. Ta responsabilité est de découvrir les faits. Et être ainsi armé de toutes les informations ne fera que t'aider.

J'aurais peut-être dû écouter ce conseil. Mon père m'avait déjà fourni le dossier des Carlson, et des lettres avaient été adressées aux procureurs du Wisconsin et de l'Iowa leur réclamant leur dossier sur l'affaire. Mais je n'avais pas trouvé le courage de les consulter. Et pour être honnête, je me considérais déjà comme un expert sur la question des Meurtres exsangues, simplement parce que j'avais lu les journaux.

En arrivant au poste, Bert alla chercher Marie pour la conduire à la salle d'interrogatoire. En attendant, je passai la tête dans le bureau de mon père.

— Salut, papa.

— Salut, fiston. Tu ne devrais pas être à l'école ?

— Peut-être ?

— Bon. Je suis certain que le Principal Wilkens comprendra. Mais s'il veut que Percy et toi nettoyiez des tableaux pendant toute une semaine en guise de punition, je ne m'y opposerai pas.

— Mais est-ce que cela ne rognerait pas sur mon temps avec Miss Hale ? demandai-je, et il plissa les yeux comme si j'étais trop intelligent pour mon propre bien.

Mais avant qu'il ne puisse ajouter quoi que ce soit, Bert fit traverser le poste à Marie. Elle semblait apathique ; ses bras pendaient de part et d'autre de son corps et elle traînait des pieds.

— Allez, vas-y, m'accorda mon père.

Je me présentai à la salle d'interrogatoire.

— Dis-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, Mikey, proposa Bert.

Puis, il salua Marie à l'aide de son chapeau et se dépêcha de sortir.

Il resta posté juste à l'extérieur pendant toute la durée de l'entretien.

Marie tourna la tête vers moi. Ses cheveux étaient noués en arrière par un long ruban noir comme cela avait été le cas au tribunal.

— Mikey ? C'est comme ça que tu aimes qu'on t'appelle ?

— Non. Certainement pas Mikey.

Je déteste que Bert m'appelle ainsi. Mais Charlie et lui le font depuis que j'ai huit ans et je ne peux plus rien y faire.

— Est-ce que tu ne devrais pas être à l'école ?

— J'imagine.

Elle eut une sorte de sourire suffisant.

— Des privilèges spéciaux. Tu n'as pas à me remercier.

— Quand était la dernière fois que tu as été à l'école, Marie ?

— Je ne suis jamais allée au lycée. J'ai dû arrêter pour trouver un boulot.

Je connaissais beaucoup d'adolescents qui avaient cessé de venir à l'école, mais seulement après la deuxième année – des gamins de ferme dont on avait besoin à la maison. Et majoritairement des garçons.

— Comment… Comment est-ce que ça se passe ici ?

— Ça irait mieux si j'avais ces cigarettes, répondit-elle. Pourquoi ?

— Quand j'étais plus jeune et qu'on vivait au-dessus, j'avais du mal à dormir. J'entendais les échos des bruits des cellules du rez-de-chaussée ou les voitures démarrer dans le parking.

Marie haussa les épaules.

— Ça me va. C'est pas mal, en fait, de savoir qu'il y a toujours quelqu'un d'éveillé et qui fait attention.

Elle tendit les épaules et fit légèrement tourner la tête sur son cou, elle prétendait bien dormir, mais elle semblait fatiguée.

— Quand j'étais plus jeune *moi*, j'avais beaucoup de mal à dormir aussi. Mais c'était simplement parce que j'étais de ce genre de gosses.

— Quel genre de gosses ?

— Le genre qui savait même à l'époque que la nuit était un tout autre monde. Un monde qui absorbait le jour comme un biscuit absorbe le café.

J'étais assis en face d'elle. Ses grands yeux noisette paraissaient trop âgés pour son visage. Cela peut sembler être un mensonge, comme je l'ajoute après les faits. Mais j'ai toujours pensé cela de Marie. Que les traumatismes l'avaient vieillie, qu'ils avaient absorbé sa vie pour la remplacer par autre chose.

Sur la table, entre nous, j'étalai des feuilles de papier. Entre mes doigts se trouvait mon stylo à encre le plus fiable.

— Eh bien, lança-t-elle. Quelle impatience.

Je commençai à tout ranger et elle secoua la tête. Je m'étais imaginé les choses différemment. Je m'étais figuré en train de lui

hurler des questions et elle me répondant en larmes. Mais qu'avait-elle à confesser ? Quiconque la regardait pouvait voir qu'elle n'avait rien d'une tueuse. N'importe qui, à l'exception de Pilson, et il cherchait simplement à faire porter le chapeau à quelqu'un – ce n'était pas une question de justice, mais plutôt de faire couler de l'encre et de voir sa photo dans les journaux.

— Comment est-ce que tu t'es retrouvée mêlée à tout ça, Marie ?

Elle haussa les yeux et regarda derrière moi.

— De la même façon que n'importe quelle fille se retrouve embarquée dans une telle histoire.

Elle reposa le regard sur moi.

— À cause d'un garçon.

— Un garçon ? Quel garçon ?

Mon stylo était suspendu dans les airs.

— Qu'est-ce qui est arrivé à celui avec lequel tu es arrivé l'autre soir ? demanda-t-elle. Celui-ci qui s'est fait tabasser dans le parking.

— Joe ? Il est chez des amis. Il est en sécurité.

Marie grogna.

— Il n'est pas en sécurité.

— Peut-être que son père se tiendra enfin à carreau, maintenant que mon père est impliqué.

Mais même en prononçant ces mots, je savais que c'était faux. Marie soupira.

— Bon, par où veux-tu commencer ? demanda-t-elle.

— Le nom du garçon ?

Elle secoua la tête.

— Pourquoi pas par une confirmation alors ? Que l'individu qui a tué les Carlson, ces étudiants de troisième cycle, Stacy Lee Brandberg et Richard Covey, Cheryl Warrens – (j'ajoutais le nom de la serveuse du restoroute, une victime rarement mentionnée) – était bien la même personne ?

Marie était tranquillement assise, ses ongles glissaient sur la surface de la table. Elle semblait presque irritée.

— Était-ce la même personne ?

— Oui, répondit-elle enfin.

— Et qui était-ce ?

— Un homme.

— Un homme ? Mais tu m'as parlé d'un garçon plus tôt.

Elle haussa les épaules comme si cela ne faisait aucune différence.

— Vas-tu me donner son nom ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Ça n'aurait aucune importance. C'était juste le nom qu'il avait choisi.

— Tu ne connaissais donc pas son vrai nom ?

Cette information n'allait plaire à personne. C'était celle qui était la plus attendue. Mais elle pouvait tout de même nous en dire assez pour permettre de le retrouver.

— Qu'est-ce que tu peux me dire d'autre sur lui ?

— Pas grand-chose. Il était beau.

— Beau comment ?

— Comme une star de cinéma.

— Est-ce qu'il était grand ? demandai-je. Il avait des cheveux foncés ou clairs ?

— Il n'était pas grand, dit-elle. Mais il pouvait se faire remarquer quand il le voulait. Tu vois, le genre de personnes dont je parle ? Il avait de la présence.

Elle claqua des doigts.

— Comme ça et il disparaissait tout aussi vite.

— Tu le connaissais bien ?

— J'ai fini par bien le connaître.

— Tu l'as connu toute ta vie ?

Marie soupira à nouveau, et je me mis à paniquer. Cela ne se passait peut-être pas comme elle l'avait imaginé non plus. Elle avait peut-être changé d'avis.

— Et le sang ? demandai-je. Comment est-ce que le sang s'est retrouvé sur toi de cette manière ?

Marie fronça les sourcils.

— Je ne veux pas commencer comme ça.

— OK. Ce n'est rien. Nous pouvons initier la discussion comme tu le voudras.

— Je ne sais pas par où je veux commencer.

Mais il nous fallait bien débuter quelque part. J'essayais de me montrer patient. Après tout, ce qui pour moi n'était que des mots représentait bien plus pour elle – c'étaient des images et des sons, des cris et des éclaboussures rouge vif. Des souvenirs.

Puis je repensai à la ferme des Carlson. Au tas de linge plié. Au tapis enroulé maculé de gouttes et de flaques de sang. Je repensai à l'étrange cercle rouge qu'elle y avait laissé. Je n'avais en vérité jamais réellement arrêté de penser à cela, ni même à elle, toute collante et recouverte de la tête aux pieds. Elle donnait l'impression d'avoir traversé une fontaine, comme si le liquide cramoisi s'était répandu partout. Mais j'étais entré dans la maison. J'avais vu les murs immaculés.

— Tu devras bien me parler du sang à un moment, repris-je.

Elle croisa les bras.

— Pas tout de suite.

— Pourquoi pas ? Marie, je ne suis pas là pour te juger.

— Peut-être pas. Mais tu finiras bien par y venir.

Elle resserra encore davantage les bras. Ces derniers étreignaient ses côtes. Malgré son attitude de dure à cuire et la grimace sur son visage, elle était effrayée. Moi aussi. Elle avait vu des choses que je ne pouvais même pas imaginer. Elle avait fait des choses. Des choses horribles, oui, mais moi je n'avais jamais rien fait. Je n'avais même jamais quitté le Minnesota à part pour des vacances en famille.

Je me tendis par-dessus la table et posai une main sur les siennes. Ce n'était pas un geste naturel pour moi ; il m'avait fallu trois rendez-vous avec Carol pour parvenir à ce résultat l'hiver dernier. Marie me lança un regard curieux. C'était une jolie fille, et elle le savait. Elle retourna sa paume et enroula ses doigts dans les miens. Ils étaient minces et froids.

— L'arme, dit-elle. Tout le monde se pose des questions dessus, non ? C'était un rasoir à main.

Je retirai ma main et écrivis. L'assurance de ma calligraphie me rassurait. J'avais pris des cours de sténographie au lycée les deux dernières années. Tout comme Percy, en vérité, même s'il n'avait choisi ce cours que pour se rapprocher des filles qui apprenaient le travail de secrétaire.

— Le même rasoir à chaque fois ? demandai-je.

J'avais toujours pensé que les rasoirs à main étaient des objets dangereux, ils tenaient moins de l'outil que de l'animal sauvage – un objet auquel il fallait en permanence faire attention, tout comme un scalpel ou un fusil de chasse. Ce genre d'artefacts possède sa volonté propre ; ils sont faits pour couper, blesser, et ce but irradie d'eux à la manière dont une radio diffuse une fréquence. Ayant lu, dans les journaux, l'état dans lequel les victimes avaient été retrouvées durant l'été – marquées de lacérations au cou, aux poignets, et à l'intérieur des cuisses – j'avais déjà compris que l'arme devait être de cet acabit. Mais quand Marie le confirma, l'image de ce coupe-chou se matérialisa dans mon esprit : bien réel et dangereusement léger. Je pouvais presque entendre le son qu'il émettait en s'ouvrant.

— C'était presque toujours le même, répondit Marie doucement.

— Mais qu'est-il arrivé au sang ?

J'avais déjà vu mon père se faire couper une fois chez le barbier, juste une petite blessure. Il avait fallu attendre pour que le sang se mette à couler, comme si l'incision avait été si rapide que la peau en avait été surprise. Mais ces coupures-là allaient jusqu'aux veines. Il devait il y en avoir tant. Il y aurait dû en avoir partout.

— Il l'a bu.

Je m'arrêtai d'écrire.

— Comment ça, « il l'a bu » ?

Mais avant qu'elle ne puisse répondre, les enfers se déchaînèrent.

M. Pilson fit irruption dans le poste et commença à se plaindre au sujet d'un écrit ou d'une motion quelconque. Autant sa voix que celle de mon père étaient élevées ; il tenta même d'entrer dans la salle d'interrogatoire, mais le corps imposant de Bert lui bloquait la porte.

— Qu'est-ce qu'il fiche ici ? hurla Marie.

— Tout va bien, Marie.

Je me levai. Je ne sais pas exactement qui j'essayais de réconforter. Puis les voix s'adoucirent, et Bert laissa entrer Pilson.

Il s'engouffra dans la pièce avec colère et mon père le suivit en plaçant son bras devant le torse de Pilson, d'aussi près que possible sans le toucher. Je l'avais déjà vu employer ce même geste en tentant de canaliser Fred Meeks, le fermier, quand il se trouvait dans l'un de ses plus gros accès de colère.

— Pourquoi est-il seul dans cette pièce, sans avocat ?

— C'est ce qu'elle a demandé, répondit mon père, et Pilson lui lança un regard mauvais.

— Je veux être présent lors de tous les interrogatoires.

— Dans ce cas je ne parlerai pas, rétorqua Marie.

— M. Pilson, allons dans mon bureau. Je suis certain que Michael a déjà bien progressé.

— Bien progressé, ricana-t-il.

En vérité, c'est exactement ce que j'avais l'impression d'avoir fait, jusqu'à ce qu'elle dise que le tueur buvait le sang des victimes.

— Dans ce cas, quel est le nom de notre tueur, Michael ? demanda-t-il.

J'avais en tête l'image d'une langue léchant le fil d'une lame. La nettoyant comme le ferait un chat, encore et toujours, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule goutte. Cependant cela n'avait pas pu se produire ainsi. Il avait dû être récupéré et bu depuis un bol ou un verre, comme du lait rouge, et cette idée me retourna l'estomac.

— Eh bien ?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Et je ne le donnerai pas, ajouta Marie, et j'aurais souhaité qu'elle se taise.

Si elle faisait mention du sang bu, c'en était terminé. Pilson retournerait auprès du juge et ils nous sortiraient de cette pièce en se gaussant.

— Dans ce cas, à quoi est-ce que toute cette situation sert ? demanda Pilson.

— À quoi sert un nom ? répondit Marie.

— Pour le retrouver, pour l'attraper.

— Vous ne m'avez même pas trouvée, alors que je suis assise juste en face de vous.

— C'est parce que je suspecte que vous nous avez donné un faux

nom. Miss Hale.

Marie déglutit, et ses yeux se plissèrent de colère. Même s'il la prenait pour une menteuse, elle ne semblait pas être si douée que cela dans le domaine. Son visage n'avait rien de ceux impassibles des joueurs de poker.

— Bert, fit mon père, peux-tu escorter Miss Hale à sa cellule, s'il te plaît ?

— Bien sûr, Rick.

Il se glissa entre nous et la fit monter. Ce regard que Marie lança à Pilson en passant la porte – je n'aurais pas été surpris outre mesure si elle lui avait tiré la langue dans la foulée.

— Tu as conscience qu'on ne peut pas lui faire confiance, hein, gamin ? lâcha Pilson après son départ. Tu sais qu'elle ne fait que gagner du temps ?

— Je ne le sais pas, répondis-je. Pas encore.

Il se tourna vers moi et son visage se métamorphosa, désormais dépourvu de la moindre trace de rage.

— Je sais qu'elle ne ressemble pas à grand-chose de plus qu'une adolescente, mais Marie Catherine Hale est une jeune femme. Une conspiratrice. Elle dira n'importe quoi pour s'attirer ta sympathie. Elle pleurera. Elle battra des cils. Une fille comme elle a tendance à mentir, c'est au cœur de sa nature. On ne peut pas lui faire confiance.

— Oui, monsieur, répondis-je.

Et aussi rapidement que cela, il quitta le poste. Bert descendit les escaliers.

— Eh bien ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il voulait ? Comment vous l'avez fait partir ?

— Il ne va pas nous laisser tranquilles, prophétisa mon père.

Et ce fut en effet le cas. Benjamin Pilson prit une chambre dans la pension de famille de Mme B. au coin de la 9e rue et de Pine. C'est plus joli que le motel de l'autoroute, où des agents de police font souvent halte. Chez Mme B. il y a un bon petit-déjeuner servi tous les matins et un brunch les dimanches, ouverts au public. Les quatre autres pièces ne sont généralement pas occupées, et plusieurs des dames de l'église se servent du parloir pour y organiser des événements ou des soirées. J'aime à imaginer M. Pilson penché par-dessus son bureau dans sa chambre truffée de dentelle, examiner de près toutes ses notes et les dossiers de l'affaire tandis que le club de tricot luthérien est en train de rire et cancaner au rez-de-chaussée. Il y demeura pendant des semaines d'affilée – Dieu seul savait ce qu'il se passait dans le Nebraska en son absence. J'entendis mes parents parler de lui plusieurs fois, commenter la manière dont cette affaire était devenue une obsession, que toute sa carrière en dépendait.

— Michael.

Je repoussai le mur et me tournai vers mon père.

— Oui, monsieur ?

— Fais attention à ce que te dit M. Pilson.

— Oui, monsieur.

— Il a toute une carrière derrière lui, mais moi aussi. J'ai interrogé beaucoup de gens, tu sais. Seuls quelques-uns étaient de véritables menteurs. Les autres…

Il se frotta les yeux, la journée avait été longue pour lui, parmi toute une lignée de très longues journées.

— … Je veux simplement dire que beaucoup de personnes pensent savoir ce qu'elles savent, ou savoir ce qu'elles ont vu. Ce ne sont pas des menteurs pour autant. Ils ont simplement tort.

CHAPITRE TREIZE

Une histoire impossible

Je donnai quelques jours à Marie pour se remettre après ce premier entretien. Je me les accordais aussi. Les mots de mon père et les avertissements de Pilson me hantaient. *On ne peut pas lui faire confiance. Elle ment par nature. Ce n'est pas une menteuse. Elle a juste tort.*

Mais à quel point pouvait-elle avoir tort ? À quel point pouvait-elle se tromper en disant qu'il avait bu le sang ?

Je ne pouvais pas parler de cela à mon père. Si je le lui avais confié si tôt, il aurait tout arrêté. Mais je lui parlais du rasoir. Il transmit ce détail à Pilson, mais aucun d'eux ne sembla impressionné. À quoi bon connaître l'arme d'un crime sans l'avoir entre les mains ? Ce n'était qu'un fantôme de plus, une chimère dont nous aurions pu deviner l'existence.

J'ai tellement rejoué ce premier entretien dans ma tête. Tant et tant de fois, que le souvenir original est désormais perdu. Je ne me rappelle plus quelle expression elle a faite quand elle m'a donné l'arme du crime, si ses lèvres se sont enroulées autour du terme rasoir à main ou si elle l'a craché comme s'il avait mauvais goût. Je ne me souviens plus de son ton quand elle a dit « il l'a bu », ou si elle a montré la moindre hésitation avant de répondre. Je ne sais plus si cela donnait l'impression qu'elle inventait tout au fur et à mesure.

Évidemment, j'estimais qu'elle inventait. Ce qu'elle affirmait – ce qu'elle disait c'était que ce qui avait tué tous ces gens, ce qui avait tué Steve et sa famille… était un vampire.

Un vampire. Genre capes, chauve-souris et Béla Lugosi[6].

Quand je retournai enfin au poste, je parvins à entrer sans que qui que ce soit ne m'aperçoive. Mon père était de sortie, Charlie était introuvable, et le bureau de la réception inoccupé. Je n'avais pas envie d'attendre, je montai donc à la cellule de Marie, espérant à chaque pas qu'elle allait retirer cette dernière affirmation. Qu'elle allait se

rétracter, voire totalement l'ignorer. Si j'avais ouvert la porte pour la trouver là tout sourire, sans mémoire apparente de ce qu'elle avait dit, j'aurais joué le jeu avec elle.

— T'étais où ? demanda-t-elle quand j'ouvris la porte. Elle semblait surexcitée et soulagée de me voir.

— Mon père voulait que je reste à l'écart pendant que tout se réglait avec M. Pilson.

— Et c'est le cas maintenant ?

— Pas vraiment. Je ne fais que venir te rendre visite, je ne suis pas là pour t'interviewer.

Elle regarda mes mains, elles étaient vides. Je n'avais apporté ni papier ni stylo. Nous étions à l'étage, seuls à l'exception des barreaux. Soudain, la cellule me semblait moins être une prison que la chambre d'une fille dans laquelle je n'avais pas le droit de me trouver.

— Pourquoi avoir dit ce que tu as dit ? demandai-je.

— Quelle partie ?

Je grimaçai et elle se mit à rire.

— Pardon, fit-elle. Je ne voulais pas te le dire juste comme ça. Je ne savais même pas que *j'allais* te le dire. Mais ta tête !

— C'était donc une blague ? C'était censé être drôle ?

— Non.

Son rire se tut et elle pencha la tête, en faisant une moue comme si j'étais un poids, un boulet.

— Ce n'est pas drôle. Mais certaines choses sont drôles même si elles ne sont pas du tout censées l'être.

Et ces étudiantes infirmières ? voulus-je rétorquer. Et ces gamins dans le Wisconsin, morts par terre ? Ils étaient drôles eux aussi ?

Mais cela n'aurait contribué qu'à freiner Marie dans son élan.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu me croies tout de suite, reprit-elle en haussant les épaules. Je sais de quoi ça a l'air.

Que tu as regardé trop de films, voulais-je répondre. Que tu sembles folle. Mais au lieu de cela, je demandai :

— Est-ce que tu peux le prouver ?

— Voir c'est croire, soupira-t-elle. Et je ne peux pas vraiment te le montrer. Mais oui, je pense être en mesure de le prouver. Après t'avoir tout raconté. Après tout, la vérité, c'est la vérité.

La vérité, c'est la vérité. Mais où se situe la vérité avec des vampires ? Où prennent fin les faits et où commence la fiction ? Cela ne semblait pas utile de continuer si là était l'histoire qu'elle comptait raconter. Mais ce n'était pas pour autant que je voulais m'arrêter. Je repensai donc à ce que M. McBride m'avait dit, à ce que signifiait mon travail. Il y avait toujours un tueur dans la nature, et l'histoire de Marie était la seule que nous avions.

— OK, dis-je.

— OK, reprit-elle en souriant.

— Ils vont t'enfermer dans un hôpital quelque part, tu sais. Moi aussi, peut-être bien.

— Tout ira bien pour toi, fils du shérif.

— C'est pour ça que tu m'as choisi ? C'est souvent la raison pour laquelle je suis sélectionné.

— À cause de ta chemise repassée et de ton beau visage ? C'est certain. Et parce que tu as aidé ton ami le soir où son père a dépassé les bornes. Et parce que tu te trouvais-là, aussi.

Elle haussa les épaules.

— C'est comme tu l'as dit : ils m'auraient enfermée à l'asile. Personne d'autre ne m'aurait donné une chance.

Nous nous fixâmes un long moment, elle assise sur le lit et moi debout près de la porte. Je ne savais pas ce que nous deviendrions au terme de cet entretien : des ennemis ou des adversaires, des alliés ou encore autre chose. J'ignorais si Marie serait vivante. Si elle serait emprisonnée ou libre. Je me détournai de la cellule.

— Mais tu comptes revenir ? demanda-t-elle.

— Ouais, je reviendrai.

Le lundi suivant, mon père et les avocats trouvèrent un compromis avec Pilson, afin que les entretiens puissent reprendre. J'en fus d'abord soulagé, mais surtout enthousiaste. Il me devenait presque impossible de suivre les cours, mais aucun de mes professeurs ne s'en inquiétait, comme si l'enquête revêtait plus de poids que mon éducation. Une seule enseignante dit quelque chose : Miss Murray. Les gens avaient remarqué que parmi tous les professeurs, elle était la moins affectée par les Meurtres exsangues et on l'avait ouvertement entendue critiquer ceux qui commériaient au sujet de la mort des Carlson. On commençait à l'appeler « Madame-je-suis-mieux-que-tout-le-monde » et il se racontait qu'elle ne manquait pas de toupet à nous prendre de haut dans le sillage d'une telle tragédie.

Les autres professeurs me laissaient partir. Je n'étais jamais pénalisé pour rendre des devoirs en retard. Personne ne me faisait de remarques en cours. Même le Coach Harvey, notre entraîneur de baseball et professeur d'EPS de seconde, n'avait que de bonnes choses à dire sur moi au début des entretiens. Évidemment, c'était avant qu'il ne sache que j'allais quitter l'équipe. Quand je lui annonçai enfin, il fut pris d'une telle colère qu'il manqua de frapper un mur, même si je ne comprends pas pourquoi. Je n'avais jamais été un joueur remarquable, et il devait bien se douter que je n'avais rejoint l'équipe que parce que Percy en faisait déjà partie.

Je crois qu'il sentait que Marie me détournerait d'eux. Dès le début, les habitants de Black Deer Falls lui en voulurent pour le

changement brutal qu'elle apportait, et ils refusaient de lui céder quoi que ce soit d'autre, et encore moins le fils pondéré de leur shérif tant admiré.

Le lundi après-midi, je retournai à la prison pour reprendre les entretiens et Marie était déjà prête, les mains jointes sur les genoux tandis que mon père était penché par-dessus un enregistreur, une boîte carrée et grise, qui occupait la majorité de la place à l'une des extrémités de la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Le compromis de M. Pilson, répliqua-t-il. S'il ne peut pas être dans la pièce, il veut que tout soit enregistré. Ce truc va consigner vos conversations, et je lui déposerai la cassette tous les soirs.

— Tous les soirs ?

— Ou toutes les semaines. Selon ce que je pourrais raisonnablement placer dans mon calendrier, expliqua mon père avec un large sourire.

Il actionna un bouton de son index, toujours penché au-dessus de l'enregistreur et il dicta :

— 6 octobre 1958, 16 h 07. Interview de Marie Catherine Hale. Enregistrement effectué par le shérif Richard Jensen, qui va maintenant quitter la pièce. Interview menée par Michael Jensen.

Il se redressa, m'adressa un signe de la tête avant de sortir et de refermer la porte derrière lui.

— Tu as accepté ? demandai-je à Marie.

Ses cheveux étaient à nouveau noués par le ruban noir, et la blouse blanche était ceinte à sa taille et roulée au niveau des coudes par-dessus les manches d'un pull vert foncé.

— Il finira de toute façon bien par l'entendre, répondit Marie. Tôt ou tard, tout le monde finira par l'entendre.

Puis elle prit un air malicieux, elle se dressa et appuya sur un bouton pour mettre l'enregistrement en pause.

Je sursautai.

— Je ne pense pas que tu puisses faire ça.

— Est-ce qu'ils s'en rendront compte ? Est-ce que c'est méchant de ma part de vouloir te raconter des mensonges et des trucs ennuyeux simplement parce que M. Pilson va devoir les écouter pendant des heures ?

Je ris.

— Peut-être qu'il s'endormira et qu'il devra tout recommencer depuis le début quand il se réveillera.

Marie rit également. Puis elle se tendit à nouveau vers l'enregistreur pour le redémarrer.

— Est-ce que nous reprenons là où nous en étions la dernière fois ? demandai-je en m'éclaircissant la voix.

L'enregistrement semblait me déranger davantage que Marie. Il me mettait un peu mal à l'aise, et me rendait méfiant – les enregistrements étaient des tactiques employées par des gouvernements étrangers et insidieux. Cependant, me disais-je, peut-être n'était-ce insidieux que si l'on ne savait pas que l'on était enregistré.

— J'imagine.

Je sortis mes feuilles de papier et mon stylo. Même si nos conversations étaient enregistrées, je voulais tout de même prendre mes notes, et l'enregistreur ne pouvait pas tout capturer : l'attitude de Marie, ses tics et ses gestes nerveux, si elle semblait triste, ennuyée ou partagée.

— Là où nous en étions, marmonnai-je.

Mais je ne savais pas bien où nous en étions exactement. Ou plutôt, je le savais, mais la phrase « Dis m'en plus sur ce vampire » refusait obstinément de sortir de ma bouche.

— Est-ce que c'est ta mère qui repasse si bien tes chemises ? demanda Marie. Ou c'est toi qui le fais ?

— C'est ma mère.

— J'aime bien ta mère. Elle m'a trouvé les vêtements pour le tribunal et m'a donné son rouge à lèvres. Tu as une petite sœur ?

— J'en ai une. Elle s'appelle Dawn.

— C'est un joli prénom.

— Tu as des frères et sœurs, Marie ?

Elle secoua la tête en signe de négation.

— Il n'y avait que ma mère et moi, jusqu'à ce qu'il arrive.

— Il ? Tu parles du tueur ?

— Non, fit Marie en levant les yeux. Je parle de lui. Mon beau-père.

Elle recracha ce mot-là comme s'il avait mauvais goût.

— Tu ne l'aimais pas ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il était horrible.

— Horrible comment ?

Elle se déplaça dans sa chaise.

— Tu sais, ce serait bien si on pouvait faire ça dans ma cellule plutôt que dans cette petite pièce.

— Peut-être, répondis-je. On pourrait placer l'enregistreur sur la table de la cuisine. Je devrais rester de l'autre côté des barreaux.

— Mais tu pourrais te mettre à côté de moi, si tu veux.

Elle jouait avec moi, elle flirtait. Elle battait des cils, comme Pilson m'avait averti qu'elle le ferait.

— En quoi est-ce que ton beau-père était horrible ? lui

redemandai-je. Comment cela ?

Elle laissa échapper un franc soupir.

— Comme beaucoup d'hommes sont horribles.

— Comme l'est le père de mon ami Joe ? demandai-je, mais Marie fixa son regard sur un coin et refusa de répondre. Bon, très bien, qu'est-ce que tu peux me dire du premier meurtre ? Celui de Peter Knupp.

Quand elle entendit le nom, elle me regarda avant de se détourner comme si cela ne l'intéressait pas le moins du monde.

— Est-ce que tu le connaissais avant sa mort ?

Aucune réponse.

— Est-ce qu'il a été choisi au hasard ? Un vol, peut-être ? Il était seul chez lui…

Marie soupira encore mais resta silencieuse.

— Il a été tailladé au cou et à l'intérieur de la cuisse, il s'est vidé de son sang.

— Oui, Michael, concéda-t-elle enfin. M. Pilson nous l'a bien rappelé à l'audition.

— Eh bien, qu'est-ce que cela t'évoque comme sentiments ? Est-ce que tu l'as vu mourir ? C'était la première victime ; cela n'a pas dû être facile…

— Il n'était pas la première victime.

Je sondai ses yeux noisette qui ne cillaient pas.

— La première victime n'a pas été retrouvée.

Les tempes me battaient. Un autre corps, un autre Meurtre exsangue, que personne n'avait encore découvert ou qui n'avait pas été relié aux autres ? Des dizaines de questions fusaient dans mon esprit, l'obstruant de sorte que je ne parvenais pas à réfléchir.

— Qui ?

— Je ne veux pas en parler.

— Mais nous sommes ici pour en parler justement.

— Pas comme ça.

— Marie, ils veulent t'exécuter.

— Eh bien, ils ne peuvent pas, d'accord ? Parce que je le savais pas ! Je ne savais pas ce qu'il était et ce qu'il comptait faire. Je croyais qu'il allait simplement m'emmener. J'ignorais qu'il allait la tuer !

— Tuer qui ?

— Ma mère.

Mes yeux filèrent vers l'enregistreur.

— Il a tué ta mère, répétai-je.

Il l'avait assassinée, certainement sous les yeux de Marie.

— Et mon beau-père. Les premiers morts étaient ma mère et mon beau-père. Ils étaient deux.

— Quand est-ce qu'ont eu lieu les meurtres ?

Je me tendis vers mon stylo.

— En juin, énonça-t-elle, sa voix était neutre. Début juin. Le 2 peut-être, ou le 3.

Début juin. Peter Knupp n'avait pas été découvert avant le 3 août. On avait supposé qu'il était déjà mort depuis plusieurs jours, mais cela restait un long laps de temps entre les meurtres.

— Comment s'appelaient-ils ? demandai-je.

— Je ne te donnerai pas leurs noms, fit-elle. Vous avez déjà le mien.

Je voulais lui en demander davantage, mais je n'en avais pas le cœur. Les yeux de Marie étaient brillants. Elle s'empêchait de pleurer.

— Est-ce que tu veux t'arrêter ?

— Oui. Je veux arrêter.

À la seconde où je lui proposai de stopper, je me demandai si je n'aurais pas dû insister. Je me demandai ce que Matt McBride aurait fait à ma place. Jamais il ne se détourne des questions difficiles.

— Très bien, dis-je. Mais nous parlerons plus la prochaine fois, nous parlerons du buveur de sang.

Marie gloussa légèrement, tout en essuyant son visage.

— Le buveur de sang. C'est un bon nom. Il lui plairait.

6. NdT : Béla Blaskó, dit Béla Lugosi, était un acteur roumano-hongro-américain. Il est célèbre pour ses rôles dans de nombreux films fantastiques et notamment pour son interprétation du comte Dracula.

CHAPITRE QUATORZE

Une découverte surprenante

Tandis que mon père et les enquêteurs étaient abasourdis par les meurtres de la mère et du beau-père de Marie, mon esprit continuait de se tourner vers l'histoire de cette dernière. Pendant qu'ils cherchaient le couple tué – chassant et examinant piste après piste de corps retrouvés seuls ou séparément, qu'ils soient morts d'hémorragie ou non – je vivais dans un brouillard, tentant de comprendre pourquoi Marie m'avait confié ce qu'elle avait dit. Un vampire. Un mort-vivant à la peau pâle et cireuse. Elle se fichait de moi. Sauf qu'elle ne semblait pas considérer que c'était une plaisanterie.

Je pensais qu'elle aurait pu être trompée. Que le tueur l'avait dupée à grand renfort de jeux de mains et de ruses. Des gens avaient déjà été leurrés par une foule de choses. Comme tous ces gens d'Exeter, dans l'état du Rhode Island, qui avaient déterré et mutilé la dépouille de Mercy Brown. Au début des années 1700, dans le sud-est de l'Europe, une ville de campagne avait été tellement persuadée qu'un vampire évoluait parmi ses concitoyens que le gouvernement avait dû mettre des enquêteurs officiels en place, et que toute mention de consommation de sang équivalait à une peine d'emprisonnement. Certes c'était il y a bien longtemps – mais dans un passé plus proche, on était convaincu qu'une goulée d'huile de serpent et de poudre de perlimpinpin pouvait soigner tous vos maux.

J'avais toujours pensé que ces gens-là étaient crédules.

Marie ne me paraissait pas l'être.

Les autorités du Nebraska ne parvinrent pas à trouver les corps de la mère et du beau-père de Marie, malgré toutes leurs recherches. Après un certain temps, ils estimèrent simplement qu'elle avait recommencé à mentir, un énième mensonge ajouté sur la pile des autres.

— Qu'ils croient ce qu'ils veulent, commenta Marie alors que les jours passaient. Qu'ils continuent leurs recherches.

— Tu ne veux pas qu'on les retrouve ? dis-je un après-midi passé dans la salle d'interrogatoire. Tes parents ?

— Mon beau-père n'était pas mon parent, corrigea-t-elle.

— Dans ce cas, pourquoi nous en parler ?

Elle haussa les épaules et eut un geste qui englobait l'espace autour et derrière elle.

— Ça leur donne quelque chose à faire.

Je décidai de considérer que ce *leur* signifiait les enquêteurs.

— Tu ne me demandes jamais si on l'a attrapé, lançai-je.

— Eh bien, je me suis dit que j'en aurais entendu parler si ça avait été le cas. En outre, je sais que vous n'y arriverez pas.

— Nous y parviendrons, si tu nous aides.

Elle secoua la tête.

— Mais qu'est-ce que je pourrais bien vous dire de toute façon, en étant coincée ici ? Tous ses plans ont très bien pu changer. Que tous ces hommes qui passent les champs au peigne fin rentrent dormir chez eux. Qu'ils laissent leurs pauvres chiens se reposer un peu.

Puis elle pencha la tête dans ma direction en me posant des questions sur les labradors de Percy. Des questions sur les autres chiens qu'elle avait aperçus au travers des rideaux à la ferme des Carlson. Elle semblait préférer deviser des animaux, et nous parlâmes d'eux le reste de la session, elle me confia n'en avoir jamais eu.

C'était ainsi avec Marie parfois. Si je continuais de la presser, certains jours je parvenais à changer le cours de la conversation, mais ce n'était que rarement le cas.

— Ne t'énerve pas, me rassura M. McBride dans son bureau un jour au début du mois d'octobre. Mais ne te laisse pas non plus décourager. Pour le moment, elle a le luxe de pouvoir compter sur la patience du tribunal. Quand ils l'auront attrapé, cela va changer.

— Quand nous l'aurons attrapé, ils la forceront à parler ? demandai-je.

— Au contraire. Une fois arrêté, ce qu'elle aura à dire n'aura plus d'importance.

— Tu veux venir chez moi ce week-end ? me demanda un jour Percy alors que nous traversions le parking de l'école pour rejoindre sa voiture.

Je ne le voyais pas beaucoup. J'allais à la prison rendre visite à Marie pratiquement tous les jours après les cours.

— Hein ? demandai-je.

— Mo a acheté du nouveau matériel de chasse. On pourrait l'essayer, rechercher des endroits où installer le mirador.

Percy parlait de ce nouveau mirador de chasse depuis des semaines. Il avait repéré un beau cerf. Il l'avait vu près de douze fois

cet été-là, et connaissant Percy, cela signifiait qu'il s'était bien trop attaché à la bête pour pouvoir la tirer.

— Pourquoi pas, répondis-je.

— Tu comptes inviter Carol à la soirée de Sadie Hawkins[7] ? demanda-t-il.

— Le but de la danse de Sadie Hawkins n'est-il pas justement que la fille nous invite ?

Percy le savait parfaitement bien ; il avait d'ailleurs passé la majorité de sa semaine à éviter Sandy Millpoint simplement pour que Rebecca Knox ait une chance de trouver le courage de l'aborder.

— J'ai vu Carol te regarder, c'est tout.

Nous arrivâmes à la voiture de Percy et je posai mes livres sur le toit tandis qu'il allumait une cigarette. Carol se trouvait de l'autre côté du parking, elle était debout avec quelques camarades autour d'une Ford verte à quatre portes. Ses longues mèches blond clair étaient attachées en arrière avec de petites barrettes ornées de perles et elle était sublime : avec son rouge à lèvres couleur pêche et ses yeux bleus – elle était presque aussi grande que moi quand elle portait des talons hauts. Mais en l'observant ce jour-là, je me surpris à la comparer à Marie – ses cheveux clairs contre ceux plus sombres de Marie ; la grâce de ses longues jambes comparée à la faible stature de Marie, pourtant plus vive. Je savais que c'était une mauvaise chose de penser à Marie comme je pensais à Carol. Je le savais depuis le début.

— J'imagine que j'irai si elle m'invite.

Nous entrâmes dans la voiture de Percy et il tapota le tableau de bord, puis le volant, avant d'actionner deux fois les freins : un rituel qui selon lui avait permis à la voiture de fonctionner pendant toutes ces années. Je jetai mes livres contre un sac en jute posé sur la banquette entre nous et appuyai un bras dessus.

Percy me regarda alors qu'il reculait la voiture. En temps normal, ce genre de nouvelle concernant Carol aurait largement dominé la conversation pour le reste de la soirée. Nous étions tous deux un peu surpris de réaliser que je m'en fichais. Je la regardais à nouveau et ressentis toujours ce petit tiraillement familier quand elle sourit. Ils allaient se rendre au café après les cours pour y commander des frites et des *milkshakes*. Mais ce n'était pas mon cas. J'allais à la prison. Je me demandais comment s'en sortait Percy, à s'y rendre sans moi. En tant que clown de service, il était accepté dans toutes les situations et avec n'importe qui. C'est une qualité que je lui enviais parfois.

— C'est bizarre de penser à des soirées dansantes après tout ça, dis-je. Après Steve et ses parents.

Je regardai par la fenêtre et eus le sentiment fugace que Percy me donnait un coup au travers du sac en toile de jute, presque comme une caresse.

— La vie continue, répondit Percy.

C'était bien le cas. Aussi injuste que cela paraisse, nous ne pouvions pas rester collés à la tombe de Steve pour le restant de nos jours. Je regardai les terrains de sport, là où le périmètre de l'école venait achopper contre le cimetière luthérien – de jolies collines entretenues, ornées de pierres tombales et de petits monuments en granite, constellées de quelques statues d'anges que j'avais déjà entendu qualifier de très jolies, mais d'un peu grandioses. Les Carlson n'étaient pas enterrés dans ce cimetière, mais j'avais le sentiment qu'ils auraient pu s'y trouver de la même manière.

Percy me donna un nouveau coup au travers du sac. Seulement, les mains de Percy étaient toutes deux arrimées sur le volant.

— Percy, qu'est-ce que tu as dans ce sac ?

— Je croyais que c'était le tien, dit-il alors que je le soulevai et qu'un gros serpent d'un bon mètre tomba sur la banquette.

Percy cria. Il donna un coup de volant et envoya la voiture contre le trottoir, manquant pratiquement d'arracher les feux arrière d'un *pick-up* marron garé-là. Puis il actionna le frein à main et nous sortîmes à toute vitesse.

— Au nom de tous les enfers, c'est quoi ce truc ?

Le serpent possédait un corps gris et noir – si l'on pouvait réellement appeler cela un corps – qui se dressait mollement sur le cuir usé vers l'espace où j'avais été assis. Je filais vers l'avant pour fermer la porte, et Percy en fit autant de son côté.

— Bon sang ! On aurait dû attendre qu'il essaie de se glisser hors de la voiture pour ensuite claquer la porte alors qu'il passait ! Comment est-ce qu'il est rentré là-dedans ?

Nos éclats de voix avaient alors attiré une petite foule, et quelqu'un retourna à l'école en courant. Il ne fallut guère plus de cinq minutes avant que Bert n'arrive dans une voiture de police et nous retrouve tous là debout. Il sortit, la main sur son arme de service, les yeux vifs, comme s'il allait avoir besoin de tirer sur quelqu'un d'un moment à l'autre.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Percy et moi pointâmes la voiture du doigt. Le serpent était toujours étalé dedans. Bert s'approcha de la fenêtre. Puis il abandonna son revolver pour ouvrir la portière.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? hurla Percy.

Bert s'allongea sur la banquette avant tandis que le Principal Wilkens approchait, arrivant au pas de course avec un fusil à pompe.

Bert le pointa du doigt, et lui lança un regard aussi sévère que possible.

— Rangez ça.

Puis il se baissa dans la voiture et saisit le serpent, lui gazouillant

une petite chanson, comme s'il s'agissait d'un nouveau-né.

— Ce n'est qu'un python, expliqua-t-il en ressortant de l'habitacle avec le serpent qui s'enroulait avec empressement autour de ses mains et ses avant-bras. Elle ne fera de mal à personne. Comment est-ce qu'elle est entrée dans ta voiture, Percy ?

— Qu'est-ce que j'en sais ! s'exclama Percy. Elle était en train de se rouler dans le sac en jute. Quelqu'un a dû la jeter là.

— Qui ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Tout le monde sait que mes portes ne se ferment pas.

Bert écoutait à peine. Il tenait le serpent devant son visage et le regardait dans les yeux.

— On a de la chance qu'elle ne soit pas morte. Elle se rapprochait de toi parce qu'elle n'avait pas suffisamment chaud. Il n'y a pas assez de soleil aujourd'hui pour réchauffer la voiture, et les reptiles ont le sang froid. Ils ne peuvent pas produire leur propre chaleur.

— Comment se fait-il que vous vous y connaissiez autant en herpétologie ? demanda le Principal Wilkens. J'étais surpris qu'il connaisse ce mot ; je dus le rechercher plus tard dans les encyclopédies de mon père.

Herpétologie : l'étude des reptiles et des amphibiens.

Bert haussa les épaules.

— J'adore ça depuis que je suis gamin. Si elle n'appartient à personne, je vais la ramener chez moi. J'ai une cage vide qui fera parfaitement l'affaire.

Percy me regarda. Je n'étais jamais réellement entré dans la maison de Bert, et à ce moment-là, je ne le regrettais pas particulièrement. Bert tendit à nouveau la main pour saisir le sac en jute et y replacer doucement le serpent. Puis il retourna à sa voiture pour repartir avec son nouvel animal de compagnie.

Nous autres enfants nous tournâmes vers le Principal Wilkens, qui se tenait toujours là debout avec son fusil à pompe.

— Ce genre de blagues est dangereux, lança-t-il tout fort. Si quiconque sait qui a fait ça à la voiture de M. Valentine, je l'encourage à venir me parler dans mon bureau.

7. NdT : La danse de Sadie Hawkins est une tradition nord-américaine (d'après le comic strip *Li'l Abner* d'Al Capp), le principe est que les filles y invitent les garçons.

CHAPITRE QUINZE

De bons flics

L'incident du serpent. J'y repensai à peine par la suite. J'avais tellement d'autres choses à l'esprit sans que rien n'en ressorte : nous n'avions pas été blessés – même le serpent avait été sauvé en devenant le nouvel animal de compagnie de Bert. C'était une plaisanterie de mauvais goût, mais voilà bien tout ce que j'en avais pensé à l'époque : je n'avais même pas songé qu'il avait été placé là pour moi, mais pour Percy. Il n'y avait encore aucune raison de voir les choses autrement.

La vaine recherche des corps de la mère et du beau-père de Marie avait distrait Pilson pendant un certain temps, mais il ne fallut pas longtemps avant qu'il n'écoute les cassettes des entretiens et qu'il m'entende prononcer les mots : *buveur de sang*. Je dus tout expliquer après cela. Je m'attendais à ce qu'on me retire de l'affaire immédiatement. Mais lorsque j'en parlais à mon père, il se contenta d'opiner en silence, comme s'il s'était attendu à ce que Marie dise quelque chose de ce genre.

Pilson, quant à lui, nous tomba dessus comme un orage – j'étais présent quand il l'interrogea et je n'avais jamais entendu autant de hurlements provenir de la salle d'interrogatoire, tant de la part de Marie que de la sienne.

— Si tu n'arrêtes pas avec ces histoires insensées, je te ramène devant un juge !

— Très bien, allez-y ! Car c'est la seule histoire que j'ai à raconter !

Je ressentis une légère compassion pour Pilson au début. Vraiment. Même s'il s'y prenait mal et même si ses motivations n'étaient pas des plus pures, il recherchait tout de même la vérité, tout comme nous. Si seulement il y avait eu un moyen plus simple de l'extirper. Jadis, on croyait que les cadavres de victimes de meurtre se mettaient à saigner quand ils se trouvaient en présence de leur meurtrier. Mais même cela n'aurait pas fonctionné dans le cas de Marie Hale, car les corps n'en contenaient plus une seule goutte.

Je restai près de son bureau avec mon père tandis que Pilson s'en prenait à Marie, et je me rappelle l'intensité avec laquelle il écoutait ce qu'il se passait dans la salle d'interrogatoire. Comme il était tendu, prêt à intervenir au moindre dérapage.

Je lui dis que ces entretiens étaient peut-être une erreur.

— Peut-être qu'elle cherche effectivement à gagner du temps. Peut-être que la seule raison pour laquelle elle m'a choisi c'est parce qu'elle pensait qu'elle pourrait manipuler quelqu'un de son âge.

— Est-ce que Marie te paraît être une menteuse ? répondit-il, et j'y réfléchis longuement, pour la centième fois.

— Non, monsieur.

— Elle ne me semble pas en être une non plus. Nous ne savons pas ce qu'elle a traversé. Si elle cache quelque chose, elle se le cache peut-être autant à elle qu'à toi.

Il fixa la porte de la salle d'interrogatoire.

— Continue autant qu'elle le voudra, dit-il. Aussi longtemps qu'ils nous laisseront faire.

Quand Pilson sortit, il claqua des doigts en direction de mon père et il nous dirigea vers son bureau. Cette attitude me fit dresser les sourcils, mais mon père prit une grande inspiration et me tapota l'épaule, sa façon de dire que tout irait bien, que M. Pilson était énervé, et que nous devrions laisser passer ce geste. Nous le rejoignîmes dans le bureau de mon père et fermâmes la porte ; ses mains étaient posées sur ses hanches et il fixait le mur, les sourcils franchement froncés.

— Regardez ça.

Il pointait le calendrier de mon père, un mensuel de peintures d'un cerf de Virginie. Le mois d'octobre était vide, à l'exception de quelques rendez-vous raturés, et de grands *X* noirs marquant les jours écoulés.

— Ça fait des semaines que vous la détenez. Des semaines. Et tout ce que vous avez, c'est l'histoire inventée d'une mère morte et des divagations concernant un monstre de film portant une cape et des fausses dents. Aucune nouvelle piste. Rien. Rien ! Regardez ça…, fit-il en frappant les dates barrées de sa paume. Tant de jours perdus.

Mon père croisa les bras. Il avait une tasse de café dans la main, et il la souleva en direction du calendrier.

— Vous savez ce que je vois quand je regarde cela, M. Pilson ? Tous ces *X* ?

— Quoi donc ?

— Du soulagement.

Pilson pivota.

— Je vois des journées où personne n'est mort, continua mon père. Aucun corps découvert.

— Eh bien, vous savez ce que je vois, moi ? demanda Pilson, en arrachant le calendrier de ses clous pour le jeter aux pieds de mon père. Je vois un meurtrier qui se fait la malle.

Il nous passa devant et quitta le poste sans un seul mot pour qui que ce soit, laissant mon père récupérer son calendrier et le réaccrocher à l'aide d'un nouveau clou. Je demandai une fois à Marie, pourquoi elle s'échinait autant à enrager Pilson, mais elle se contenta de hausser les épaules en répondant qu'avec un homme comme ça, il n'y avait de toute façon rien à gagner. Que même si toutes les victimes étaient revenues d'entre les morts, elle serait de toute façon coupable. Coupable de lui avoir fait perdre son temps, coupable d'être pauvre, coupable d'être une fille. Elle avait ajouté que dès l'instant où elle l'avait rencontré, elle avait été persuadée que tout ce qu'il cherchait, était un moyen de la sangler à la chaise électrique dans le Nebraska. Mais que c'était lui l'idiot, car elle avait demandé la pendaison.

CHAPITRE SEIZE

Pilson

Je ne me rappelle plus si j'ai détesté Benjamin Pilson dès que je l'ai vu. Il était beau et rasé de frais, et avait confiance en lui. Il ressemblait à un procureur : peut-être choisissait-il même sa garde-robe d'après la façon dont la profession était représentée dans les films, ou peut-être choisissaient-ils eux-mêmes leurs costumes selon lui. Mais je sais que chaque chose que j'ai apprise à son sujet, après cette première rencontre, ne m'a poussé qu'à moins l'apprécier. Aujourd'hui, peut-être que je le déteste. J'imagine donc que j'aurais très bien pu le haïr dès le début.

Un jour, j'avais été cherché un sirop contre la toux pour Dawn à la droguerie Anderson et il m'accosta dans la rue.

— Michael, lança-t-il. Je voulais t'inviter à déjeuner. Où est-ce qu'on peut trouver un bon cheeseburger en ville ?

Je lui fis traverser quelques pâtés de maisons pour aller au café des Sports. Ce n'est pas là que l'on trouvait les meilleurs cheeseburgers du coin, mais ils étaient corrects et c'était proche, et je refusais de passer plus de temps que nécessaire en sa compagnie. Nous nous glissâmes dans l'un des canapés couleur crème d'un box et il commanda deux cheeseburgers avec frites, un soda pour lui, et un *milkshake* vanille pour moi. J'éprouvais de la rancœur envers ce *milkshake* – j'avais le sentiment qu'il pointait ma jeunesse du doigt. Mais peut-être me montrais-je injuste. Dans tous les cas, ma mère a élevé un garçon poli, et je le bus donc jusqu'à la dernière goutte sans oublier la cerise sur le dessus.

Nous avons échangé des banalités pendant un temps : il me demandait comment se passait l'école et quel poste j'occupais dans l'équipe de baseball ; je lui demandais depuis combien de temps il était procureur à Lincoln. Son aisance me semblait sincère, même si je savais qu'elle était feinte – mettre son interlocuteur à l'aise pour mieux le déstabiliser la minute d'après, c'était un talent que même

notre procureur maîtrisait – je savais donc ce qu'il fabriquait quand il commença à remonter ses manches et dénoua son onéreuse cravate.

— Les conversations enregistrées entre Marie Catherine Hale et toi sont très intéressantes.

— C'est vrai.

— Des silhouettes sombres, des monstres vêtus de cape dans la pénombre…, entama-t-il avant de me lancer un large sourire, que les racontars de cette menteuse sont ridicules !

— Ce n'est pas exactement ce qu'elle a dit ; elle a affirmé qu'il avait des ruses et qu'il buvait le sang.

Pilson haussa les épaules. Du pareil au même.

— Comment vas-tu faire en sorte qu'elle arrête de raconter ses conneries ? demanda-t-il.

— Mon père me conseille de ne pas forcément la contredire. Il pense que je devrais la laisser exposer son histoire comme elle l'entend et faire le tri ensuite.

Pilson sourit. C'était un sourire mesquin. Il ne s'y lisait aucune hilarité, juste de la condescendance, et je me sentis petit face à celui-ci. Il s'essuya la bouche à l'aide de sa serviette et la plaça sur son assiette, puis il poussa le tout jusqu'au bord de la table.

— Mais ce n'est pas ton père qui mène ces interviews, c'est toi, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Comme le juge a estimé bon de placer l'intégrité de cette affaire tout entière sur les épaules d'un lycéen.

Il glissa une main dans sa serviette et en sortit des dossiers, qui ressemblaient à ceux que j'avais vus étalés sur le bureau de mon père. C'étaient les dossiers des Meurtres exsangues du Nebraska : Peter Knupp, Angela Hawk et Beverly Nordahl. Il les ouvrit un à un sur la table, devant mon plat de burger et de frites à demi-mangé.

— Est-ce que tu as déjà vu les clichés des corps de la famille Carlson ? demanda-t-il.

— Non.

— Tu devrais, tu ne penses pas ?

Oui, j'aurais dû, mais je n'en avais pas trouvé le courage.

— Nous n'en sommes pas encore à ce stade de nos échanges. Je veux que les détails soient frais.

— Bon, dit-il, ne me croyant de toute évidence pas, vous ne devez plus en être loin de ceux-là. Alors, regarde.

Il me jeta une liasse de photographies.

Peter Knupp gisait étalé sur le ventre. Un zoom de son visage affichait des yeux et des lèvres ouverts. Aucune peur ne se décelait dans son expression. Il ne s'y lisait pas grand-chose, ce qui était pire, quelque part. Pilson déplaça la photo de son visage pour révéler les

clichés des blessures qui l'avaient tué. Des coupures, profondes et régulières, suffisamment ouvertes pour laisser voir les couches de l'épiderme, la chair et les veines. Celle à sa cuisse avait été effectuée au travers du pantalon, et les bords du tissu étaient tachés de noir. Celle à sa gorge était courte, et plus fine que les autres, et l'angle de la photo se focalisait moins sur cette dernière que sur son visage, ce que j'appréciais.

Je n'avais jamais vu de cadavres avant ce jour-là. Cela n'avait rien à voir avec ce que j'avais imaginé, et le *milkshake* à la vanille s'agitait dans mon estomac.

— Pourquoi me montrez-vous ces photos ? demandai-je.

— Pour que tu t'en souviennes, répondit-il.

Il ouvrit les dossiers des étudiantes en soins infirmiers.

— Je m'en souviens.

— Dans ce cas, pourquoi la laisses-tu mentir ? Tiens.

Il déplaça mon assiette et poussa les photos vers moi avec tant de force que je dus les arrêter avant qu'elles ne me tombent sur les genoux.

Angela Hawk et Beverly Nordahl étaient assises dans les sièges-baquets avant de la voiture d'Angela. Elles avaient été égorgées, et des ruisselets de sang s'écoulaient dans leurs cols. La tête de Beverly était penchée vers celle d'Angela, comme si elle cherchait à la réconforter.

— Le légiste a estimé qu'elles étaient mortes à quelques minutes d'intervalle, expliqua Pilson. Elles donnent l'impression d'avoir été tuées alors qu'elles étaient inconscientes, tu ne trouves pas ? Sauf que ce n'est pas le cas. On n'a retrouvé aucune trace de sédatif, aucun stupéfiant à l'exception de l'alcool que contient une bouteille de bière. Aucune ligature à la gorge, aucun signe d'asphyxie. Aucun coup au crâne. Et si tu regardes d'un peu plus près, tu verras que les yeux d'Angela sont ouverts.

Je ne voulais pas regarder de plus près.

— Elles ont souffert, fit-il. Toutes les victimes. Est-ce que tu as déjà vu quelqu'un se vider de son sang, Michael ?

— Non, monsieur.

— Marie Hale était impliquée dans tout ça, asséna-t-il en tournant une des photos d'Angela et Beverly pour la contempler. Elle se trouvait peut-être même dans la voiture.

— Elle ne les a pas tuées, affirmai-je.

Mais la tête me tournait. Je pouvais visualiser Marie accroupie sur la banquette arrière. Je pouvais la voir penchée au-dessus des corps.

— Peut-être n'a-t-elle égorgé personne, dit-il. Ou peut-être que tu ne veux pas y croire. C'est une jolie fille, Michael.

— Et qu'est-ce que cela a à voir avec tout le reste ?

— Simplement que tu es un jeune homme. Et qu'elle se sert de

cette réalité.

— Vous ne savez pas si elle se sert de quoi que ce soit. Elle est peut-être perdue. Confuse. Mon père dit…

— Mais ton père n'est pas le plus expérimenté en matière d'interrogatoires, si ? Combien de meurtriers ton père a-t-il interrogés ?

— Je n'en sais rien, répondis-je, même si je savais que la réponse était : aucun.

Mes joues me brûlaient. Si j'avais ouvert la bouche pour dire quoi que ce soit d'autre, j'aurais crié ou pleuré de frustration pure. Ou je l'aurais simplement frappé. Mais je n'eus besoin de rien faire de tout cela, car M. McBride avait observé la scène et il décida alors d'intervenir.

— Oh, je ne sais pas, commenta M. McBride. Les choses que notre shérif a pu voir pourraient vous surprendre. De plus, je ne sais pas si vous possédez réellement le moindre avantage sur lui. Lincoln est peut-être la capitale du Nebraska, mais ce n'est pas franchement New York. (Il tendit la main.) Matt McBride. Je suis l'éditeur du canard local.

Pilson lui serra la main. À la même vitesse qu'il les avait sorties, il reglissa les photos dans ses dossiers.

— Je comptais venir vous saluer et faire votre connaissance, reprit M. McBride. Voir comment vous vous plaisiez ici. Peut-être même obtenir une petite déclaration sur l'affaire pour le *Star*.

— Bien sûr, répondit Pilson. Je m'arrêterai à votre bureau l'un de ces jours.

Ce ne fut jamais le cas, évidemment. Pilson gardait ses citations pour les plus gros journaux.

— Super. Toi aussi, Michael, n'hésite pas à passer. Quand tu veux.

M. McBride attendit que je lui fasse un signe de la tête pour lui indiquer que j'allais bien. Puis il nous salua de son chapeau et il se dirigea vers le comptoir pour commander une tasse de café.

— Un ami à toi ? demanda Pilson, en fixant son dos.

— J'ai livré des journaux pour lui cet été.

— C'est bien, sourit Pilson. Mais Michael, si tu lui parles de cette affaire, sache que je porterai plainte plus vite encore que tu ne pourrais frapper des mains.

— Oui, monsieur.

— Et n'oublie pas, fit-il en ramassant ses affaires. L'homme qui a tué ces gens devra payer. Et Marie Hale aussi, pour avoir laissé faire.

— Et si elle ne pouvait pas l'arrêter ? demandai-je. Et si elle avait essayé ?

— Il me faut un nom, rétorqua-t-il comme si cela n'avait aucune importance. Il me faut son nom, ou elle meurt.

CHAPITRE DIX-SEPT

Démystification

Je n'aurais jamais imaginé me retrouver à devoir démystifier un mythe vampirique, mais je ne pouvais simplement pas laisser Marie s'en tirer avec son histoire. Pilson avait raison au moins sur ce point-là. Nous parlions de vraies personnes. De vraies victimes. J'étais assez sûr que Marie n'utilisait pas cet arc narratif pour plaider la folie – mais quoi qu'il en soit, si elle désirait s'en tenir à sa version du buveur de sang, elle allait devoir la mériter.

Je commençai donc à consulter des livres. Tout un tas d'ouvrages que je dus cacher sous mon manteau comme s'ils étaient cochons. J'en étais même gêné de me renseigner auprès de la bibliothécaire du lycée, mais, sans jeu de mots aucun, elle ne montra pas les crocs, et je commençai à penser que les rumeurs du collège comme quoi c'était une sorcière, pouvaient bien s'avérer réelles. Mais sans elle, je n'aurais pas pu en arriver là. Seuls les enquêteurs connaissaient ces détails de buveur de sang à cette époque, je ne pouvais donc pas aller voir M. McBride. Même si je suis allé le voir plus tard, et qu'il m'a trouvé un assez bon livre sur Mercy Brown et toute l'hystérie vampirique en Nouvelle-Angleterre.

La fois suivante où j'interrogeais Marie, j'étais armé de toute une connaissance sur les traditions vampiriques. Nous nous retrouvâmes à sa cellule. Mon père ne s'opposait pas à ce que nous y demeurions pour nos entretiens, même si le fait que M. Pilson ne s'y oppose pas non plus me surprit. En y repensant, il n'est guère impossible que mon père ne lui ait même pas demandé. Quoiqu'il en fût, en m'y rendant, je dus transporter le lourd enregistreur de cassette. Il était d'une forme si encombrante que je manquai de le laisser tomber, et la seule chose qui m'empêcha d'avoir à rembourser mon père pendant les quelques années suivantes fut que Marie avait de la visite : Nancy avait quitté son bureau de réceptionniste. Marie et elle s'appréciaient. Je crois que Marie lui rappelait la fille qu'elle avait perdue dans l'incendie.

Alors que j'entrai par la porte bicolore avec fracas, Nancy sauta de sa chaise et lança :

— Michael ! Laisse-moi t'aider !

Elle se baissa juste à temps pour attraper l'enregistreur alors qu'il me glissait des mains. Puis elle m'aida à le soulever pour le placer sur la table et le préparer.

— Je vous laisse, reprit-elle. Si vous êtes toujours là quand je reviens de ma pause du dîner, je vous ramènerai des cookies et des sandwiches.

— Ce truc semble bien lourd, remarqua Marie quand nous fûmes seuls. Nancy doit être plus forte qu'elle n'y paraît.

— Vous semblez assez proches toutes les deux, commentai-je.

Marie haussa les épaules.

— Tu as amené les clopes ?

— Mince. J'ai encore oublié ; pardon.

— Pas grave.

— Non, vraiment. Je veux toujours en piquer un paquet à Percy.

— T'inquiète pas, dit-elle, avant de sortir une cigarette de sa chaussette.

Elle me sourit et l'alluma à l'aide d'une allumette craquée contre le mur en ciment.

Elle portait le même jean bleu, roulé aux chevilles, mais une nouvelle chemise blanche. Ses cheveux tirés en arrière semblaient sombres et brillants, les extrémités de son ruban noir paraissaient aussi longues que ses mèches.

Dans sa cellule, elle semblait plus à l'aise et mieux maîtriser son espace, et malgré le fait que j'avais vécu dans cette partie de la prison pendant plusieurs années, entrer dans mon ancienne cuisine me donnait le sentiment que Marie me recevait dans son salon.

— Où est-ce que tu as eu ça ? demandai-je, en pointant la cigarette du doigt.

— T'occupe, expira-t-elle. Tu ne penses quand même pas que tu es le seul garçon auquel je parle ?

— En fait, si, c'est ce que je pense. Tu as des secrets que tu ne me dis pas, Marie ?

— Tout est un secret jusqu'à ce que je te le dise. Mais je vais tout raconter, donc j'imagine que je ne vais en garder aucun, expliqua-t-elle tout en m'observant une minute avant de rire. Allez, souris. C'est Nancy qui me l'a donnée. T'es du genre jaloux, toi.

— Je ne suis pas jaloux, répondis-je, sauf que c'était un peu le cas.

Marie était mon petit secret – tout un monde étranger de celui que je connaissais. J'étais choqué par la vitesse à laquelle j'avais commencé à la considérer comme m'appartenant. Elle prit une nouvelle taffe et eut un geste en direction de l'enregistreur, afin de

m'indiquer que nous pouvions commencer.

— Comment est-ce que tu vas ? demandai-je, officiellement.

Elle désigna les murs, la cuisine bien rangée, le petit bureau.

— Je suis mieux ici qu'ailleurs.

Puis elle sembla regretter ce qu'elle venait de dire.

— Je suis désolée, tu sais. Que tu te retrouves mêlé à tout ça. Ta maman et ton papa, aussi.

— Mais est-ce que tu es désolée pour le reste ? demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— À quoi bon être désolée ? dit-elle doucement. Ils sont toujours morts.

— Dans ce cas, pourquoi me dire ce qu'il s'est passé ? Pour t'éviter la peine de mort ? Pour soulager ton âme d'un poids ?

Elle rit.

— Pour empêcher ton complice de faire du mal à quelqu'un d'autre ?

Marie lança un regard rapide vers sa fenêtre.

— Il ne fera de mal à personne d'autre. Pas avant un temps en tout cas. Et quand il le décidera, rien de ce que je peux raconter n'y changera quoi que ce soit.

— Parce que c'est un buveur de sang ?

Elle opina.

— Personne ne l'a arrêté avant, dit-elle.

— Personne ? demandai-je.

— Il est toujours vivant, non ? En quelque sorte.

— Il n'est pas vraiment ce que tu me dis qu'il est. Tu sais que les vampires n'existent pas.

— Tu peux croire ce que tu veux, Michael. Je te raconte les choses telles qu'elles sont arrivées.

— Je ne dis pas que tu mens, Marie. Il t'a peut-être trompée.

— Bien sûr. Parce que je suis une fille stupide, fit-elle en plissant les lèvres. Est-ce que je te parais idiote ? Parce que j'ai arrêté l'école ?

Je marquai une pause. Non, elle ne l'était pas. Elle semblait intelligente. Dure, peut-être. Futée, peut-être. Mais ni stupide, ni même le genre de personne qu'il serait facile de duper.

— Parle-moi de lui, alors, contrai-je. Comment est-ce qu'il t'a trouvée ? Vous étiez dans un cimetière ? Est-ce que tu es tombée sur son cercueil ?

— Tu te fiches de moi.

— Évidemment, tu me racontes des histoires ridicules.

— Est-ce que tous ces corps vides étaient ridicules eux aussi ? Où est passé tout le sang, Michael, s'il ne l'a pas bu ?

— Peut-être qu'il les a déplacés. Peut-être que les victimes ont été tuées ailleurs.

Sauf qu'une des victimes, Jeff Booker, retrouvé à la station-service affalé sur sa caisse enregistreuse, avait été vue moins de trente minutes avant sa mort par un client.

— Comment pouvait-il se déplacer en plein jour ? demandai-je.

— Avec une ombrelle, répondit-elle avec sarcasme. Il ne brûle pas à la lumière du jour, d'accord ? Et il peut aussi rentrer dans les églises, même si on ne l'a jamais fait. Tu es content, maintenant ?

— Et toi ? rétorquai-je. Le procureur Pilson n'est pas satisfait de ce que tu me racontes. Je l'ai entendu parler d'aller voir son gouverneur, pour te faire extrader.

— Il y arrivera certainement.

Je fronçai les sourcils. Je ne le savais pas encore, mais Pilson avait déjà tenté sa chance, en vain. Les meurtres s'étaient apparemment arrêtés, ou ils étaient au moins suspendus, et entre-temps, personne ne voulait aller plus loin avec Marie – ils savaient que cela ferait mauvaise presse de traîner à toute vitesse une gosse de quinze ans à la chaise électrique.

— Marie… s'il est bien comme tu le décris, et qu'il a déjà tué auparavant, dans ce cas pourquoi est-ce qu'on n'a pas vu d'autres meurtres comme ceux-là ?

— C'est sûrement le cas. Vous ne les avez simplement pas considérés comme tels.

— Des meurtres aussi étranges et morbides ? demandai-je avec une pointe de doute. Cela m'étonnerait qu'on ait laissé faire sans les résoudre.

— Dis ça au Dahlia noir, fit-elle, avant de terminer sa cigarette. Ou à ces gens dans cette maison près du train… là où il y avait les miroirs recouverts et un saladier de sang et du bacon sur la table.

Je ne répondis rien. J'avais entendu parler du Dahlia, mais je ne connaissais pas l'autre affaire. Elle semblait effectivement singulière, mais j'effectuai des recherches pendant des heures avec notre bibliothécaire dans les archives de journaux sans jamais parvenir à l'identifier.

— Mais, repris-je prudemment, il n'y a jamais eu une autre série de crimes comme celle-ci. Des jeunes… des adolescents…

— Il n'en avait pas eu besoin avant.

— Alors pourquoi maintenant ?

— Je n'en sais rien !

Elle remonta ses genoux contre sa poitrine et je pris une profonde inspiration. Il m'était difficile de ne pas lui crier dessus – il était pénible de ne pas montrer ma frustration au travers d'un poing fermé ou du craquement d'articulations. De paraître neutre alors que j'étais certain qu'elle inventait tout au fur et à mesure.

— Ton temps est compté, tu sais, dis-je. Il sera écoulé quand ils

l'auront attrapé. Ensuite, ils se ficheront de ta version de l'histoire.

Elle rit un petit peu et murmura :

— Pour toujours.

Puis elle étira les bras.

— Mais tu as raison, Michael, je n'ai pas tout mon temps. Tu te trompes juste sur le délai. J'ai jusqu'à ce qu'ils comprennent qu'ils ne l'attraperont *jamais*. Jusqu'à ce qu'ils renoncent. C'est là qu'ils viendront me chercher.

— Ce sera combien de temps, tu penses ?

— Aussi longtemps qu'il les laissera tourner en rond, dit-elle en haussant les épaules. C'est toi le fils de flic ; tu devrais avoir ce genre d'informations, pas moi.

Je ne possédais guère plus de renseignements qu'elle. Aucun d'entre nous n'en avait. Black Deer Falls, Pilson, les adjoints et mon père, nous étions comme des aveugles à chercher notre chemin.

— Tu as précisé qu'il n'avait pas eu besoin de le faire, repris-je doucement. Que veux-tu dire par là ?

Elle me regarda, cherchant à déterminer si j'étais sérieux. Puis elle retourna son poignet et me montra ses cicatrices.

— Il ne tue pas toujours, dit-elle. Parfois, il ne fait que se nourrir.

Je me penchai en avant pour observer les fins sillons qui partaient de la paume de sa main, jusqu'à son coude avant de disparaître sous sa chemise. Il y en avait tant que sa peau ressemblait à un patchwork : des lignes se croisaient, certaines couraient tout le long de son bras et d'autres le traversaient dans la largeur, il y en avait tant, mais elles étaient si délicates et roses que l'on pouvait facilement les ignorer si on ne les cherchait pas.

— Tu peux te rapprocher, si tu veux.

Je me levai, et elle tendit son bras vers les barreaux. Je passai la main au travers et le saisis. Sa peau était fraîche, et lisse jusqu'à ce que je passe mon pouce sur les petites cicatrices en relief. Certaines semblaient indécises, plus fines, moins prononcées. Mais elles gagnaient en confiance. La plus large, nichée dans le pli de son poignet, donnait l'impression qu'elle aurait mérité des points de suture.

— Il y en a d'autres, dit-elle.

— Où ? demandai-je, mais sans réponse.

Puis je me souvins des zones où les autres victimes avaient été entaillées : à la gorge et à l'intérieur de la cuisse. La gorge de Marie n'avait pas été touchée, et le sang me monta alors aux joues.

— Tu as de belles mains, dit-elle, et je réalisai que je la tenais toujours. Douces. Tu n'es pas le genre de garçon auprès duquel il aimerait que je traîne.

— Quel genre ?

— Le bon genre. Le joli garçon au bon cœur. Quelqu'un de bien.

— Je croyais que tu avais dit que le buveur de sang était beau ?

Elle rit.

— Oui. Il l'était… il aurait pu être acteur de cinéma.

— Qui a fait ça à ton bras, Marie ? demandai-je et elle le libéra d'un coup sec.

— Je te l'ai déjà dit. Lui.

Je retirai mes mains moites pour les essuyer sur mon jean.

— Ça a dû te faire mal.

Elle haussa les épaules.

— Pas tant que ça.

— Où est-il maintenant ? (Je me dégageai la gorge avant de retourner à ma chaise.) Est-ce qu'il est toujours ici ? Est-ce qu'il pourrait se cacher à Black Deer Falls ? Sous forme de chauve-souris ?

Elle n'aimait pas que je la taquine et je ne sais pas pourquoi je continuais à le faire.

— Peut-être que oui ou peut-être que non, s'emporta-t-elle. Tes blagues ne changeront rien à ce qu'il s'est passé.

Je n'arrivais à rien. J'envisageai de changer de tactique. La confronter, la rendre furieuse. Sauf que Pilson avait déjà essayé, sans résultat, et je ne voyais pas comment j'aurais pu mieux m'y prendre.

— Quelqu'un a laissé un serpent dans la voiture de mon ami Percy, dis-je simplement.

Je fus surpris quand les mots sortirent de ma bouche. Le serpent et le buveur de sang n'avaient jusqu'alors aucun lien entre eux dans mon esprit.

— Comment ça « quelqu'un a laissé un serpent » ? répéta-t-elle.

— Nous sommes entrés dans sa voiture et il y avait un serpent entre nous. Ce n'était qu'un python, je crois, et il était dans un sac en jute. Mais Percy a failli rentrer dans un camion.

— Ton ami Percy…, il a beaucoup d'ennemis ?

— Non, répondis-je. Perce est… tout le monde aime Percy. Même quand il est pénible, fis-je avec un petit sourire. Ce n'était qu'une plaisanterie.

— Vraiment ? demanda-t-elle, comme si elle pensait le contraire.

— Marie, est-ce que tu sais où il est ?

— Non. Mais j'ai toujours supposé qu'il resterait dans les parages pour observer.

Elle me regarda avec sérieux.

— Tu ne devrais pas te balader seul, Michael.

Je souris presque. Je n'allais pas me cacher d'un monstre imaginaire. Cependant une personne bien tangible avait tué Steve Carlson.

— Tu crois qu'il pourrait s'en prendre à moi ? Ou à ma famille ?

demandai-je.

Mais elle ne répondit pas. Elle ne pouvait certainement pas le savoir.

— Marie, pourquoi est-ce qu'il t'a abandonnée ce fameux soir après les meurtres ?

Elle contracta ses mâchoires.

— Parce que ce salaud voulait que je me fasse pincer.

CHAPITRE DIX-HUIT

Le buveur de sang

Durant la troisième semaine d'octobre, l'Upper Midwest fut touché par une tempête hivernale précoce. Les fermiers la maudirent – ils devaient désormais nourrir leurs vaches au foin plus tôt que prévu, et Percy s'inquiétait pour son cerf. Celui qu'il avait pisté tout l'été. Alors, un après-midi, nous partîmes dans les bois derrière la maison des Valentine pour suivre les pistes de quelques cerfs et leur préparer de quoi manger plus facilement. Pour nous assurer que le cerf de Percy ne s'était pas égaré pour se laisser tuer par quelqu'un d'autre.

— Il est trop beau pour se retrouver dans le stupide salon de Martin Greenway, dit-il.

— Mais juste assez beau pour finir dans le tien ? demandai-je. On sait tous les deux que tu ne le tireras pas.

— Eh bien. L'année prochaine, il sera encore plus gros.

— Et il grossira encore et encore. Jusqu'à griser et se tordre sous les effets de l'arthrite.

Je suivais Percy au travers des arbres silencieux, nos bottes s'enfonçaient dans la neige fraîche, elle était encore bonne, elle n'était pas dure ou compactée après avoir fondu et regelé. Il me montra les pistes qu'empruntaient les cerfs, et les derniers endroits où il avait aperçu son animal, dans le fourré près du marécage. Je le regardais grimper en haut des arbres pour tailler des branchages, de jolies brindilles pleines de bourgeons et de glands encore accrochés pour que le cerf les trouve et se nourrisse.

— Faut que je lui laisse plein à manger, expliqua-t-il en lâchant un rameau, puis il en plia un autre à la bonne hauteur afin que je le sécurise avec de la ficelle.

Je sautais pour saisir une branche, attirant les parties les plus tendres vers le sol.

— Tu sais, il y a plein de feuilles qu'il pourrait attraper dans les buissons, dis-je.

Mais Percy se contenta d'un large sourire.

— J'essaie de l'engraisser pour qu'il soit trop gros pour courir.

— Tu ne fais que le gâter, oui.

En vérité, j'étais un peu inquiet au sujet de Percy. La saison de la chasse à l'arc était déjà ouverte, et si ce cerf quittait le marécage des Valentine pour un autre territoire en poursuivant une biche ou quoi que ce soit… cela aurait brisé le cœur de Percy.

— Percy, est-ce que tu penses toujours aux meurtres ?

Devant moi, il brisa la tige qu'il avait sélectionnée.

— J'essaie de penser à autre chose, répondit-il.

— Mais tu y penses.

— Évidemment.

— Est-ce que tu ne t'es jamais demandé ce qui est arrivé au sang ?

— Beh, ouais. Tout le monde se le demande, admit-il en se tournant vers moi. Pourquoi ? Tu le sais ?

— Non. Mais c'est très étrange. Pourquoi le prendre ? Qu'est-ce qu'il voulait en faire ?

— Comment ça « le prendre » ? Il le prenait ? Je croyais qu'il était simplement…, il fit des gestes dans les airs… ailleurs.

Je pris une profonde inspiration.

— Et s'il voulait le boire ?

Je m'attendais à ce que Percy ricane. Ou qu'il me donne un coup dans le bras en me disant de grandir un peu. Mais il se contenta de hausser les épaules.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. Comme les appellent certains journaux. Les Meurtres Dracula.

Il reprit sa piste en direction des arbres.

— Tu ne trouves pas ça curieux ?

— *Si*, c'est bizarre. Je pense que c'est que des idioties.

Nous continuâmes de suivre la piste, en abaissant des branches et en secouant la neige des buissons les plus hauts. Malgré le fait qu'il avait la langue bien pendue, Percy n'aimait pas tant parler que cela durant ces excursions – il ne voulait pas effrayer les animaux. Mais j'avais trop de choses à l'esprit.

— Est-ce que tu savais qu'en Europe ils pensaient que le vampirisme était à l'origine de la peste ? Ils enterraient les femmes avec des pierres dans la bouche pour les empêcher de se nourrir des autres corps dans les fosses communes. Et ils les inhumaient face contre terre, afin qu'elles se perdent dans la boue si elles cherchaient à se sortir de là.

Percy fronça les sourcils. Il claqua des mains pour se débarrasser des lambeaux d'écorce froide et il se nettoya les paumes dans la neige.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Je lui parlai de ce que j'avais lu : des histoires perturbantes de

bébés nés avec une dentition complète et de celle de Mercy Brown, dont le père avait autorisé qu'elle soit exhumée afin que les voisins puissent lui arracher le cœur pour le brûler. Quand j'atteignis la partie sur son frère mangeant les cendres, Percy jura ouvertement.

— Mais, au nom de tous les enfers, pourquoi est-ce que tu lis des trucs de ce genre ? demanda-t-il.

— Je continue de penser au sang manquant. Il n'y en avait pas une seule goutte. Je ne sais pas. J'ai commencé à me demander si quelqu'un pourrait être aussi perturbé, pour vouloir tuer comme ça. Pour le boire, hésitai-je. Est-ce que tu peux t'imaginer un truc pareil ?

— Non, je peux pas l'imaginer, dit-il. Et je ne veux *pas* l'imaginer. Les Meurtres Dracula ne sont qu'un sobriquet inventé par les journaux. Combien de sang est-ce que tu penses qu'il y a dans le corps d'un homme ? Ou de ces deux filles, les infirmières ? Tu pourrais pas en boire autant..., nan, impossible.

Il me regardait comme si j'avais entièrement perdu la boule.

— Ouais, dis-je en entendant les échos des mots de Marie au travers des arbres.

Où est passé le sang ? Un murmure, la plus légère caresse de ses lèvres contre mon oreille.

— Tu as raison. Ce n'était que des réflexions à voix haute.

— Toute cette histoire te met vraiment la tête à l'envers, fit-il. Tu es sûr que tu ne devrais pas... enfin, si tu voulais arrêter, ton père comprendrait. Comme n'importe qui, hein ! Et s'ils ne le comprenaient pas, eh bien, je…

— Je ne peux rien arrêter, Percy.

Il opina.

— Ouais, ouais, je sais que tu peux pas. La plus grosse histoire du siècle, c'est ça ? Quand ce sera fini, il y aura des demandes d'universités... de bourses. Tu seras invité par Cronkite et j'irai chez tes parents pour regarder l'émission avec eux.

Il lança un large sourire. Il était fier de moi. Il était enthousiaste, même si ce n'était pas aux journaux et aux bourses d'études que je faisais allusion.

— Tu pourras peut-être venir avec moi, dis-je.

— Ouais. Peut-être que moi aussi j'irai à l'université. Non pas que j'y serais accepté. Mais juste y aller pour avoir un endroit où crécher.

— Ouais.

— Il n'y a rien ici qui aura disparu à notre retour, lâcha-t-il en levant les yeux vers les branchages. C'est pas comme si l'usine de graines à oiseaux allait fermer.

— C'est sûr, répondis-je doucement, pendant qu'il continuait à suivre la piste.

Quand je relevai la tête, Percy avait disparu, évanoui parmi les

arbres. J'avais dû avancer plus lentement que je ne l'avais cru, mais ce n'était rien – il est presque impossible de se perdre dans les bois derrière la maison de Percy et Mo, surtout en sachant que je les arpentais depuis mes neuf ans. Et je voyais les traces de Percy dans la neige, elles suivaient la piste du cerf.

— Perce ? criai-je, en patientant. Percy ?

Il devait être trop éloigné. Quand il aurait terminé de mettre les branchages en place, il ferait alors demi-tour. Ce fut déboussolant de lever la tête pour m'apercevoir qu'il n'était plus juste devant moi, mais cela n'avait rien de dangereux ou de singulier, quand on sait comme Percy avance vite quand il arrache des branches. Tout du moins, c'est ce que je me dis quand je me retrouvais seul au milieu de cette forêt silencieuse.

J'ouvris la bouche pour crier une nouvelle fois. Mais soudain, je ne voulus plus émettre aucun bruit. Une sensation étrange avait commencé à remonter le long de ma colonne. Comme si j'étais épié au travers de la végétation.

Je me raidis, et mes bottes couinèrent fort dans la neige. Je retins mon souffle et recherchai la présence d'oiseaux ou d'écureuils, mais en vain. Je repensai à une histoire que mon père m'avait racontée de quand il était plus jeune et qu'il était intervenu sur une scène de cambriolage. Du sentiment qu'il avait éprouvé en passant une porte ouverte et d'avoir su alors que la maison n'était pas vide.

— Bon sang, Marie, marmonnai-je dans mon col.

C'était bien sa faute ; elle m'avait farci la tête d'histoires de meurtres et de monstre de film buveur de sang. Une heure auparavant, j'en aurais ri à gorge déployée. Mais entre ces troncs, je ressentais ce qu'un cerf doit ressentir quand un chasseur le traque. J'attendais l'attaque, en espérant me montrer assez rapide pour m'échapper.

Quand la silhouette sombre de Percy apparut sur le chemin devant moi, je dus faire des bonds dans tous les sens. L'intérieur du col de mon manteau était trempé de sueur.

— Percy, dis-je. Je t'ai perdu l'espace d'une minute.

— Ouais, répondit-il. J'ai pris un raccourci vers le marais et je suis revenu sur mes pas. (Il regarda mon visage.) Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es en train de tomber malade ou quoi ?

— Peut-être. Ce manteau n'est pas de très bonne facture.

Mais le manteau était très bien. Si je devais lui reprocher quelque chose, il était même trop chaud. Je voulais m'en débarrasser – je tremblais comme une feuille. Percy pencha la tête, comme s'il allait rire. Puis il s'arrêta net.

— Quoi ? demandai-je.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce qui est quoi ? demandai-je plus fort.

Il désigna quelque chose par-dessus mon épaule et je ne parvins pas à me forcer à pivoter. Il retourna sur ses pas et me passa devant pour s'approcher d'un arbre qui n'était pas trop loin de la piste des cerfs.

Il portait un symbole, comme un soleil ou une fleur, au-dessous d'un long T tracé à l'envers. Il se trouvait au-dessus du niveau des yeux : quand Percy retira son gant pour passer ses doigts sur les sillons ciselés, il dut tendre le bras.

— C'est un T ou une croix ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien.

— C'est profond, commenta-t-il avant de se frotter les doigts et de les renifler. La sève semble fraîche. Mais bon sang, qui voudrait venir jusqu'ici pour marquer un de nos arbres ?

Tout le monde savait que ces terres appartenaient aux Valentine. Et tout le monde savait aussi que braconner un cerf sur la propriété des Valentine vous vaudrait une balle dans la jambe, comme Mo aimait à le proclamer le plus fort possible.

— Est-ce qu'il y a des traces ?

Percy regarda la base du tronc.

— Oh ouais, fit-il en s'accroupissant. Et elles non plus ne sont pas vieilles.

Il regarda doucement par-dessus son épaule avant de reporter son attention sur moi.

— Est-ce que tu as vu quelqu'un ?

Je secouai la tête, et Percy se recula et renfila son gant, pour enfin me rejoindre. Ce sentiment particulier commençait aussi à s'emparer de lui.

— Nous aurions dû le croiser en passant plus tôt, dit-il. À moins qu'il ait été marqué après notre passage.

Il se mordit l'intérieur de la lèvre et reprit :

— P'pa va être furax si quelqu'un est passé par ici.

— Marie a dit qu'elle pensait qu'il pourrait toujours être ici. À Black Deer Falls.

Percy me regarda. Nous nous tenions au bord du précipice, la peur nous assaillait telle une nuée d'insectes. Si nous la laissions faire, nous risquions alors de détaler à toutes jambes vers sa maison, comme nous le faisions gamins, à fuir devant un couguar imaginaire. Ou nous pouvions décider de faire autre chose. Nous avions tant subi la peur dernièrement. Dans la ferme des Carlson, près de la rivière avec Pétunia et LuluBelle.

— Alors, trouvons ce salopard.

Nous nous mîmes en route. Quand je m'étais trouvé seul, le tueur s'était métamorphosé en davantage qu'un être de chair et de sang, mais en compagnie de Percy ma peur était redevenue de la rage. Ce

n'était qu'un homme, et nous le surpassions en nombre. J'étais grand et athlétique ; Percy était un peu plus petit mais sec et il était armé d'un couteau de chasse.

Percy ouvrait la marche. C'était de loin lui le meilleur pisteur, même si je n'aurais pas eu de difficultés non plus à suivre les empreintes de pas qui serpentaient autour des troncs d'un côté de la sente des cerfs. Elles étaient grosses et profondes ; elles se transformaient parfois en un tas de neige piétinée et tassée autour d'un arbre, et nous trouvions alors un nouveau symbole gravé dans le bois. Nous avions presque atteint la limite du domaine de Percy quand les traces firent demi-tour et disparurent.

— Oh merde, on a pris la mauvaise direction !

— Non, ce n'est pas ça.

Percy continuait de regarder le sol, mais je savais qu'il avait tort. Nous n'avions trouvé aucune autre piste partant de la première gravure. Et nous avions suivi toutes les pistes secondaires.

— Eh bien, il n'a pas simplement disparu.

Il s'accroupit plus bas encore et se tourna pour fixer les arbres dans toutes les directions, sa voix se mua en un faible murmure :

— Ça peut pas vraiment être lui, si ?

Lui. L'homme qui avait tué les Carlson. La sensation me revint, celle d'être observé. Elle était à nouveau présente et d'autant plus prégnante.

— Il faut qu'on déguerpisse d'ici, décida Percy. Qu'on le raconte à ton père.

— Lui raconter quoi ? Qu'un vampire nous a suivis alors que nous préparions des branches pour les cerfs, et qu'il a gravé des symboles dans les troncs d'arbres avant de disparaître sans laisser la moindre trace ?

— Ouais, enfin peut-être pas la partie sur le vampire.

Nous nous dépêchâmes de reprendre la piste des cerfs jusqu'à avoir la maison de Percy en vue. Cette vision nous donna le sentiment d'être en sécurité, même si ce n'était qu'une illusion – il n'y avait personne chez Percy ce jour-là, ni dans aucune des habitations voisines à des kilomètres à la ronde.

— Je ne veux pas en parler à mon père.

— Mais il le faut, non ? demanda Percy. S'il y a la moindre chance que ça puisse être lui ?

Je finis par le mentionner à mon père, et il fit fouiller les bois par des hommes jusqu'à la tombée de la nuit : Bert et Charlie, appelé durant son jour de congé. Mon père n'alla cependant pas jusqu'à demander du renfort à la police d'État, mais il laissa Mo mener certains de ses amis dans les bois : Richard Wittengren et Earl Andersen qu'on surnommait « Le Maigrichon », des types qui

connaissaient aussi bien la forêt que nous. Ils ne trouvèrent rien. Aucune trace d'ancien feu, aucun camp. Et eux aussi, perdirent la piste au dernier symbole gravé. Mo pensait que la personne en question, quelle qu'elle soit, avait dû recouvrir ses pas à partir de ce point. Ils prirent des photos des entailles, et mon père me rassura en me disant que j'avais bien fait de les en informer. Mais j'entendis quelque chose dans le ton de sa voix. Il allait devoir inviter tous les hommes à boire des bières, une façon de se faire pardonner après qu'ils aient gâché leur journée à cause de son gamin effrayé.

Je rentrai dans la voiture paternelle après la fin des recherches, mes doigts étaient meurtris par le froid, et je m'inquiétais du moment où les sensations reviendraient dans mes pieds. En remontant derrière lui vers le porche, je récupérai le vieux chat de Dawn au passage. C'était une brave bête qui ne me griffa pas, malgré le fait que je ne l'avais jamais pris dans les bras avant. Il se mit même à ronronner contre mon torse.

— Dawn ! criai-je.

— Ouais ? fit-elle en sautillant au bas des marches. Qu'est-ce que tu fais à mon chat ?

— Je ne lui fais rien du tout.

Je le posai et il gonfla sa queue grise d'un air indigné.

— Mais le jette pas par terre !

— Je ne l'ai pas jeté, répondis-je tandis qu'elle le récupérait. Assure-toi qu'il ne sorte pas pendant un moment. Percy a entendu des hurlements dans les bois. Il pense que des loups sont descendus des montagnes avec la neige.

CHAPITRE DIX-NEUF

Au chat et à la souris

Le dimanche suivant, ma mère décida de prendre la voiture seule pour se rendre à l'église. Quand je demandai pourquoi, elle me confia vouloir déposer un gâteau à la noix de coco à la veuve Thompson, la voisine âgée des Carlson.

— Tu peux venir avec moi, si tu veux, proposa-t-elle, alors que je traînais dans la cuisine.

Donc, après le service, je nous conduisis tous les deux jusqu'à la ferme des Carlson sur la route de Comté 23. Plus nous approchions, plus j'avais le sentiment que ma cravate se resserrait autour de mon cou, et je voyais bien que ma mère était nerveuse, elle aussi – elle n'avait de cesse de jouer avec le film plastique enroulé autour du gâteau, s'inquiétant que les cure-dents le traversent et que l'emballage vienne abîmer le glaçage.

Nous nous engageâmes dans l'allée de Fern Thompson, qui était en vérité un petit embranchement de celle des Carlson, et nous garâmes près de son entrée. Je sortis et ouvris la porte de la voiture pour ma mère. Nous jetions tous deux des regards solennels et anxieux en direction de la ferme des Carlson. Charlie et Bert s'y étaient rendus pour faire du rangement, comme l'avait promis mon père, ainsi les traces de craie avaient disparu et le tapis taché de sang avait été mis au feu. Mais si cela avait tenu lieu d'exorcisme, il n'avait pas fonctionné. L'endroit semblait toujours à la fois vide et habité.

Nous montâmes les marches en ciment de Fern Thompson et je frappai à la porte. Ma mère n'attendit pas de recevoir une réponse avant d'actionner la poignée de porte et de l'ouvrir légèrement.

— Fern ? Bonjour, Fern ? C'est Linda Jensen et Michael !

Nous posâmes les pieds sur le linoléum du vestibule tandis que la veuve Thompson quittait son fauteuil dans le salon. Le vieux chat de gouttière de Steve se balançait quelques pas devant elle, la queue dressée dans les airs. Puis il sauta sur la table de la cuisine pour nous

saluer. Ma mère lança un regard au félin, mais comme Mme Thompson n'objecta rien, elle se contenta d'un :

— Michael, fais attention à ce que le chat ne sorte pas.

— Ce n'est rien, fit Mme Thompson. Il n'ira nulle part. Pas même si j'essaie de le pousser par la porte. Voilà un joli gâteau.

— J'espère que vous aimez la noix de coco.

— Mmm, dit-elle. Je vais nous préparer du café pour qu'on puisse lui faire honneur.

Elle opina dans ma direction et je la saluai, mais je pense que ma présence l'attristait en quelque sorte. Je lui rappelais peut-être Steve. Nous n'avions pas la même carrure ni la même couleur de cheveux, mais que nous ayons été du même âge suffisait peut-être. Elle se déplaçait dans sa cuisine, préparant trois petites assiettes et trois fourchettes. Mais seulement deux tasses de café, estimant que je devais être trop jeune pour en boire. Ma mère et elle discutèrent, et moi j'essayais de caresser le chat de Steve, mais il ne semblait pas vouloir se laisser toucher. Ce n'était pas le cas pour Mme Thompson, qui le souleva d'un bras et le posa sur le dos du canapé. Je me rappelle avoir souhaité à cet instant que ce matou d'âge respectable soit plus jeune, afin qu'il vive plus vieux et reste plus longtemps lui tenir compagnie.

— Est-ce que tu veux une grosse part, Linda, ou une plus petite plutôt ? demanda Fern.

— Je ne refuse jamais une grosse part de gâteau. Je ne prendrai simplement pas de sucre dans mon café.

— Ton garçon aussi va prendre une belle tranche. Comme ça, il ne m'en restera pas trop.

— Oui, m'dame, acquiesçai-je.

Puis je partis vagabonder dans le salon pendant qu'elles parlaient de l'église et de ce que ma mère avait utilisé pour le glaçage. La maison des Carlson était on ne pouvait plus visible au travers des fenêtres de la façade, juste de l'autre côté du petit jardin et de l'allée. Assez proche pour me donner l'impression qu'elle me rendait mon regard. La nuit des meurtres, la veuve Thompson aurait pu voir jusque dans leur salon. Seulement les rideaux avaient été tirés. Plus tôt cet après-midi-là, elle avait pu apercevoir M. Carlson aller et venir entre les granges. Elle aurait été en mesure de voir tout ce qu'ils faisaient lors de cette dernière journée.

Quand Bert l'avait interrogée, elle lui avait déclaré que Steve était rentré aux environs de dix-neuf heures, ce qui fut vérifié – il avait dîné à la maison de Cathy Ferry ce soir-là et y était resté pour regarder un peu la télé.

— Viens manger du gâteau, Michael, m'intima ma mère.

Je revins prendre mon assiette et une fourchette, avant de repartir

afin qu'elles puissent reprendre leur conversation. Mais quand ma mère s'excusa pour se rendre aux toilettes, Mme Thompson me demanda :

— Michael, comment se porte la petite amie de Steve ?

— Cathy ? demandai-je. Elle doit être assez perturbée. Cela ne faisait pas longtemps qu'ils sortaient ensemble ; ils n'étaient pas réellement en couple. Mais je sais qu'elle l'appréciait vraiment.

— Je ne l'ai pas vu la raccompagner ce soir-là, dit Mme Thompson. J'ai dû m'assoupir. Comme je me suis assoupie durant…

Elle abaissa les yeux vers sa part de gâteau, puis elle sourit.

— Elle semble être une gentille fille.

— Oui, elle est gentille, dis-je, avant de me figer. Comment cela, vous n'avez pas vu Steve la raccompagner chez elle ? Cathy n'était pas chez les Carlson ce soir-là.

— Vraiment ? réfléchit Mme Thompson en posant un doigt sur ses lèvres. Mais j'aurais juré… Elle portait sa veste sur les épaules, et il les a faits entrer par la porte de derrière.

Je me figeai. La fille qu'elle avait vue devait être Marie.

— « Les a faits entrer », repris-je. Qui d'autre était avec Steve et Cathy ?

— Hum ?

— Vous avez dit qu'il les a faits entrer par la porte de derrière. À qui correspond ce « les » ?

— Oh.

La veuve cligna plusieurs fois des yeux, comme si elle fouillait dans sa mémoire.

— Personne, fit-elle finalement. Il n'y avait que lui et sa petite amie.

Mais elle n'avait d'abord pas semblé certaine. Cette curieuse sensation désagréable remonta dans mon col, cependant c'était une femme âgée et elle ne pouvait certainement pas accorder une grande confiance à sa mémoire sur beaucoup de sujets.

— Pourquoi ne pas avoir parlé du fait que Cathy était présente à Bert ou à mon père ?

— Oh, reprit-elle. Eh bien, je ne voulais pas la mentionner. Une jeune fille sortie si tard avec un garçon — aussi gentil soit-il que Steven. Cela ne semblait pas être le genre d'affaire dont je voulais me mêler.

Je souhaitais lui poser davantage de questions, mais ma mère revint des toilettes. Je repris mon observation au travers de la fenêtre. Les Carlson avaient fait installer une vive lumière en haut d'un poteau au-dessus de l'allée, afin d'éclairer l'espace entre la maison et les granges. Si elle éclairait suffisamment ce soir-là pour que Mme Carlson voie Steve et Marie et là où ils se rendaient, elle n'avait pas pu

manquer qui que ce soit d'autre. Le tueur avait dû arriver plus tard, après qu'elle se soit déjà assoupie.

Seulement, elle avait employé le pluriel. Que Steve *les* avait faits entrer par l'arrière de la maison. Peut-être s'était-elle trompée. Mais je n'y croyais pas.

— J'aimerais que quelqu'un emménage dans cette bâtisse, nous confia Mme Thompson avant notre départ. Mais j'imagine que ce ne sera jamais le cas. L'été prochain, il faudra que quelqu'un s'occupe de toutes ces fleurs.

Quand nous rentrâmes, je répétais à mon père ce qu'avait raconté la veuve. Il maudit Bert à mi-voix et promit qu'il la réinterrogerait lui-même. Ma mère se contenta de me fixer, horrifiée que j'ai interrogé Fern Thompson alors qu'elle se trouvait aux toilettes.

— Voilà un comportement bien sournois, Michael, commenta-t-elle.

Mais je ne l'avais pas prémédité. C'était simplement arrivé. Je ne le regrettai cependant pas, car entre ce qu'avait dit Mme Thompson et ce que Percy et moi avions vu dans les bois, j'avais le sentiment que l'on se fichait de moi.

Le lendemain, je retournai à la prison pour voir Marie.

— Quoi ? fit-elle, et je sortis le morceau de papier que j'avais fourré dans ma poche.

J'avais dessiné à la va-vite les marques que nous avions relevées sur les arbres de Percy. Je n'ai jamais été un artiste, et je ne parvenais pas à bien les représenter – j'ai dû les dessiner trente ou quarante fois. À la fin, le sol de ma chambre était entièrement jonché de symboles qui me fixaient de leur encre noire et furieuse, grands et petits, m'observant sans relâche.

Marie l'étudia, ses yeux s'attardant sur la croix inversée.

J'avais déjà tenté de me l'expliquer à moi-même : Percy et moi aurions pu manquer ces entailles en passant devant une première fois. Nous étions distraits. Nous aurions pu recouvrir les autres traces de pas avec les nôtres. Mais ces justifications n'avaient pas réellement de sens et ne me convainquaient pas. Et je ne pouvais m'empêcher de penser à ce que Percy m'avait confié, juste avant que mon père et moi ne rentrions.

— Ces marques sont profondes, avait-il dit. Si profondes que les arbres ne s'en remettront peut-être jamais.

Je ne me représentais pas la force qu'il fallait pour pénétrer ainsi le bois ; je savais simplement que je n'aurais guère été en mesure de le faire, pas même si je m'étais retrouvé juste au-dessus d'un rondin au sol.

Marie me rendit le papier.

— Ce n'est qu'un jeu.

— Un jeu ? demandai-je.

— Ouais, répondit-elle. Il ne fait que frimer. Ça doit être nouveau pour lui que je sois enfermée, il n'avait pas dû imaginer que ça durerait autant de temps. Je suppose qu'il prend du plaisir à observer tout ça, en sachant que je ne suis pas encore sortie.

Je la fixai sans rien ajouter. Ce qu'elle racontait sur le buveur de sang n'avait pas toujours de sens ; elle donnait l'impression que son incarcération était planifiée mais également une heureuse surprise.

— Est-ce qu'il veut me faire du mal, Marie ? Est-ce qu'il veut s'en prendre à ma famille ?

— Peut-être. Mais il n'oserait pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je.

Je pensais qu'elle voulait dire que m'attaquer serait un trop grand risque. Mais la façon dont elle le prononça sous-entendait autre chose. Comme si elle l'avait interdit, comme si elle avait ce pouvoir sur lui.

Cette pensée ne me vint que plus tard. Ce n'était que lorsque j'étais à l'écart d'elle que je pouvais réfléchir à ce qu'elle était et à son rôle dans les meurtres. Je sais que tout le monde considère que je la voyais comme entièrement innocente. Une victime. Une otage. Mais Marie n'a jamais été aussi simple que cela. Victime. Tueuse. L'une ou l'autre de ces choses.

— Est-ce que tu as peur de lui ?

— Bien évidemment que non, répondit-elle. Pourquoi est-ce que j'aurais peur de lui ?

— Parce qu'il a tué des gens, criai-je à demi, frustré. Ou a-t-il jamais réellement existé ?

Les yeux de Marie s'écarquillèrent.

— Comment êtes-vous arrivés à la maison des Carlson ce soir-là, Marie ?

— Ton ami Steven nous a ramenés. Nous marchions sur le bas-côté et il s'est arrêté pour voir comment nous allions.

— Nous ? demandai-je. La veuve Thompson a dit qu'elle t'a vu entrer dans la maison avec Steve. Et seulement toi.

— La veuve Thompson n'a aucune idée de ce qu'elle a aperçu. J'ai jamais tué personne.

— Tu sais que tu ne peux pas faire ça. Me dire qu'il y a un tueur dans ma ville sans me révéler qui il est, sans me donner d'autre moyen de me protéger que de pendre de l'ail à mes fenêtres.

Marie rit.

— Ça ne marcherait pas.

— Je le sais bien. Pas plus que de l'eau bénite ou un pieu en bois. Ce n'est qu'un homme.

— Si ce n'est qu'un homme, alors pourquoi personne n'est parti en

courant ? Pourquoi personne ne s'est défendu ? Il n'a jamais ligoté personne. Et ça, ça ne te paraît pas suspect, qu'ils se contentent de s'allonger pour laisser la vie les quitter ? demanda-t-elle en s'humectant les lèvres. Comme si quelqu'un les avait convaincus que rien n'était en train de se passer.

Je regardai notre ancienne table de cuisine, là où l'appareil se trouvait et enregistrait. Je n'avais pas apporté de stylo ou de papier, mais j'avais allumé l'enregistreur dès que j'avais mis un pied dans la pièce.

— Mais ça n'a pas toujours été le cas, repris-je. Parfois, ils se sont enfuis.

Le camionneur, Monty LeTourneau, et l'auto-stoppeur qui était avec lui. Leurs corps avaient été retrouvés à un kilomètre l'un de l'autre. L'un d'eux avait dû prendre la fuite.

Marie haussa les épaules et je m'assis sur l'une des chaises de cuisine. C'était étrange, mais parler des meurtres me mettait à l'aise. Ils étaient aussi tangibles que les tombes et les photos dans les dossiers. Et non pas un monstre imaginaire qui nous traquait au travers des bois tout en nous laissant des serpents sur des banquettes de voitures en guise de cadeau.

— Et Stephen Hill ? demandai-je. L'autre pompiste de station-service qui a été retrouvé dans le champ de l'autre côté de l'autoroute ? Il a fui.

— Parfois, il les laissait s'enfuir.

— Pourquoi ?

— Pour pouvoir les pourchasser.

— Et qu'en est-il de la façon dont Stephen Hill a été retrouvé ? demandai-je.

La mort de Stephen Hill avait été estimée au 18 août, lors de la même attaque que celle de Jeff Booker, sauf que son corps n'avait pas été retrouvé avant le lendemain, abandonné dans un champ en face de la station-service. Son cadavre avait été découvert dans un état différent de celui des autres victimes : allongé sur le dos, le pantalon roulé au niveau des chevilles, les profondes lacérations sur ses cuisses laissées béantes sous le ciel de l'Iowa.

— Les enquêteurs, repris-je, en m'éclaircissant la voix, ont pensé que cela pourrait indiquer un élément sexuel.

— Les enquêteurs sont des hommes dégoûtants, cracha Marie, allongée à plat ventre sur le lit. Et c'est à ça que tu penses ?

— Non.

— Évidemment que si. C'est à ça que tu penses et à ces jolies infirmières. Tu songes aux autres marques que j'ai sur moi.

Elle se redressa sur ses coudes.

— Est-ce que tu es déjà allé jusqu'au bout avec une fille ?

— Qu'est-ce que ça à voir avec tout ça ? demandai-je. Mais non.

Marie se retourna et se redressa encore.

— Bien sûr que non. Quand ce sera le cas, tu comprendras qu'il y a bien d'autres sujets d'intérêt.

— Et donc ces enquêteurs… tu crois qu'eux non plus n'ont jamais couché avec une fille ?

Marie s'esclaffa.

— Tu m'as bien eue. J'imagine que les hommes ne pensent qu'à ça. Cette façon qu'ils ont de…, mais elle ne termina pas sa phrase et changea de sujet. Mon beau-père n'était pas jeune quand il a rencontré ma mère, mais à chaque fois qu'il se présentait à notre porte, on aurait cru qu'il s'apprêtait à aller au bal de fin d'année.

— Je croyais que tu avais dit qu'il était horrible ?

— Il ne l'était pas au début. Initialement, il était gentil. Un peu idiot. Il se vantait toujours d'avoir un ancêtre cowboy. L'un des cowboys connus de ces coins-là. Mais c'était l'homme qui ressemblait le moins à un cowboy qu'il m'ait été donné de voir. Il portait toujours un costume, et toujours des chaussures cirées.

— Et ton père ? demandai-je.

— On vivait près d'un dépôt de train. C'était un de ces types du chemin de fer. Il est parti avant mes sept ans.

— C'était un voyageur ?

— Non. Il devait juste aller autre part. Il a simplement été assez intelligent pour ne pas s'enraciner.

Mais tu es une racine, voulus-je riposter. Ta mère et toi. Mais avant que je ne puisse répondre, Marie demanda :

— Est-ce que tu penses que je devrais mourir ?

— Tu n'as tué personne, dis-je doucement.

— Mais si je les ai laissés mourir, est-ce qu'il y a vraiment une différence ?

— Ce n'est pas à moi d'en juger.

— Eh bien, il faudra bien que quelqu'un le fasse, estima-t-elle en se baissant pour toucher ses cicatrices. Je me suis coupée la première fois qu'il m'a vue. Je crois que c'est comme ça qu'il m'a remarquée. C'était au relais routier où je travaillais. Je nettoyais du verre. Du verre coupant dans de l'eau chaude.

— Pourquoi te choisir ? Pourquoi le suivre ?

— J'en sais rien. Il disait qu'il m'aimait, que j'étais spéciale.

— Qu'est-ce que tu avais de spécial ?

— Je ne sais pas. Il pensait peut-être que j'accepterais. Ça ferait de moi quelqu'un d'assez spécial.

— Mais tu n'as pas accepté, si ?

— Non, je te l'ai déjà dit. Je n'ai jamais tué personne.

— Qui était-il, Marie ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Mais comment s'appelait-il ?

— Son nom n'a aucune importance, rétorqua-t-elle, car ce n'était pas son vrai nom.

Je me rassis dans ma chaise en jetant un œil à l'enregistreur. Dans les mois qui suivraient, il m'arriverait d'oublier jusqu'à sa présence et qu'il consignait nos échanges. Je le déteste d'une façon presque épidermique aujourd'hui, avec son intrusion mécanique dans certains des moments les plus intimes de mon existence.

— Très bien, dis-je, dans ce cas pourquoi lui ? Ce n'était pas juste parce qu'il ressemblait à James Dean.

— Je n'ai jamais dit qu'il ressemblait à James Dean. J'ai dit qu'il ressemblait à une star de cinéma.

— Ouais, et bien, c'est pareil.

— Il était charmant, reprit-elle. Je ne dirais pas qu'il était gentil, mais il l'était avec moi. Et son sourire était…

— Plein de crocs ? la taquinai-je, et elle me rendit un regard noir.

— S'il avait des crocs, pourquoi aurait-il eu besoin du rasoir ?

Elle pinça ses lèvres, et je résistai à l'envie de marmonner un commentaire pour demander quel genre de vampire pouvait bien être dépourvu de crocs.

— Mais même si une telle attraction existait – après l'avoir vu tuer, comment as-tu pu continuer à accepter ? Est-ce qu'il t'a menacée ? Promis de te protéger ?

— Il m'a promis qu'une fois tout terminé, je n'aurais plus jamais besoin d'être protégée.

Je me rassis.

— Parce que tu serais comme lui.

— Une buveuse de sang, comme lui, confirma-t-elle. Les Carlson étaient censés être les miens. Mes premiers. Mais je ne voulais pas le faire. Seulement il avait le bébé et il n'arrêtait pas de dire…

Je secouai la tête et l'arrêtai. M. McBride m'avait conseillé de la laisser parler, mais cela ne semblait pas correct.

— C'est grotesque, Marie. C'est indécent. C'étaient de vraies gens. C'étaient mes amis. Arrête avec tes histoires de monstres. Dis la vérité.

Marie se contenta de soupirer.

— Tous ces corps sans sang, dit-elle. Et tu refuses de croire aux vampires. Pourtant, tu crois en Dieu.

— C'est différent.

— En quoi ?

— Est-ce que tu crois en Dieu ? lui demandai-je.

— J'imagine, dit-elle doucement. Mais je n'ai toujours pas peur de Lui. Et ça alors…, ajouta-t-elle en soulevant mon morceau de papier, gravé dans un arbre ? Et tout ce que je t'ai raconté ? Les trucs qu'il

emploie pour qu'ils ne se défendent pas ? Et moi, recouverte du sang des Carlson ?

— Il doit bien il y avoir une explication.

— Et je te l'ai donnée. Nous n'avons pas juste égorgé les gens en les laissant se vider de leur sang. Quel était notre mobile ?

— Vous étiez en fuite. Vous avez paniqué et volé des véhicules, et vous êtes monté dans la voiture de Steve sur votre chemin vers le Canada.

— Qui t'a pourchassé dans les bois avec Percy ?

— Peut-être personne. On a peut-être tout mal interprété.

— Où était le sang ? demanda-t-elle, et je détournai le regard. Tu ne me crois toujours pas. Mais tu commences à y venir.

CHAPITRE VINGT

Black Deer Falls, novembre 1958

Je suis resté à l'écart de la prison après cet épisode – pendant quasi une semaine – et je n'y suis pas retourné avant le douze. Si Marie croyait en ce qu'elle racontait, alors elle se faisait des illusions. Mais que ce fût le cas ou non, je savais ce que Pilson finirait par déduire de notre face-à-face : que cela représentait un mobile. Elle avait accepté ces meurtres en échange de ce qu'elle pensait être la vie éternelle.

Mais si elle inventait tout au fur et à mesure… je ne comprenais pas pourquoi elle aurait choisi de raconter une histoire pareille. Tout ce que je savais, c'est qu'elle faisait un très bon boulot.

Marie et les meurtres s'étaient emparés de ma vie tout entière. Je passais mes journées à ne penser qu'à cela – plusieurs fois je traversais la rue et manquais de me faire écraser par une voiture qui passait. Je parlais avec Marie presque tous les jours et je n'approchais toujours pas de la vérité – elle m'avait décrit la maison du tueur (« ni une caverne, ni un château, ni même un terrier dans le sol, si c'est ce à quoi tu penses, Michael ») mais elle omit tout ce qui aurait pu nous permettre de la localiser. Parfois, quand elle parlait de lui, elle semblait rêveuse. D'autres fois, ses mots étaient secs et amers. Elle l'avait traité de salaud une fois, quand il l'avait abandonnée à la ferme des Carlson. « Ce salaud voulait que je me fasse pincer. »

Pendant ce temps, la recherche du tueur se poursuivait. Les autorités étaient toujours persuadées de l'attraper. Il était désormais agité, selon les journaux. C'était obligé, étant donné que sa fuite de la maison des Carlson avait été si rapide et brouillonne qu'il en avait abandonné sa complice.

Plus tôt dans le mois, le FBI était arrivé et avait mené toute une série d'interrogatoires très gênants durant lesquels Marie avait crié et les avait traités de gros menteurs et d'escrocs. Ils l'avaient cuisinée pendant près de trente-six heures, mais selon Charlie, quand elle était sortie de la salle, elle était aussi fraîche que si elle venait de quitter

son lit après une nuit reposante. Les agents eux, donnaient l'impression de s'être fait rouler dessus par un camion.

Un reporter du *Times* dirait plus tard que c'était comme si Marie nous avait ensorcelés. Que le cœur du pays avait été capturé par les meurtres tout l'été durant et qu'il était désormais emprisonné par sa meurtrière. C'était bien tourné, cela faisait une bonne histoire. Mais il était idiot. Je ne pense pas que cet homme ait posé un seul pied à Black Deer Falls, et si cela avait été le cas, il n'avait guère perdu de temps à nous parler.

Un après-midi, alors que je me rendais à la prison, je croisai notre voisin, M. Vanderpool, qui avait géré l'épicerie du coin avant de prendre sa retraite quelques années auparavant.

— Comment ça se passe là-bas, demanda-t-il, à la prison ?

— Je ne pense pas pouvoir en parler, monsieur. Mon père me tannerait le cuir.

— Et ce serait bien mérité ! Mais je ne mentirai pas ; il y a plein de gens qui auraient préféré que ton père la transfère, pour laisser ce procureur du Nebraska tout gérer. L'avoir ici, à traîner dans les parages… ça n'aide personne à faire le deuil des Carlson.

— Oui, monsieur, répondis-je.

Même si là était précisément la raison pour laquelle elle devait rester. Les Carlson étaient des nôtres. Si mon père avait renoncé et l'avait laissée partir, nous n'aurions peut-être jamais obtenu les réponses que nous méritions. Ils l'auraient alors traité de lâche et accusé de rejeter la responsabilité sur quelqu'un d'autre.

— Ça prendra encore longtemps, tu crois ? demanda M. Vanderpool.

— Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

— Je te vois aller et venir en dehors du bureau de Matt McBride du *Star*… Tout sera résumé dans un bel article pour nous, c'est ça ? Tout ce qu'elle a dit ? Tout ce qu'elle a fait ?

Son sourire fut plus appuyé sur cette question, un rictus forcé qui lui fendait le visage.

— Je ne suis pas certain qu'elle soit imprimée. Ce n'est pas réellement mon histoire. C'est celle de Marie. Je ne fais que la consigner.

— L'histoire de Marie, reprit-il, et les coins de sa bouche s'affaissèrent, même si ses dents continuaient d'être visibles. Eh bien, tu peux lui demander de se dépêcher, non ? Ensuite, tu l'envoies à la chaise.

Il me salua de son chapeau et rentra chez lui. Black Deer Falls n'était pas ensorcelée par Marie.

Ce n'était pas non plus le cas du reste du pays. Les gros titres qui avaient vu le jour après l'arrestation de Marie s'écrivaient à l'encre

noire et en gros caractères. Ils l'avaient surnommée la Démone recouverte de sang des Meurtres exsangues. Les articles la dépeignaient comme froide, une complice refusant de dénoncer son homme. Et il y avait bien sûr la photo. Toujours la même, celle sur les marches du tribunal de la capitale – l'unique cliché, le seul instant où elle semblait sourire, portant sur ses lèvres relevées le rouge à lèvres carmin de ma mère.

Je ne sais pas combien de fois je suis repassé sur mes notes, encore et encore, à me demander si l'histoire que j'allais écrire la montrerait sous un nouveau jour, ou si elle ne changerait rien.

Les mots de M. Vanderpool résonnaient à mes oreilles quand j'entrais dans la prison ce jour-là. *Tu l'envoies à la chaise*. Je ne savais pas si j'étais en mesure de la voir. Si je pouvais supporter de me retrouver face aux barreaux et à cette porte peinte, face à ce petit morceau de ciel au travers de la fenêtre. Soudain, tout me sembla déjà terminé. Et cela m'apparut comme un tel gâchis, qu'elle passe le restant de ses jours dans cette cellule.

Je franchis les portes du poste, mais je ne pouvais pas me résoudre à monter les marches. Nancy me vit rester gauchement debout.

— Viens avec moi, dit-elle. Respirer un peu d'air frais.

Elle me fit sortir par l'arrière du bâtiment et je m'adossais contre le mur en briques tandis qu'elle allumait une cigarette.

— Drôle de définition de l'air frais, lançai-je avec malice. Combien de paquets est-ce que tu as donnés à Marie jusqu'à présent ?

Elle me tendit le carton et j'en sortis une. Une seule, comme je le faisais parfois quand j'avais bu une ou deux bières de trop avec Percy.

— N'en dis rien à ton père, dit-elle en l'allumant pour moi. Ils n'auraient pas dû t'obliger à faire ça. C'est trop pour quelqu'un de ton âge.

— Marie est plus jeune que moi, dis-je, et elle prit une longue bouffée.

Nancy était tellement belle : de jolis cheveux blond clair et des lèvres couleur rubis.

— Comment va Charlie ? demandai-je, et elle me donna un coup de coude.

— Occupe-toi de tes affaires.

Nous fumâmes pendant un temps dans le calme froid.

— Tu as craqué sur Marie, repris-je.

— J'imagine, oui. Toi aussi, je crois.

Elle fit tomber sa cendre sur le trottoir et la dispersa à l'aide du talon de sa chaussure avant de reprendre :

— Les gens doivent penser qu'on est fous. Mais ce n'est qu'une gamine. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit de pire que ce qu'elle a déjà vécu.

— Tu ne penses pas qu'elle l'ait fait, alors ? demandai-je.

— Elle affirme le contraire. Et elle ne semble pas du genre…, Nancy ne termina pas sa phrase. Elle semble seulement perdue. Dure à cuire, mais perdue.

Des images des victimes me traversèrent l'esprit. C'était la semaine où je m'étais enfin décidé à regarder les photos du meurtre des Carlson – si on peut appeler cela regarder. Je m'étais assis au bureau de ma chambre et avais retenu mon souffle tout en tournant les pages. Quand j'étais arrivé à la photo du corps de Steve recroquevillé sur le tapis, j'avais fermé le dossier et avais enfoui la tête dans mes mains.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne se sont pas défendus ? demandai-je à Nancy. Tu ne te poses jamais la question ?

— Ils avaient peut-être peur. Il leur avait peut-être dit qu'il les libèrerait s'ils se laissaient faire.

— Mais quand il les a entaillés – pourquoi ne se sont-ils pas défendus à ce moment-là ?

Nancy haussa les épaules.

— Tu as déjà réussi à faire la différence entre une petite coupure et une blessure plus profonde ? Il n'y en a pas franchement. Juste un sentiment de panique. Tu te rappelles de William Haywood, de sa mort ?

— William Haywood, l'acteur de cinéma ?

— Il s'est cogné la tête et se l'est coupée profondément, puis il s'est rassis pour boire du gin jusqu'à ce qu'il arrête de respirer. Il était simplement assis sur le sol de sa chambre, sans savoir qu'il était en train de se vider de son sang. (Elle écrasa sa cigarette et en récupéra le mégot pour le jeter à la poubelle.) Peut-être qu'aucune des victimes ne s'en est rendu compte non plus, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Tu rentres ?

— Je pense que je vais rester un peu plus longtemps. Merci pour la clope, Nancy.

— Assure-toi juste de te débarrasser de l'odeur avant que ton père te voie, dit-elle, avant de rentrer.

Je restai là dans le froid à songer à Marie. Je pensais aux cicatrices sur ses bras. Aux moins profondes et aux autres. Puis je repensai à Nancy et à comment elle pouvait savoir quel effet cela pouvait faire.

Nancy s'était installée à Black Deer Falls cinq années auparavant, elle venait de l'un des petits États plus à l'est. En la voyant aujourd'hui, si jolie, en train de flirter avec Charlie, il serait facile de penser qu'elle n'a jamais connu le chagrin.

L'incendie qui avait emporté son mari et son bébé avait été un accident, un truc improbable. Des étincelles du conduit de cheminée avaient mis le feu au tapis, et quand elle s'était réveillée en toussant, son instinct avait pris le dessus et Nancy était sortie de la maison.

Quand elle avait compris ce qu'il se passait, le feu avait déjà bien trop enflé pour qu'elle retourne à l'intérieur. Elle était restée dans le jardin à hurler et hurler encore jusqu'à l'arrivée des pompiers.

Nous n'aurions jamais pu le savoir, sauf que lorsqu'elle est arrivée en ville, elle avait l'habitude d'aller boire des verres au *Rusty Eagle*, ce vieux bar de l'armée coincé entre le boucher et le garage de bus. Et quand elle en avait assez descendu, l'histoire tout entière ressortait. Tout ce qu'elle avait perdu, combien elle se détestait. Ce n'était pas sa faute, évidemment. Cela aurait pu arriver à n'importe qui.

Mais il y a des femmes en ville qui, aujourd'hui encore, refusent de parler à Nancy. Elles estiment qu'il est indécent de sa part d'oser aller ainsi de l'avant, qu'elle sourie, qu'elle badine avec Charlie. Avant, je pensais qu'elles étaient simplement odieuses. Mais maintenant que j'ai fait la connaissance de Marie, je pense juste qu'elles ont tort.

La femme qu'elles condamnent n'existe même plus. La mère, la jeune épouse, a péri dans le brasier avec son mari et son bébé. La Nancy actuelle a dû abandonner toute cette histoire derrière elle.

Depuis les entailles dans les bois derrière la maison de Percy, il n'y avait eu aucun autre signe du buveur de sang, et j'avais même commencé à penser que nous avions tout imaginé. Les semaines avaient passé, et Mo avait enfin cessé de veiller au coin du feu dans son jardin auprès d'une pyramide de canettes de bières, un fusil niché dans le creux du bras, et Percy m'avait même déclaré qu'ils n'avaient rien vu d'autre que des biches et des écureuils depuis le jour des recherches. Il me lança aussi de la neige fondue sur les chaussures parce que j'avais effrayé son cerf.

Mais si le cerf avait bougé, ce n'était pas si mal. Ces bois n'étaient pas sûrs.

En ce qui me concernait, je ne prenais aucun risque. Je faisais toujours en sorte que Dawn ne laisse pas son chat sortir, et je continuais de la raccompagner de l'école.

— Est-ce qu'on peut s'arrêter pour un soda à la glace ? demanda-t-elle alors que nous coupions par la rue principale.

— Il n'y a que toi qui puisses vouloir d'une glace en novembre, répondis-je.

Dawn était faite pour le Minnesota : elle repoussait ses couvertures toute l'année. C'était le cas depuis qu'elle était bébé. Ma mère disait qu'elle avait dû batailler ferme dès le début pour garder ses petits pieds dans des chaussettes.

Nous commençâmes à remonter la rue menant à la droguerie Anderson, où se trouvait la fontaine à soda. Dawn désirait un soda surmonté de brisures chocolatées. Moi, je voulais un hot dog avec supplément moutarde et une *root beer* avec une boule de glace dedans.

Les rues étaient bondées pour un après-midi de semaine – certainement parce que le soleil était de la partie et conférait à la ville une impression de chaleur, même si c'était illusoire – et pleines de visages inconnus. Black Deer Falls n'a jamais été si petite que j'en connaissais tous les habitants, mais à cette époque, les personnes que je ne connaissais pas semblaient me connaître moi, et c'était un sentiment désagréable.

— Peut-être pas aujourd'hui, Dawn, d'accord ? dis-je, en m'arrêtant de marcher.

Elle fronça les sourcils, et quand je relevai la tête pour observer la rue, je vis M. McBride et sa femme. Ils étaient bras dessus bras dessous, et des sacs de courses bruns étaient coincés dans le creux de leurs coudes comme s'ils étaient des serre-livres. Mme McBride nous aperçut la première et murmura quelque chose, et M. McBride leva la tête et cria pour nous saluer. Il nous fit signe de la main qui tenait le sac en kraft et manqua de le laisser tomber.

Je sortis la main de la poche et le saluai en retour, puis je repassai mon bras autour de Dawn pour l'enjoindre à se dépêcher de rentrer. Je me sentais coupable d'avoir répondu à sa chaude salutation par un geste si bref, mais je n'avais pas envie de parler. J'y repensai pendant tout le temps de notre courte marche pour retourner à la maison, me demandant s'il l'avait pris personnellement ou si j'avais simplement heurté ses sentiments.

— C'est quoi sur notre porte ? demanda Dawn.

— Pardon ?

Elle tendit une moufle rouge. Quelque chose pendait de notre porte de devant, comme une couronne de Noël – sauf que cet objet était fixé à l'envers. Il mesurait environ un mètre de long et s'affinait à une extrémité, et cela gouttait.

Je saisis ce que c'était avant Dawn, mais mes jambes continuaient d'avancer comme si j'étais dans un rêve tout en essayant de comprendre ce qu'il fichait là. Je m'obstinai à marcher vers la chose, comme un idiot, jusqu'à ce que Dawn finisse par plaquer ses mains sur son visage et se mette à hurler.

— Dawn, Dawn ! criai-je, en me baissant pour lui serrer les épaules.

Je tentai de l'attirer à moi, mais elle résista. Elle refusait d'arrêter de crier. Du coin des yeux, je vis la porte de nos voisins s'ouvrir et Mme Schuman sortit pour voir ce qui n'allait pas. D'autres la rejoindraient bientôt – les hurlements de Dawn devaient s'entendre à deux rues de là. Mais tout ce à quoi je pensais était que ma mère se trouvait à l'intérieur. Ma mère se trouvait à l'intérieur et je ne voulais pas qu'elle ouvre la porte.

C'était un serpent pendu la tête en bas sur le bois blanc. Le même

serpent femelle que quelqu'un avait laissé dans un sac en jute sur la banquette avant de Percy. Quelqu'un l'avait retrouvée et l'avait clouée à notre porte d'entrée, juste au-dessous de notre heurtoir en cuivre.

— Bon Dieu.

J'entendis les mots haletants de M. McBride tandis que sa course s'arrêtait à proximité de nous. Mme Schuman approcha de l'autre côté, les mains sur sa bouche ouverte. Mme Spanaway et les demoiselles Monson – les deux vieilles filles qui vivaient à deux maisons de chez nous – s'avançaient lentement vers nous avec de grands yeux. Ces yeux me donnaient la nausée, ils me refroidissaient le corps tout entier. Le serpent était horrible, et nous nous retrouvions encore là, avec ma famille, au beau milieu de cette atrocité. Puis ma mère vint à la porte.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

La porte s'ouvrit vers l'intérieur, et dans le même mouvement, le cadavre du serpent se balança dans sa direction telle une grosse corde. Sa bouche forma un « O » surpris et ma mère hurla avant de claquer la porte, disparaissant ainsi pour retourner gémir à l'intérieur tandis que le reptile rebondissait lourdement contre la façade de notre maison.

— Que quelqu'un appelle le shérif Jensen, demanda M. McBride à la foule de voisins qui s'amassait là, avant de baisser les yeux vers Dawn et de poser une main réconfortante sur son bonnet rouge tricoté. Tout va bien, ma chérie. Il ne te fera aucun mal.

En entendant ces mots, Dawn se mit à pleurer. Dawn n'a jamais craint les serpents. Ce n'est pas pour cela qu'elle avait crié. Elle l'avait fait parce que quelqu'un avait tué la pauvre bête.

— Dites-lui de ne pas faire venir Bert, lançai-je à Mme Schuman, qui se dépêchait de courir vers sa maison pour appeler mon père. Dites-lui que peu importe ce qu'il se passe, Bert ne doit pas venir ici.

» C'était son serpent, expliquai-je à Matt. Il l'a adopté après que quelqu'un l'ait laissé sur la banquette de la voiture de Percy.

Il cligna des yeux dans ma direction et regarda le serpent. Il avait pratiquement arrêté de se balancer après avoir été dérangé, mais le mouvement avait rendu la scène encore plus macabre ; elle avait glissé et s'était roulée dans son propre sang, formant ainsi un arc rouge.

— Comment est-ce que tu sais que c'est le même animal ? demanda Matt.

Je ne répondis rien. Je ne pouvais pas en être certain, pas encore. Je savais simplement que c'était le sien. Plus tard, le pauvre Bert le confirma quand il découvrit la cage vide, mais sans pouvoir dire comment elle avait été dérobée. Il n'y avait aucune preuve d'effraction. Il supposa que l'un des loquets de ses fenêtres était défectueux ou que quelqu'un avait crocheté sa porte de derrière. Pauvre Bert. Il ne l'avait pas eu longtemps, mais il adorait ce serpent.

Tandis que nous attendions l'arrivée de mon père, Dawn et moi restâmes sur la pelouse le dos tourné vers la porte. Ma mère choisit de rester dans la maison, de l'autre côté de la planche de bois. Je crois qu'elle refusait d'affronter la foule. Je la vis nous lancer un petit regard au travers des rideaux de la cuisine et je lui répondis par un rapide signe de tête. Puis je serrai Dawn plus fort. Elle était avec moi, ma mère n'avait pas besoin de s'inquiéter.

Derrière nous, j'entendis un clic familier, un bruissement avant d'apercevoir le flash d'une ampoule. M. McBride était agenouillé devant les marches de notre porche en train de prendre des photos.

— Je ne savais pas que vous aviez votre appareil, dis-je.

— J'ai demandé à Maggie de le sortir de la voiture, précisa-t-il d'un geste en direction de la ville. Nous ne sommes pas garés loin, sur la rue Pine.

Il prit quelques photos supplémentaires avant de changer d'angle, mettant un pied sur le porche comme si je lui avais donné la permission.

— Ces photos sont pour mon père ? demandai-je.

Il abaissa l'objectif.

— Eh bien, oui. Il peut s'en servir. Mais elles sont aussi destinées au journal.

— Au journal ? Vous allez publier ça, notre maison, dans le journal ?

Il baissa les yeux.

— M. McBride, Dawn a déjà des soucis à l'école à cause de l'affaire, et si les voisins me jettent un autre regard suspect, je vais me transformer en sel.

— La femme de Loth a été transformée en statue de sel pour avoir regardé justement, reprit-il avec un sourire. Non pas parce qu'on l'a regardée. Mais je comprends ce que tu veux dire, Michael. Je sais ce que vous traversez.

Il dégagea l'appareil, le passant par-dessus son épaule à l'aide d'une lanière en cuir.

Peu de temps après, mon père arriva. Il délogea le clou de la porte et plaça le serpent dans un sac pour le ramener au poste. Puis il dispersa la foule et fit entrer Dawn par l'arrière pour qu'elle rejoigne ma mère. Après quoi, il s'approcha de Matt et moi.

— Pensez-vous que c'était une blague, shérif Jensen ? demanda Matt.

— Une sacrément mauvaise blague, répondit mon père.

— Trop mauvaise pour ces gens qui se sont présentés à la prison l'autre jour ?

— Quels gens ? demandai-je.

Mon père ne m'avait pas informé qu'un groupe s'était rendu au

poste pour protester contre le fait que Marie soit retenue là.

— Difficile à dire, répondit-il à Matt. Il est ardu de juger des limites de qui que ce soit, après tout ce que l'on a vu dernièrement.

M. McBride posa quelques questions de plus, mais mon père refusa de commenter davantage. Matt opina et le salua de son chapeau.

— J'espère que ça ira pour votre petite fille, fit-il, avant de retourner auprès de sa femme, et de passer un bras autour de sa fine taille.

Je ne l'avais pas remarqué avant, mais elle semblait congelée jusqu'à la moelle, et ils partirent presque au pas de course dès qu'ils furent sur le trottoir, pressés de retourner à leur voiture.

— Est-ce que tu veux que je nettoie la porte ? demandai-je.

— Il fait trop froid. Rentrons. Je préparerai un seau d'eau savonneuse et ressortirai pendant que ta mère terminera de faire à manger.

— Il a pris des photos, dis-je quand nous entrâmes dans la chaleur de notre vestibule. M. McBride, je veux dire. Il a précisé que tu pouvais les utiliser pour l'enquête.

— Je peux donc les utiliser, et lui aussi.

— Il a dit qu'il n'en ferait rien, répondis-je, mais en y repensant, j'imagine qu'il n'avait rien affirmé de la sorte.

— Écoute-moi, fit mon père en m'agrippant l'épaule. J'aime bien M. McBride, vraiment. Je sais que certaines personnes pensent que sa femme et lui sont un peu étranges, mais je l'ai toujours trouvé assez sympathique. Mais son devoir va à ce journal. Sa fidélité va à ce journal. Pas à la décence. Et ne l'oublie pas, ça.

Avant les événements de cet automne et hiver-là, je n'aurais jamais compris où mon père voulait en venir. En quoi est-ce qu'une obligation envers la vérité pourrait avoir quoi que ce fût d'indécent ? Mais aujourd'hui, je le sais. Matt McBride fit paraître les photos dans le *Star* une semaine plus tard. Quand je le confrontai à ce sujet dans son bureau, il me raconta qu'il les avait gardées pour lui le plus longtemps possible, mais que trop de personnes l'avaient vu les prendre, et qu'il se devait d'écrire cette histoire pour eux. Parce que cela avait peut-être bien été une plaisanterie, en effet, ou cela avait été une menace, et que si c'était le cas, le public avait le droit de le savoir. Il précisa qu'il aurait souhaité ne pas avoir à la faire paraître. Ou qu'il aurait souhaité que cela n'ait pas eu lieu chez moi. Qu'il aurait préféré que ce ne soit pas le même serpent que cette première fois. Mais je demeurai en colère, et je me sentais toujours trahi.

— Tu es journaliste, Michael, avait-il dit. Tu comprends ces choix.

Je les comprenais. Et le fait qu'il fasse paraître l'histoire ne m'empêcha pas de toujours le considérer comme mon mentor. Mais cela changea la nature de notre relation, et je savais qu'il le déplorait,

même s'il ne regrettait pas d'avoir imprimé les photos. Parfois, les choix ont un prix. Même les bons.

Un jour, longtemps après cet épisode, je lui ai confié que je pensais toujours qu'il était quelqu'un de bien.

— Tout comme ma sœur, ajoutai-je. Elle dit qu'elle l'avait su le jour où nous avons trouvé le serpent. Parce que quand vous nous avez salués dans la rue, vous l'avez fait de votre main pleine de courses, même si ça aurait été plus simple de lâcher le bras de votre femme. Elle a dit que c'est à ce moment-là qu'elle l'a su.

Je me rappelle avoir un jour songé que je n'étais pas certain que les McBride étaient très heureux ensemble. Je me rappelle les avoir considérés comme distants. Mais je ne devais pas faire très attention.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Les tombes des Carlson

Mon père interrogea tous nos voisins à propos du serpent, mais personne ne put lui dire comment il avait terminé là, malgré le fait que cela avait eu lieu au milieu de la journée et que ma mère avait été présente tout le temps. Elle avait été dans la cuisine, et elle jura pourtant n'avoir entendu personne remonter l'allée, et elle n'avait certainement pas entendu le clou se faire enfoncer dans la porte d'entrée.

Je restai dans notre jardin avec mon père, à côté de la clôture et des buissons hivernaux. Il tenait dans la main le clou qui avait été retiré de la tête du serpent. Il avait rendu le cadavre à Bert, qui allait la garder au congélateur jusqu'à pouvoir l'enterrer au printemps.

— Quelqu'un a bien dû voir quelque chose, dis-je, en avisant en particulier les fenêtres de Mme Schuman qui étaient parfaitement alignées aux nôtres de l'autre côté de la rue.

— Si c'est le cas, personne ne veut en parler.

Il faisait rouler le clou entre ses doigts. Il n'y avait plus aucune trace de sang dessus, il semblait parfaitement neuf.

— Si tu entends le moindre murmure à l'école, tu m'en parles.

— Nous aurions dû chercher des empreintes. Mais j'avais tellement hâte de…

— Ce n'était qu'une mauvaise blague, Michael. Je n'allais pas prélever des empreintes pour une blague.

— Mais comment ont-ils fait pour le sortir de la maison de Bert ? Pour ne pas se faire voir ?

Mon père me regarda en pensant que je me laissais gagner par la peur. Il craignait également que je commence à croire tout ce que Marie racontait.

— Il a bien été vu, répondit-il. Mais quiconque l'a vu ment, et je ne sais pas pourquoi.

— Ça devait être quelqu'un du lycée, repris-je. Ou plein de gens de

la ville, en vérité.

Je le regardai. Mon père s'était mis à marcher avec une posture qui donnait l'impression qu'il était prêt à repousser tout ce qui pouvait lui être jeté. Dawn, qui avait toujours adoré l'école, ne voulait plus y aller à cause de toutes les choses que racontaient les autres gamins à notre sujet. Et Steve et ses parents étaient allongés dans le froid dans des boîtes sous terre.

— Tout ira bien, fit mon père. La situation va évoluer, et tout redeviendra comme avant.

Sauf que là était le problème. Cette hostilité s'était emparée de Black Deer Falls à une telle vitesse et avec une telle facilité qu'il était difficile de s'imaginer qu'elle n'avait pas toujours été là.

Alors que j'étais en chemin pour rendre visite à Marie à la prison, Charlie passa à côté de moi dans sa voiture de patrouille. Il me fit signe derrière son volant, mais son visage était lugubre. Parce qu'il n'allait pas seulement voir mon père. Il était de service et gardait un œil vigilant sur notre maison.

J'avais pensé que ces entretiens étaient ma porte d'entrée pour intégrer n'importe quelle école de journalisme dans le pays, mais cette ambition commençait à se révéler stupide. J'avais été totalement humilié et l'on me faisait passer pour un idiot – à chasser des symboles dans les bois, à me renseigner sur le vampirisme. Ma famille se faisait harceler. Quand je frappai à la porte de la cellule des femmes, j'étais désormais en colère, et je l'ouvris violemment.

— Ce n'est plus un jeu, dis-je. À quoi est-ce qu'il joue ?

Marie se dressa, les poings serrés. Elle regardait la porte qui continuait de rebondir contre le mur.

— J'en sais rien ! J'ai été coincée ici, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Tu vas rester coincée ici pour le restant de tes jours si tu ne commences pas à raconter la vérité !

— Ils ne peuvent pas me retenir pour toujours. Pas si je n'ai rien fait.

— Même si tu n'as tué personne, tu étais présente.

— Seulement parce qu'il m'y a obligé ! Seulement parce qu'il m'a dit que je devais être là si je voulais…

Elle s'arrêta soudainement. J'étais furieux, mais elle aussi. C'était évident à la façon dont ses yeux luisaient et aux mouvements agités de sa respiration sous son pull.

— Si tu voulais devenir comme lui, repris-je, dégoûté.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle. J'ai bien entendu parler du serpent de Bert… Mais n'importe qui aurait pu faire ça.

— Mais ce n'était pas n'importe qui, si ?

— Je te l'ai déjà dit, je n'en sais rien.

— Parfois, je souhaiterais que tu ne sois jamais venue ici, dis-je.

— Parfois, seulement ?

— Ils te détestent, tu sais. Tous. Et ils nous détestent aussi, moi, mon père, ma petite sœur, parce qu'ils pensent qu'on… que nous…

— Qu'ils pensent ce qui leur chantent. Ils ne *savent* rien.

— Ils savent ce que tu as apporté, dis-je. Tout ce bazar.

Marie se détendit. Elle sortit une autre cigarette de sa manche et l'alluma, alors qu'elle était déjà en train d'en fumer une avant que je rentre. Je pouvais toujours en percevoir l'odeur dans l'air confiné.

— Tout le monde ne me déteste pas, reprit-elle en recrachant la fumée. Nancy m'apprécie. Toi aussi. Qu'est-ce que tu ferais, toi, si quelqu'un te disait que tu pourrais vivre pour toujours ?

— C'est impossible.

— Et si c'était possible ? Qu'est-ce que tu ferais ? Qu'est-ce que tu donnerais ?

— Rien. Je ne désire que la vie que Dieu m'a donnée.

— Ça, c'est parce qu'Il t'en a donné une bonne, souffla Marie.

— Marie, je veux juste…

Je m'arrêtai. Debout là, en la regardant fumer, la colère me quitta. Je ne pouvais pas lui dire tout ce que j'avais sur le cœur. Je souhaitais des choses que je ne pouvais pas admettre, même à moi-même. Et je voulais qu'elle soit innocente.

— Je veux juste que tu dises la vérité. Je veux qu'il trouve sa juste place sur la chaise électrique. S'il s'approche de ma famille, c'est moi qui l'y emmènerai.

— Ne fais pas ça, dit Marie.

— Pourquoi pas ? Je n'ai pas peur d'un couteau, Marie. Ni même d'un rasoir.

— Ne fais pas l'idiot, Michael !

Marie était une dure – plus coriace encore que la plupart des gens, garçons ou filles. Mais elle était tellement énervée contre moi, qu'elle pouvait à peine parler.

— Écoute, je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, OK ?

— Il ne m'arrivera rien, conclus-je, avant de partir.

Ce soir-là, Percy me tira de chez moi. Il me détourna de mes notes et de Marie.

— Allez, viens boire un coup ou deux avec nous, proposa-t-il. On sera un groupe au lac, ce sera sympa.

Nous parcourûmes la route qui bordait le lac Monocle et nous arrêtâmes quand nous atteignîmes les quelques voitures garées sur le bas-côté. Puis nous sortîmes et nous avançâmes jusqu'au ponton.

— Je n'ai pas l'impression que c'est une petite soirée, remarquai-je.

— Je n'ai jamais prétendu que ça l'était, répliqua Percy.

La route était entièrement recouverte de neige, et l'air était froid et pur. Une lumière orange filtrait au travers des arbres, provenant du feu que quelqu'un avait lancé sur la rive, mais nous n'en avions pas besoin pour voir : la lune se reflétait sur toute la neige, ce qui nous éclairait assez pour que j'aperçoive le sourire heureux sur le visage de Percy. La nuit était chaude, il faisait aux alentours de zéro. Cela peut sembler être peu, mais quand les températures tombent régulièrement dans les négatifs, le zéro n'est pas si désagréable qu'il n'y paraît et même plutôt doux.

Nous étions en retard, ou c'est l'impression que cela donnait, même s'il ne pouvait guère être plus tard que vingt-deux heures. Quand nous atteignîmes la soirée, Percy me demanda quelques dollars et s'en alla ; à son retour, il avait deux packs de six sous le bras. Il ouvrit deux canettes et m'en plaça une dans chaque main. Pour rattraper le retard.

J'ignorais qui avait organisé la soirée. Je n'ai jamais posé la question. Percy semblait toujours être au courant de ce genre de choses, de ce qui se passait et où. Je rencontrai quelques types de notre équipe de baseball, surtout ceux qui jouaient aussi au football américain. Et quelques-unes des filles étaient également présentes : Sandy Millpoint, Jackie et Violet Stuart, Rebecca Knox et quelques-unes de ses amies, debout près du feu. Elles étaient belles avec leurs écharpes relevées au-dessus des oreilles.

J'exécutai les ordres de Percy et je bus un peu d'alcool, puis j'en bus encore. J'aidai les gars à préparer du bois pour le feu. Personne ne semblait être dérangé par ma présence, et s'ils m'avaient envoyé des regards étranges, après les quatre premières bières, je ne les remarquai plus. Je chantai l'hymne de l'école avec tout le monde, mais de manière générale je restais dans mon coin et laissais Percy faire le *show*. Il avait pas mal picolé, mais il continuait de revenir vers moi.

— Tu vas bien ? Tu n'as plus de bière ?

— Non, ça va.

— Jackie Stuart a l'air d'avoir froid. Tu devrais peut-être aller la voir pour la réchauffer.

— Je pense que Morgan s'intéresse déjà à la question.

Je lançai un geste vers une voiture garée près de la route dont les feux étaient allumés et les vitres arrière étaient toutes embuées. Percy fit une tête déçue, comme s'il n'avait pas vu qu'elle y était allée.

Après un certain temps, il commença à se faire tard, les filles rentrèrent chez elles, et les gars commencèrent à jouer les idiots sur la glace. Ils faisaient des glissades et se jetaient des boules de neige, mais tout le monde était trop ivre pour que cela ressemble à quoi que ce soit. J'étais moi aussi assez saoul, donc quand les flammes finirent par mourir et que quelqu'un prétendit avoir une idée, Percy et moi ne posâmes aucune question.

Nous prîmes les voitures et suivîmes la route en terre recouverte de neige, nous allions trop vite et faisions trop de bruit. Nous étions un bon groupe, mais je ne pourrais pas affirmer avec certitude qui était présent. Morgan, c'est certain. Paul Buell et lui étaient dans la voiture de Percy. J'avais cru voir Joe Conley plus tôt dans la soirée, mais il avait dû rentrer chez lui à ce moment-là.

Il n'y avait pas d'habitations dans le secteur, donc nous augmentâmes le volume de nos radios et abaissâmes les vitres. L'un des types dans la voiture devant nous abaissa son pantalon et nous montra sa lune complète au travers de la lunette ; Percy sortit la tête par la vitre du conducteur et hurla comme un loup face à cette apparition. Quand nous arrivâmes, nous étions hors d'haleine après avoir tant ri. Je ne pense pas que Percy savait où il nous conduisait. Mais nous terminâmes au cimetière méthodiste.

Ce n'était pas un lieu très imposant, et il était loin de la ville. Quatre voitures seulement pouvaient se garer sur le parking. Pour les enterrements, il fallait stationner le long du fossé qui bordait la route.

— Qu'est-ce qu'on fabrique ici ? demanda Percy.

Mais je pense qu'il le savait bien. C'est au cimetière méthodiste que les Carlson avaient été enterrés.

Quelques-uns des gars poussèrent la petite grille en fer forgé. Elle était déjà à demi ouverte, et même si elle avait été verrouillée, nous aurions pu sauter par-dessus. Je ne l'avais pas remarqué quand nous avions quitté le lac, mais les seuls garçons à nous avoir accompagnés étaient les amis de Steve. Son meilleur ami, Rudy Bartholomew – que tout le monde appelait Bart ou Rudy Bart ! quand il faisait son entrée sur le terrain de football – me lança une bière fraîche avant de nous intimer de le suivre.

— Tu veux rentrer chez toi ? demanda Percy.

J'observai les garçons. Ils continuaient à rire, ils titubaient un peu. Je n'avais pas envie de rentrer à la maison. J'avais l'impression de devoir y aller, comme si, quelque part, j'aurais déjà dû m'y rendre.

Ils nous guidèrent à travers le cimetière, nous grimpâmes les petites collines, passâmes devant les pierres tombales – la majorité étaient modestes, certaines étaient vieilles et curieusement penchées, partiellement enfoncées dans la terre. Quelques nuages s'étaient invités dans le ciel et il faisait plus sombre que lorsque nous étions au lac. Je glissai ma bière dans la poche de ma veste et remontai mon col. Devant nous, les gars crièrent : « RUDY BART ! » tous en même temps, comme ils le faisaient quand il entrait sur le terrain durant les matchs à domicile. « RUDY BART ! » comme un « GARDE-À-VOUS ! » de l'armée scandé à l'unisson.

Percy trébucha sur quelque chose et jura.

— Est-ce que quelqu'un a de la lumière ? lança-t-il, et devant, l'un

des types alluma une lampe torche.

— Ne crie pas dans un cimetière ! brailla quelqu'un à voix basse, puis nous entendîmes des rires.

— C'est pas bon, dit Percy. Rentrons.

— Et Morgan et Paul ?

— Ils peuvent se serrer dans l'une des autres voitures. Ils se débrouilleront.

Mais il était trop tard. Les garçons s'étaient arrêtés sur un petit promontoire, sous un bosquet d'arbres hivernaux dépourvus de feuilles. Les tombes des Carlson.

Leurs pierres tombales ne ressemblaient pas aux autres dans le cimetière. La ville en avait acheté toute une série, en commandant les trois : de grands monuments rectangulaires de granite blanc. Elles étaient placées en rang : Bob, Sarah, et Steve entre eux. Le blanc du granite semblait sale et gris en contraste avec la neige immaculée.

Je me rapprochai lentement, mes chaussures s'enfonçaient dans la neige. C'était autre chose de les voir là que de contempler leurs cercueils. Enterrés sous toute cette terre et toute cette neige, allongés sous de lourdes pierres tombales, les Carlson semblaient n'être qu'un souvenir.

La première canette de bière pleine me toucha dans le dos, entre les omoplates. Je reçus l'autre dans le crâne, près de l'oreille. Je ressentis à peine le froid de la glace sur mes mains dans ma chute.

— Hé ! hurla Percy.

Le choc à proximité de mon oreille me sonna, mais je pus tout de même voir deux types agripper Percy par-derrière. Ils lui tirèrent assez fort les bras en arrière pour le redresser sur ses orteils.

— Arrêtez, les gars ; c'est pas drôle !

— C'est pas censé l'être, déclara Paul, avant de jeter une nouvelle canette.

Celle-ci était ouverte et à moitié vide. Elle me heurta au torse et m'éclaboussa jusqu'au menton.

— Hé, laissez-le tranquille, dis-je, en m'agenouillant.

Dans ma brume alcoolisée, je pensais qu'ils s'en prenaient à Percy. Mais ils ne faisaient que le maintenir en arrière.

Quelques canettes supplémentaires me touchèrent au visage. Ou peut-être que quelqu'un me frappa. Je n'avais jamais réellement été dans un combat avant ce jour-là, et j'imagine que cela n'en était pas réellement un non plus. J'avais simplement conscience que le sang chaud qui s'écoulait de mon nez avait mauvais goût, et que ma lèvre ouverte me piquait déjà. Je savais que j'avais trop bu, et je songeais que si je restai allongé pendant un temps, ce qui était en train de se passer finirait bien par se terminer.

— Arrêtez, fit Rudy. C'est du gâchis de bière.

La pluie de canettes et de coups cessa. Il ne restait plus que Rudy, se tenant debout devant moi avec le pistolet de son père.

— Vous feriez mieux de décamper ! hurla Percy. C'est un Jensen, vous en verrez de toutes les couleurs !

Mais ils le savaient déjà. Ils le savaient avant même de commencer.

— Vous avez préparé tout ça, compris-je, et Rudy pointa l'arme vers mon visage.

— Ta gueule, cracha-t-il. Tu l'auras bien mérité.

J'étais à genoux dans la neige à côté des pierres tombales des Carlson. Percy hurlait, il leur demandait ce qu'ils fichaient, il les mettait en garde. J'allais la laisser s'en tirer, disaient-ils. J'étais un traître.

— Ne fais pas ça, dis-je. Rudy, ne fais pas ça.

— Tu te crois si intelligent, répondit-il.

Puis, il me hurla au visage et je fermai les paupières.

Je savais qu'ils voulaient le faire. Qu'ils perdraient ce qu'il leur restait de sang-froid et appuieraient sur la détente. Je savais qu'ils tueraient aussi Percy.

— Laissez la lumière sur lui ! beugla Rudy.

Puis il pointa l'arme sur Percy, qui avait commencé à appeler à l'aide.

— Laissez-le tranquille ! criai-je, en me redressant, tout en gardant mes genoux dans la neige.

L'arme fut rebalancée dans ma direction, et Rudy se précipita en avant pour presser le canon contre mon front. Je fermai à nouveau les yeux.

— Gardez la lumière sur lui, l'entendis-je exiger. Gardez…

Il s'arrêta.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— J'en sais rien, dit Morgan.

— Donne-moi la lampe !

J'ouvris les yeux et les posai sur Percy tandis que le faisceau de la lampe se déplaçait derrière moi. Les types qui le maintenaient lâchèrent leur prise, et Percy s'écroula presque au sol.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Paul.

Il me contourna avec Morgan pour rejoindre Rudy. Ils se trouvaient derrière les tombes, la lumière illuminait l'arrière de la pierre tombale de Steve.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Morgan. Bon Dieu, qu'est-ce que c'est ?

Les gars qui tenaient Percy le lâchèrent alors entièrement tandis que le faisceau filait au travers des arbres, comme celui de Mo la nuit des recherches, et Percy s'approcha péniblement de moi.

— Barrons-nous d'ici, souffla-t-il. Filons !

Il commença à m'aider à me lever, mais Paul et Morgan se mirent à hurler la même chose.

— Cassons-nous d'ici, Rudy ! Allez !

Ils prirent leurs jambes à leur cou en embarquant la lampe torche, nous laissant dans le noir Percy et moi. Après quelques minutes nous entendîmes leurs voitures démarrer en trombe et leurs pneus patiner tandis qu'ils quittaient le parking.

— Tu vas bien ? demanda Percy. Bon sang, tu saignes.

— Je vais bien.

— Bordel, allez, on s'en va.

Mais je fixai la pierre tombale de Steve dans la faible lumière de la lune. Ils y avaient vu quelque chose. Quelque chose les avait arrêtés.

— Attends.

— « Attends » ? Mais quoi ?

— Percy, donne-moi ton briquet.

Il grommela mais me le tendit néanmoins, et nous contournâmes les tombes. J'ouvris le briquet et l'allumai.

— Mais bon sang de bois, jura Percy.

Le même symbole que celui qui avait été gravé dans les arbres avait été pratiqué au dos de la pierre tombale de Steve.

J'approchai la flamme. Mais il ne s'agissait pas d'un seul symbole cette fois-ci. Il y en avait des dizaines, incrustés dans le granite, si proches les uns des autres que l'un se fondait dans le suivant, gros et petits, certains étaient si fins qu'ils auraient pu avoir été gravés avec un taille-plume, d'autres se révélaient si profonds que c'était incroyable que la pierre tombale dans son intégralité ne se soit pas fissurée.

Je projetai la lumière vers les arbres, comme Rudy avec sa lampe torche, et Percy sursauta. Quiconque avait fait ça, n'était plus là. Ces marques avaient requis du temps, et auraient pu être inscrites à n'importe quel moment après l'installation des pierres. Et pourtant, je continuais de chercher ce pâle visage.

— Hé, relança Percy, Est-ce qu'on peut y aller ? On peut y aller maintenant ?

— Ouais. Partons d'ici.

Nous reculâmes devant les tombes et quittâmes le cimetière, et je ne refermai le briquet qu'une fois assis dans sa voiture.

Nous passâmes la nuit chez Percy, dans sa chambre avec les lumières allumées, en faisant semblant de lire des *comics* après avoir nettoyé le sang sur mon visage.

— Qu'est-ce qu'on va raconter à ton père ? demanda Percy.

— La vérité, j'imagine. Simplement… pas toute la vérité. On faisait les idiots au lac et on a décidé d'aller au cimetière. On a vu les marques sur les pierres tombales et on s'est battus.

— Avec qui ? demanda-t-il.

— Avec tout le monde. On était tous bouleversés. Tout s'est passé si vite.

— Tu vas les laisser s'en sortir ? Morgan et Rudy Bart et ces types…

— Ils ne voulaient rien faire.

— Ils avaient une arme.

— Ils ne comptaient pas l'utiliser.

Mais c'était tout le contraire. Et lui aussi le savait ; je pouvais le lire sur son visage.

— J'imagine qu'on a eu de la chance que le tueur décide de graver la pierre tombale de Steve, dit-il. Même si c'est curieux de penser ça.

— Ouais, répondis-je.

Je savais ce qu'il voulait dire.

Le buveur de sang, ou quiconque avait marqué la pierre tombale de Steve avant que nous y arrivions, nous avait sauvé par accident. Durant les quelques mois suivants, j'y repenserais souvent. Je me demandais s'il existait d'autres symboles, attendant juste d'être découverts.

— Bon, fit Percy en soupirant. Tu veux me cogner à l'œil ? Mo va de toute façon s'en charger, quand il entendra que tu t'es fait tabasser et que je n'ai rien eu.

Mo n'aurait jamais fait ça, évidemment. Mais je dis à Percy que je le frapperais avec une planche avant d'aller à l'école, si ça lui faisait plaisir.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Des lacérations qui restent

Percy et moi reportâmes la dégradation de la pierre tombale de Steve à mon père, et il ne fallut pas longtemps avant que des clichés inondent les journaux. La photo que M. McBride en avait faite fut imprimée au niveau national, et la chasse à l'homme interétatique se refocalisa sur Black Deer Falls. Pendant quelques jours, la ville fut une nouvelle fois envahie par la patrouille d'État et des agents fédéraux, qui vinrent frapper aux portes et fouiller des greniers et des abris de jardin. Ils inspectèrent également le moindre centimètre de nos cimetières, à la recherche de nouvelles marques.

Quand je me rendis à la cellule des femmes, Marie était dressée sur ses orteils, à regarder par la fenêtre. Elle observait toutes les voitures de patrouille aller et venir dans le parking.

— Toutes ces andouilles, dit-elle. Venir jusqu'ici en voiture, tout feu tout flamme, comme s'ils ne savaient pas que cette pierre aurait pu être gravée dès qu'elle a été installée.

C'est exactement ce que j'avais pensé, mais je me contentai d'un :

— Tu dois être contente. Il continue de les tenir occupés.

Les gros titres recommençaient à parler des meurtres, et pendant un certain temps elle allait être oubliée. Il lui avait donné plus de temps.

— Pourquoi faire ça ? demandai-je. Je pensais qu'il voulait que ce soit toi qui te fasses prendre. Qu'il voulait en finir.

— J'ai dit que je pensais qu'il ne croyait pas que ça prendrait tant de temps. Mais quant à deviner ce qu'il veut… je ne le sais pas toujours.

Elle se tourna vers moi et découvrit mon visage, recouvert d'ecchymoses et ma lèvre croûtée au milieu.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Juste des types de l'école.

Elle s'approcha des barres et enroula ses doigts autour du métal.

— Raconte-moi.

Je m'exécutai. Je le fis passer pour une blague, une petite bagarre.

— Ils faisaient les idiots, c'est tout, dis-je.

— Ils t'ont menacé avec une arme, objecta Marie.

— Il ne faut pas le prendre comme ça. Je vais bien et Percy aussi.

— Ce sont des brutes, cracha-t-elle.

Elle lâcha les barreaux et enfonça ses ongles dans sa paume. Puis elle relâcha la pression et recommença son geste.

— Rudy Bartholomew, fit-elle. Morgan Todd.

Elle répétait les noms que je lui avais donnés tout en se griffant les mains.

— Marie, lançai-je.

— Je ne veux pas parler aujourd'hui, Michael.

— Marie. (L'extrémité de ses ongles avait transpercé la peau ; ils étaient rougis.) Marie, arrête.

J'ouvris la porte qui donnait sur la cellule et appelai Nancy.

— Tout va bien, affirma Marie.

Je m'en allai quand Nancy arriva. Plus tard, elle me raconta que Marie avait volontairement placé le bras au travers des barreaux et qu'elle l'avait laissée nettoyer et bander ses blessures. Et Nancy avait coupé au plus vite les ongles de Marie.

— Elle a fait quoi ? demanda Percy quand je lui racontai. Bon Dieu.

Nous étions sur le parking de l'école, le lundi suivant l'incident au cimetière. Comme cela devenait notre habitude, nous n'étions pas pressés d'entrer. Mon visage était toujours couvert d'hématomes, et l'on pouvait toujours apercevoir la coupure à ma lèvre. Nous avions vu Morgan entrer plus tôt et il nous avait vus en retour. Il semblait un peu effrayé, et peut-être contrit aussi. Percy affirma qu'il n'avait pas l'air assez contrit.

— Est-ce qu'elle est…, demanda Percy, en faisant tournoyer un de ses doigts près de son oreille pour demander si elle était folle.

— Non, répondis-je. Elle était seulement contrariée.

Mais sa réaction m'avait perturbé moi aussi. Je n'avais jamais vu qui que ce soit se comporter ainsi.

— Eh bien c'est pas la seule. La vengeance est un plat qui se mange froid.

— Non. Laisse tomber, Perce.

— T'es pas sérieux.

— Si, je le suis.

Mais intérieurement, je fulminais. Si j'avais pu faire disparaître par la pensée mes camarades de classe, je l'aurais fait. Morgan. Rudy Bartholomew. Même Carol. Ils s'étaient comportés ainsi parce qu'ils étaient en colère. Parce qu'ils avaient peur du tueur et de Marie. Mais

ils avaient pu me l'infliger, parce que pour eux, *j'étais* Marie. J'étais un étranger. Je ne m'étais jamais véritablement intégré. Je n'avais jamais réellement trouvé ma place, sauf avec Percy.

— Je ne vais pas rester ici, Percy, dis-je. Quand tout sera terminé, après le diplôme, je m'en irai.

— Je sais. Je l'ai toujours su.

Il regardait au travers de la vitre de sa voiture les derniers lycéens se presser pour entrer, enveloppés de leurs manteaux, leurs livres serrés contre la poitrine tandis qu'ils se recroquevillaient pour se protéger du vent froid matinal.

— Ça me rendait furieux avant, tu sais ? T'étais toujours prêt à décamper. Tu as toujours eu un pied au travers de la porte. Pour de plus grandes et meilleures choses. Mieux que cette ville. Mieux que moi.

— Pas mieux que toi.

— Eh bien, cette ville c'est moi, reprit-il, en se pointant du doigt. Alors, comment est-ce que je devais bien le prendre hein ? Mais désormais, je me dis que j'aimerais vraiment partir avec toi. Maintenant, j'ai l'impression que Black Deer Falls n'est plus tellement un si chouette endroit que ça.

» Mais il doit se plaire ici, ajouta Percy, et je savais qu'il ne parlait ni de Morgan ni de Rudy. Il doit être satisfait de ce qu'il nous a infligé.

Parfois, il était compliqué de faire parler des meurtres à Marie. Elle se perdait dans ses pensées ou commençait à rêvasser. Elle posait des questions sur Percy ou Nancy ou Dawn. Parfois, c'était facile. Je posais des questions, et elle y répondait.

— Ma mère et mon beau-père. Peter Knupp. Les étudiantes en soins infirmiers. Les Taylor. Le camionneur et son auto-stoppeur. Les types de la station-service. Cheryl, la serveuse du restoroute. Les étudiants, Stacy Lee et Richard. Et les Carlson.

— C'est tout, demandai-je. Pas de victimes inconnues parmi celles-là ?

— Nan, dit-elle en avisant mes poches vides, car j'avais une nouvelle fois oublié les cigarettes.

— Donc, les Taylor ont été tués juste après les infirmières ? demandai-je pour clarifier.

Comme ils vivaient seuls et étaient discrets, les corps des Taylor n'avaient été découverts qu'après les victimes suivantes : le camionneur Monty LeTourneau et son vagabond non identifié.

— Oui. Le 8 août.

— Tu es sûre ?

— Oui, j'en suis sûre. Il faisait attention aux dates. Je trouvais ça bête : quand on a l'éternité, pourquoi est-ce que les dates sont

importantes ? (Marie leva les yeux.) Mais il a dit que c'est exactement pour cette raison qu'il y prêtait attention.

— Et c'est après les meurtres chez les Taylor que vous êtes tombés sur Monty LeTourneau et son auto-stoppeur ?

— Monty d'abord. Et il a pris l'auto-stoppeur plus tard.

— Qui ? Monty ou…

— Le buveur de sang, fit-elle, et ses yeux s'écarquillèrent quand je grimaçai. Quoi ? C'est toi qui lui as donné ce surnom.

— Très bien, dis-je. Qu'est-ce qu'il s'est passé avec l'auto-stoppeur ? Comment est-ce que son corps et celui de Monty LeTourneau se sont retrouvés si loin l'un de l'autre ?

— Parce qu'ils ont fui.

— Comme Stephen Hill. Pourquoi eux et pas les autres ?

— Il les a peut-être laissés faire, dit Marie. J'en sais rien.

Parfois, elle gigotait en passant les doigts dans les pointes de ses longs cheveux bruns.

— Il aimait bien Stephen Hill. Stephen Hill était beau. Plus beau que lui, même.

— C'est pour cela qu'il l'a déshabillé ?

Marie secoua la tête.

— C'était qu'un jeu.

— Quel genre de jeu ?

— Comme un chat avec un oiseau, dit-elle, en levant les yeux, elle semblait un peu irritée, frustrée, par rapport à moi.

— Ça lui plaisait donc ? Qu'ils fuient ?

— Et les cris. Ils étaient tous calmes au début. Peter Knupp, les Taylor. Les deux infirmières étaient comme deux souris d'église qui se pâmaient. Mais quand on est arrivés au tour de Cheryl…

Cheryl Warrens, la serveuse du restoroute où le camion de Monty LeTourneau avait été abandonné.

— Cheryl a tant hurlé qu'elle m'a fait mal aux oreilles.

Pendant un moment, les yeux de Marie se voilèrent, et nous restâmes assis en silence. Ce laps de temps dure cinquante secondes sur l'enregistrement.

— Ça ne paraissait pas si mal, tu sais ? Pas au début. Certains d'entre eux souriaient même. Peter Knupp était tout sourire jusqu'à ce qu'il meure.

— Tout sourire, notai-je.

— Écoute-moi, lança Marie. Je vais te le raconter, mais je ne veux pas que tu te moques. J'ai besoin que tu croies en tout ce que je dis, même si tu ne fais qu'y croire que jusqu'à ce que je termine. Compris ?

— J'ai compris. Je n'en rigolerai pas.

Quand Marie avait vu les photos de la pierre tombale de Steve, elle n'avait pas été surprise. Mais personne ne savait quoi en tirer. Ils

finirent par cataloguer l'incident comme inexpliqué. Une plaisanterie inexpliquée. Mais j'en avais plus qu'assez des choses inexpliquées. J'étais prêt à croire.

— Je t'ai dit qu'il avait des tours, des astuces, reprit-elle. Pour que les gens voient ce qu'il voulait qu'ils voient. Ils les utilisaient tout le temps, s'il avait envie de quelque chose. Il disait tout un tas de trucs pour que les gens l'invitent à entrer. Il a prétendu à Walter et Evangeline Taylor que nous étions leurs petits-enfants. Evangeline n'arrêtait pas de répéter à quel point elle était désolée, qu'elle n'avait pas de bonbons pour nous ou de cadeaux. Et elle disait que sa maison était en désordre, ce qui n'était pas le cas.

» Est-ce que tu es proche de tes grands-parents, Michael ?

— Je l'étais, oui.

Marie opina.

— J'ai jamais connu les miens. Pas même du côté de ma mère. Elle avait une grande sœur, mais je l'ai jamais rencontrée.

— Vous les avez donc dupés, repris-je, pour la replacer sur le sujet. Mais comment est-ce que vous les avez tués ?

— Je ne les ai pas tués. Je n'ai jamais tué personne.

— Dans ce cas, comment est-ce qu'il s'y est pris ?

Elle prit une profonde inspiration.

— On est restés toute la nuit avec eux, à jouer le jeu. Puis on les a couchés, dans leurs vêtements de nuit. J'ai rasé le visage de Walter avec le rasoir.

— Le même rasoir ?

Elle acquiesça.

— Il a bu Walter en premier. Il lui a coupé le poignet. Evangeline n'a même pas remarqué. Elle continuait de regarder Walter comme s'il lui parlait.

— Et tu n'as jamais pensé à les libérer ?

— Il ne m'aurait pas laissé faire.

— Et toi ? Pourquoi tu ne t'es pas enfuie ? Est-ce qu'il avait une arme ? Est-ce qu'il tenait le rasoir dans la main en permanence ?

— Non.

— Dans ce cas, pourquoi n'as-tu pas appelé à l'aide ?

Mais Marie ne répondit rien.

— Tu peux vérifier tout ce que je t'ai dit par rapport à ce qu'ils ont trouvé. Ça collera.

— Marie, insistai-je. Pourquoi le suivre ? Est-ce que c'était vraiment juste parce qu'il était beau ? Est-ce qu'il était si beau que ça en rendait les choses acceptables ?

— Non !

Elle me lança un regard sévère avant de reprendre :

— Tu ne peux pas comprendre. Tout le monde me traitait de

méchante fille. Lui disait le contraire.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Un départ bienvenu

Après que Marie m'ait décrit le meurtre des Taylor, j'ai essayé de faire ce qu'elle m'avait demandé et de croire en son histoire. De me dire que le buveur de sang existait bien et que tout s'était passé exactement comme elle l'avait raconté. Mais je n'y arrivais pas. L'idée même du buveur de sang me bloquait – le vide total. Donc, au lieu de cela, j'envisageais toutes les façons différentes selon lesquelles le meurtre aurait pu se produire.

J'imaginai les Taylor terrorisés et massacrés. Tentant de s'échapper et mourant dans la peur, toujours vivants, mais à peine, alors qu'ils étaient placés au lit et que la scène était mise en place. J'imaginai les hurlements de Cheryl. Je visualisai le sourire s'effaçant lentement du visage de Peter Knupp.

Je commençais à m'inquiéter, à craindre que quelque chose ne tourne plus rond chez moi. Mon détachement était étrange, tout comme notre détachement à tous les deux quand elle parlait des meurtres, comme si nous étions plus vieux et bien plus endurcis.

— C'est un mécanisme de défense, m'expliqua M. McBride. Une tactique. Tout bon journaliste se doit de s'en servir.

— Je tiens toujours à eux, affirmai-je. Elles me touchent toujours. Les victimes. Les Carlson, et Steve.

— Mais elle te touche aussi.

Nous nous trouvions dans son office du *Star*, son bureau bondé nous séparait. Depuis que les meurtres étaient arrivés à Black Deer Falls, le bazar qui y régnait n'avait fait que s'amplifier ; la surface tout entière, ou presque, était recouverte de papiers et de clichés tachés de café, d'éditions d'autres journaux, plus importants. Il y en avait tant, que la photo de son mariage avait été reléguée au sommet de son armoire de classement.

— Ce n'est pas grave, si c'est le cas, reprit-il. Il est impossible de passer autant de temps avec quelqu'un sans en percevoir l'humanité.

Je tendis un bras et fouillai l'amoncellement de paperasse pour y trouver un presse-papier. Il avait le même poids qu'une balle de baseball et je le passai entre mes mains.

— Oui, elle me touche. Et son histoire aussi.

— Ce n'est pas grave non plus, sourit-il sans ouvrir les lèvres. Elle t'a choisi toi pour la raconter.

— Elle m'a choisi pour l'entendre. Je ne sais même pas si…

— Elle me semble trop intelligente pour que ce soit le contraire,

me coupa-t-il. Est-ce qu'elle tient à toi également ?

Je regardai le mur derrière lui, le diplôme encadré de l'université de journalisme de Pittsburgh.

— Pourquoi vous êtes-vous installé ici ? demandai-je. Quand vous auriez pu rester et exercer là-bas ?

— Je vois que tu as appris l'art subtil du détournement.

Je soupirai.

— Oui. Je pense qu'elle tient à moi aussi.

— Dans ce cas, elle est sûrement contente.

Mas je n'en étais pas certain. Je n'étais plus sûr de rien. Je savais simplement que nos entretiens toucheraient bientôt à leur fin. Elle me dirait bientôt ce qu'il s'était passé la nuit de la mort des Carlson, et ensuite elle serait jugée ou emprisonnée – et ce serait à moi de tout remettre en ordre.

— N'aie pas peur de ton implication dans l'histoire, conseilla M. McBride. N'aie pas peur de montrer tes sentiments.

— Qu'est-ce que les sentiments ont à voir avec la vérité ? demandai-je.

— Ils sont plus liés que tu ne le penses. Tu comprendras où je veux en venir, quand tu commenceras à rédiger.

— Je ne sais pas d'où vous vient toute cette assurance, dis-je, et il eut un large sourire.

— Appelons ça l'instinct du reporter.

Un jour vers la mi-décembre je me rendis à la prison et Bert me pria de patienter.

— Attendre quoi ? demandai-je.

— M. Pilson est là-haut, avec Ed et elle.

Par Ed, il parlait de M. Porter, la défense de Marie.

— Qu'est-ce que Pilson fabrique là-haut ? demandai-je.

Benjamin Pilson avait passé tout ce temps à Black Deer Falls, subissant toutes ces étranges et folles histoires qui avaient dû l'enrager. Mais il n'était pas parti, il se préparait, au chaud auprès de sa pile de cassettes des sessions de Marie dans sa chambre chez Mme B. Je ne sais vraiment pas pourquoi il était resté. Il n'était presque jamais intervenu.

— Nancy, est-ce que tu sais ce qu'il a derrière la tête ? demandai-je.

Mais avant que Nancy ne puisse formuler une hypothèse, nous entendîmes les cris de Marie, nous parvenant depuis l'étage.

— Vous pouvez pas faire ça ! hurla-t-elle. Vous ne pouvez pas me tuer si ce n'est pas moi la coupable !

Je montai les marches menant à la cellule des femmes quatre à quatre, traversant le poste en deux pas. J'ouvris avec fracas la porte de

notre ancienne cuisine, juste à temps pour entendre M. Porter dire :

— Vous n'obtiendrez jamais la peine de mort pour une complice. Pas pour quelqu'un qui n'a pas participé au meurtre à proprement parler. D'autant plus si c'est une fille de quinze ans !

— Seize ans plutôt, non ? corrigea Pilson, en regardant Marie. Seize ans, maintenant que nous sommes en décembre. Et si, je l'aurai ! La petite infirmière qu'ils ont tuée ? Angela Hawk ? Ce n'était pas une vulgaire inconnue. C'était la nièce de la femme du gouverneur. (Il souleva sa serviette et se tourna pour s'en aller). Meurtre avec concomitance, meurtre intentionnel, M. Porter. Effectuez vos recherches. Dans l'État du Nebraska, il n'y a pas besoin d'avoir tenu le couteau en main pour être reconnu coupable.

Il sortit de la pièce, abandonnant à M. Porter la difficile tâche de calmer Marie, qui donnait l'impression qu'elle allait escalader les barreaux.

— M. Pilson, attendez !

Je le suivis dans tout le poste, jusque dans le froid du parking où le moteur de sa voiture ronronnait. La banquette arrière de sa berline était recouverte de boîtes remplies des dossiers de l'affaire, de sacoches et de valises, des chemises pendaient ingénieusement à des cintres accrochés aux bordures de ses fenêtres entrouvertes.

— Vous vous en allez ?

— Je retourne à Lincoln jusqu'au jugement.

— Vous ne pouvez pas. Vous ne pouvez pas faire ça. Vous ne pouvez pas simplement la tuer !

— Elle était présente et elle le protège, fit-il. Donc si, je le peux.

— Mais elle dit la vérité !

Il se figea, et me regarda comme si j'avais perdu la tête.

— Elle dit la vérité, répétai-je, plus calmement. Je sais de quoi cela peut avoir l'air. Mais j'ai vu des choses, et ce qu'elle m'a raconté…

— Je savais que c'était une erreur. Tu n'es qu'un gosse. (Il ouvrit sa portière et jeta sa serviette à l'intérieur). Marie Hale a été informée des conséquences potentielles durant l'audience au tribunal d'instance. Tout comme toi. Et pourtant, pendant des mois, tu l'as laissée jouer cette comédie. Quand elle ira sur la chaise, ce sera autant ta faute que la sienne.

— Attendez, M. Pilson…

— Il suffit de regarder les faits…

— C'est bien ce que je fais, dis-je. Et aussi tous les faits que vous ne pouvez pas expliquer.

Il ouvrit la porte et commença à entrer, mais je l'en empêchai.

— Les empreintes digitales trouvées sur les scènes. Celles de pas. Pourquoi ce ne sont que les siennes ? Ces gens à qui vous avez montré sa photo à Loup City, Norfolk, Grand Junction – pourquoi ce n'est que

de son visage dont on se souvient ? À moins que vous pensiez qu'elle a fait tout ça seule ?

Il se détourna et posa les avant-bras sur le capot. Je voyais qu'il y réfléchissait, qu'il pensait que c'était elle, et je me détestais de lui avoir suggéré l'idée. Mais plus tard, il secoua la tête : aucun jury n'y croirait après avoir vu Marie, si jeune et si frêle. Si féminine. Une femme ne pourrait jamais commettre de tels meurtres. Elle ne pouvait qu'aider un homme à y parvenir.

— Elle ne mérite pas de mourir, dis-je doucement.

— Ce n'est ni à toi ni à moi d'en juger. Mais au juge, au gouverneur et au Seigneur.

— Mais, c'est bien vous qui décidez. Si vous demandez la clémence, ils vous écouteront.

— C'est donc vrai, concéda-t-il. Que vous vous êtes rapprochés. Tu te rends bien compte qu'elle n'a jamais réellement voulu se confesser ? Que si tu n'avais pas été là, tout se serait passé bien différemment ? Mais un joli garçon, comme toi ? D'une bonne famille ? Marie Hale ne s'est jamais retrouvée seule dans une pièce avec quelqu'un comme toi, et encore moins avec quelqu'un disposé à l'écouter. Une partie d'elle-même doit même croire que si elle peut te convaincre de son innocence… alors dans ce cas, elle sera vraiment innocente.

— Ce n'est pas ce qu'elle fait, M. Pilson.

— Je sais que vous n'enregistrez pas tout, coupa-t-il. Parfois, la cassette commence alors que vous êtes déjà au milieu d'une conversation.

— J'oublie parfois de le démarrer, reconnus-je. Mais je ne manque rien d'important. On ne fait que discuter, lancer la conversation. Elle me demande des cigarettes, ce genre de choses.

— Des cigarettes, répéta Pilson. Et peut-être des choses d'une nature un peu plus délicate ? Des faveurs qu'il n'est peut-être pas approprié d'enregistrer ?

Je le regardai d'un œil vide.

— Comme des choses sexuelles ?

— Je…

— Est-ce que tu sais s'ils ont eu des relations sexuelles ? Tu sais combien de fois ? Et s'ils ont eu des relations déviantes ? Peut-être l'a-t-elle laissé mettre son engin dans sa bouche ?

— Quelle importance ? demandai-je.

— Cela donnerait une estimation de son niveau d'implication.

Ses yeux étaient devenus méchants – il était ravi de me mettre mal à l'aise.

— Allons, mon garçon, tu ne crois quand même pas qu'elle soit toujours vierge ?

— J'imagine que non. Mais je ne vois pas en quoi c'est important.

— C'est important, parce qu'elle te dupe.

— Où était le sang ? demandai-je alors qu'il entrait dans la voiture. Où était le sang, M. Pilson ?

J'élevai la voix pour couvrir le bruit de la portière qui claquait et du moteur.

— Où était-il, si cela ne s'est pas déroulé comme elle l'a indiqué ?

— J'ai une piste, Michael, répondit-il. Je ne voulais rien dire à l'intérieur, au cas où elle ne mène nulle part. Mais si elle débouche sur quelque chose, je reviendrai. Et tout va changer.

» Tu sais, la majorité de ces soi-disant anomalies mystérieuses peuvent être expliquées par des bourdes institutionnelles. Tu dis qu'ils n'ont jamais tenté de s'échapper ? Jamais essayé d'appeler à l'aide ? Sauf que le gamin Covey à Madison a bien essayé d'appeler à l'aide.

Richard Covey, l'étudiant de troisième cycle qui avait été tué dans une maison abandonnée avec sa fiancée, Stacy Lee Brandberg. Les derniers meurtres avant que les Carlson ne soient assassinés à Black Deer Falls.

— Que voulez-vous dire ? m'enquis-je.

— Il a délibérément laissé tomber ses manuels scolaires par la fenêtre de la voiture avec son nom et des messages écrits destinés à la police à l'intérieur. Quelqu'un les a même récupérés et les a ramenés. Seulement, personne n'a fait le lien avant que les corps ne soient retrouvés. La police de Madison ne les a pas faits fuiter dans les journaux. (Il me regarda une dernière fois.) Contente-toi de lui faire avouer la vérité, dit-il.

Puis, il passa une vitesse et s'en alla.

Ce soir-là, mon père s'arrêta à la prison pour me ramener à la maison en voiture pour le dîner. En chemin, il fit un détour par la station-service et le petit magasin de proximité situé de l'autre côté de la voie ferrée, il me laissa dans son *pick-up*, tandis qu'il allait acheter du tabac à pipe parfumé à la vanille et la cerise et un peu de chewing-gum pour Dawn. Il revint en me jetant une boîte de bonbons *Mike and Ike*.

— Les rapports toxicos des Carlson sont revenus, m'annonça-t-il alors que j'ouvrais mes friandises et que lui reculait son *pick-up*, en glissant légèrement sur la neige à moitié fondue. Rien à signaler.

» J'avais espéré, souffla-t-il, comme ils ont fait l'autopsie à toute vitesse, qu'ils trouveraient quelque chose. Mais s'il y a eu du poison ou des sédatifs, ce n'était rien d'identifiable.

— Pourquoi ne pas les avoir attachés ? demandai-je. Est-ce que ce ne serait pas plus logique de les ligoter ? Ça n'aurait pas été difficile s'il y avait deux criminels. L'un avec le rasoir, l'autre qui les attache ?

Mon père haussa les épaules.

— Il n'avait peut-être pas confiance en ses nœuds, à elle.

— Ou peut-être qu'elle refusait de le faire.

Je le vis me regarder du coin de l'œil.

— Peut-être.

— Pilson pense avoir une piste, ajoutai-je.

— *Monsieur* Pilson, me corrigea mon père, même s'il lui portait tout autant d'estime que moi. Et qu'est-ce que c'est ?

— Il a refusé de m'en parler.

— C'est pour ça qu'il retourne à Lincoln ?

Je haussai les épaules.

— Richard Covey a essayé d'appeler à l'aide, repris-je. Il a laissé tomber des livres de cours portant son nom sur l'autoroute.

— Où est-ce que tu as entendu ça ?

— Auprès de M. Pilson.

Mon père me lança un regard.

— Michael, est-ce que tu veux arrêter ?

— Je ne peux pas m'arrêter, papa, dis-je. Même si elle a bien fait ce qu'elle a fait, je ne veux pas que Marie meure. Je n'ai même pas tellement envie qu'elle s'en aille.

J'enfournai des bonbons gélifiés dans ma bouche pour m'empêcher de pleurer et mon père bougea dans son siège et me laissa mâcher.

— Je suis désolé, fiston.

— Je ne sais pas comment l'aider.

— Il n'y a réellement qu'un seul moyen de l'aider, dit-il. Pilson ne veut pas vraiment de Marie. C'est *lui* qu'il veut. Elle doit le dénoncer.

— Et s'il n'y a personne à dénoncer ? demandai-je.

Mais il secoua la tête.

— Il doit bien il y avoir quelqu'un. Je ne crois pas que cette gamine ait jamais fait de mal à qui que ce soit.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Hiver

Pilson quitta Black Deer Falls pour le reste du mois de décembre, et la totalité de ce mois béni de janvier. Et l'espace d'un instant, ce fut comme si son départ nous avait libérés – comme il n'était plus occupé à nous épier, nous en oubliâmes où nous étions. Nous oubliâmes, pour un court moment, pourquoi nous étions là et que nous ne bénéficions que d'un sursis. Que le temps dont nous disposions n'était qu'emprunté. Nous refusions de croire que nous ne pourrions pas continuer à vivre ainsi.

Mais quand je n'étais pas en compagnie de Marie, je réalisais que notre temps était pratiquement écoulé. Le buveur de sang ne faisait plus peur aux habitants. Les barrages routiers, les patrouilles et les recherches supplémentaires étaient toujours de mise, mais en nombres plus restreints. Pendant des semaines, nous n'avions trouvé aucune nouvelle trace, aucun nouvel indice. Aucune piste à suivre, pas même une station-service braquée pour du cash. Et il y avait également eu plusieurs changements subtils dans le nombre décroissant de parutions d'articles : quelques questions judicieusement placées quant à ce que savait Marie et ce qu'elle aurait pu faire.

Le lendemain de Noël, j'apportai à Marie quelques présents de la part de ma famille, et une assiette de restes : de l'oie rôtie accompagnée de purée de pommes de terre ainsi que la farce au riz sauvage de ma mère. Je pensais que nous pourrions au moins passer les fêtes avant que je doive la presser. Mais après qu'elle eut ouvert la carte fabriquée par Dawn, et déballé la jupe et le ruban vert de ma mère, elle me demanda :

— Combien de temps il nous reste, tu crois ?

— Je n'en sais rien. Plus longtemps. Pour être honnête, je pensais que nous aurions déjà entendu parler de Pilson. (Je passais la main au travers des barreaux de sa cellule et saisit le ruban.) Qu'est-ce que tu penses qu'il sait ? Quelle piste pourrait-il suivre ?

— Il ne peut rien savoir, répondit Marie. Il bluffe.

— Tu crois qu'il bluffe pour la peine de mort ?

Je ne voulais pas en parler ce jour-là. C'était Noël, et je pensais que cela la perturberait.

— Non, répondit-elle. C'est ce qu'il a toujours espéré. Il a tellement de chance que Pilson se soit montré.

J'étais confus. Je croyais qu'elle parlait de Pilson.

— Tu parles du buveur de sang. Il veut que tu meures ?

— Il faut bien que ça arrive d'une façon ou d'une autre. S'il ne peut pas le faire lui-même.

J'eus besoin d'un peu de temps pour comprendre où elle voulait en venir : mourir pour ensuite revenir d'entre les morts. C'était ainsi que cela se passait d'après les légendes et les traditions.

— Oh, fis-je. À cause des trucs vampiriques.

L'humeur de Marie s'améliora, et elle sourit.

— C'est ça. À cause des trucs vampiriques. (Elle défroissa sa jupe en l'étalant sur ses genoux). C'est très joli, Michael. C'est le plus beau Noël que j'aie jamais eu.

J'aimerais mentionner une dernière chose qu'il s'est passée avant le retour de Pilson en février.

C'était une nuit de janvier. Un soir d'école, mais j'étais éveillé tard, alors que le reste de ma famille dormait à poings fermés. J'étais dans ma chambre, en train de lire un livre portant sur les coutumes vampiriques ou peut-être que je lisais un *comic*, quand quelque chose vint frapper ma fenêtre. Un caillou, comme si j'étais une fille et que quelqu'un était venu me voir en douce. Je crus d'abord que c'était une branche d'arbre ou une feuille, même si le temps n'était pas venteux. Sauf que cela continuait. Un caillou, puis un autre, puis un troisième, et ce dernier frappa assez fort pour laisser une marque sur le verre.

Je me levai pour regarder, m'attendant à découvrir Percy, ou un camarade de Dawn. Mais il n'y avait personne. Personne sous ma fenêtre. Personne sur le porche ou debout dans notre allée.

Il se tenait dans la rue. Majoritairement obscurci par les ombres, seules ses jambes et son épaule gauche étaient éclairées par la faible lumière provenant de la lampe extérieure du garage des Schuman. Pendant une minute, je crus avoir une hallucination et je clignai fort des yeux – mais quand je les rouvris, il était toujours là. Il regardait vers ma fenêtre.

J'eus d'abord peur. Puis je me remplis d'une excitation nerveuse. C'était lui. Celui qui avait traîné Marie jusqu'en enfer. Celui qui avait tué Steve et ses parents et une douzaine d'autres personnes. Il était juste là.

Mon père était endormi dans leur chambre au fond du couloir et il

gardait toujours son arme de service avec lui : elle était accrochée dans le placard, mais il était verrouillé depuis que j'étais gamin. Je saisis donc ma batte de baseball à la place.

Je ne sais pas au juste ce que j'avais prévu. Lui courir dessus et lui briser les jambes. Le frapper jusqu'à ce qu'il ne se relève plus. Tous les détails étranges qui me parvinrent plus tard – qu'il avait réussi à jeter des pierres contre ma fenêtre depuis la rue, qu'il était là dehors au milieu de la nuit en hiver sans manteau – ne me touchèrent pas à ce moment-là. Je voulais seulement l'attraper.

J'aurais été un héros. Marie aurait été en sécurité. Et tout aurait été terminé.

Il ne me fallut pas plus de cinq secondes pour me détourner de la fenêtre, agripper la batte, et dévaler les escaliers. Je sais que la porte de devant était verrouillée et que je n'avais pas entendu le cliquetis de la serrure ou le lourd tintement de la couronne de Noël. Mais quand je finis de descendre les escaliers pour continuer ma course, la porte était déjà ouverte.

Il se trouvait au milieu de notre salon. Arborant la même forme qu'il avait prise au milieu de la rue, comme s'il avait été une statue déplacée par quelqu'un. Et même si notre salon était illuminé par la lune et la neige fraîche immaculée – je ne parvenais pas à distinguer quoi que ce soit de son visage.

Je levai la batte.

— Demande-lui combien elle a bu, dit-il.

Je me mis à crier en l'entendant parler. Je ne le nierai pas. Je n'avais jamais entendu une telle voix, et son visage n'avait absolument pas bougé en articulant les mots.

J'appelai en criant ma mère ; puis mon père. Je criai peut-être même pour Dawn. Je hurlais encore quand mon père descendit les escaliers, titubant à demi de sommeil, pour allumer les lumières.

— Michael, Michael ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Je me tenais debout dans l'entrée. Le salon était vide.

Ils étaient effrayés. Ils racontèrent que j'avais fait du somnambulisme. On me fit la leçon, me signalant que mon père aurait pu me tirer dessus, alors qu'il n'était pas descendu avec son arme. Et une autre, après que ma mère ait dû répondre aux coups de téléphone de tous les voisins que j'avais réveillés.

— C'est cette fille, c'est ça ? fit-elle.

— Non. Elle n'a rien à voir.

— Elle te manipule, Michael. Toutes ces journées passées seuls tous les deux. Une fille comme ça sait comment obtenir ce qu'elle veut.

— C'est ça que disent les gens ? demandai-je. C'est ça que vous pensez ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'avant que tu la rencontres, rien de

pareil ne se serait jamais produit.

Les gens tenaient Marie pour responsable, ils se méfiaient d'elle, ils la détestaient même. Ceux qui étaient gentils la prenaient en pitié. Mais personne ne la croyait, et c'est peut-être pour ça que je me devais de le faire.

Nous ne trouvâmes aucune trace de l'intrus – aucune empreinte de pas humide de neige ou de marque fraîche sur le tapis, rien ne sortant de l'ordinaire. L'après-midi suivant, ma famille avait tout bonnement oublié l'incident. Ma mère me présenta ses excuses pour ce qu'elle avait dit, et me confectionna des sandwiches à la viande à amener à la prison.

Mais il y avait toujours cette fissure dans le verre de ma fenêtre. Et je n'ai jamais été somnambule. Je posai la question à Marie, de manière détournée, mais même elle me déclara que je m'imaginais des choses.

— Il n'aurait pas pu entrer chez toi, à moins que tu ne l'y invites, Michael. Et tu ne l'y as pas invité, si ?

Non, je ne l'avais pas invité à entrer. Mais c'était marrant de constater que ce salaud suivait les règles vampiriques uniquement quand elles lui permettaient de me faire passer pour un fou.

Quelques jours plus tard, mon père monta dans ma chambre pour l'en débarrasser de tout ce qui était lié aux vampires. Les livres retournèrent à la bibliothèque, et il confisqua quelques-uns de mes carnets de notes. Il arracha les croquis des symboles que Percy et moi avions vus dans les bois.

Peut-être que cela suffit. Peut-être que tout se produisait dans mon esprit. Quoi qu'il en soit, le buveur de sang ne tenta pas de reprendre contact avec moi, que ce soit en songes ou autrement. Puis, une semaine plus tard, Pilson nous revint avec des informations.

CHAPITRE VINGT-CINQ

La découverte

Je parierais que lorsque Benjamin Pilson a entendu pour la première fois parler de Marie, il était tout excité. Une jeune fille comme elle sur les lieux du crime ? Je parie qu'il pensait avoir tiré le gros lot. Elle serait malléable à merci et facile à manipuler – toute cette affaire avait dû lui apparaître comme une belle poule aux œufs d'or servie sur un plateau.

Je me rappelle du jour où il est revenu : il entra dans le poste avec un sourire étincelant, tel un présentateur de jeu télévisé.

J'étais dans l'espace principal, j'aidais Bert à nettoyer son bureau. Il était toujours sens dessus dessous – des emballages de nourriture et des serviettes tachées, vestiges de repas rapides, des anneaux de café partout – et mon père lui rebattait parfois les oreilles à ce sujet, je voulais donc l'assister. Nous nous sentions toujours tous mal pour ce qui était advenu à son serpent. Une fois la neige fondue, mon père se rendit d'ailleurs à la grande animalerie de Brainerd pour lui rapporter un nouveau python, un voyage qui nous accorda quelques moments plus légers : mon père n'avait jamais semblé si nerveux qu'en se baladant avec ce reptile dans sa voiture, contrairement à n'importe quel transfert de prisonniers.

Pilson entra alors que je sortais les poubelles. Il me jeta un regard rapide et je lui adressai une sorte de hochement de tête, surpris de le voir. Il ne s'embêta même pas à répondre à mon salut et il entra pour parler à mon père. Il avait dû passer quelques appels, car il ne fallut guère attendre longtemps avant que notre procureur, M. Norquist, n'arrive, suivi de M. Porter quelques minutes plus tard.

— Mais bon sang, qu'est-ce qu'il cherche encore à faire ? demanda Bert alors que nous étions à son bureau.

Pilson désirait que tout le monde monte voir Marie à sa cellule.

— Elle est en train de terminer son repas, Rick, fit Bert. Pourquoi ne me laisses-tu pas aller la chercher ?

Mon père acquiesça, et Bert monta avec les clefs.

— Qu'est-ce qu'il se passe, papa ? demandai-je, mais il me fit signe de rester tranquille.

Bert fit descendre Marie, sans menottes. Il gardait une main posée sur son épaule.

— Entrons dans la salle d'interrogatoire, je vous prie, fit Pilson.

Marie fronça les sourcils.

— Ça en fera du monde dans cette petite pièce. Vous ne pouvez pas juste me le dire ici ?

Pilson parut tout d'abord irrité ; la ligne de son front se plissa franchement. Puis son sourire lui revint, ce qui fut pire encore.

— Si c'est là ce que vous souhaitez, Miss Hale, dit-il. Ou devrais-je plutôt dire, Miss Mewes ?

— Miss Mewes ? reprit mon père.

— Elle ne s'appelle pas Marie Catherine Hale, énonça Pilson. Mais Marie Catherine Mewes. Elle est née dans le comté de Greeley, dans le Nebraska, d'une certaine Audrey Cody – portant précédemment le nom de Mewes – originaire de la ville de North Platte. Mme Cody a été portée disparue il y a plusieurs mois, ainsi que son mari, Nathaniel.

Je regardai Marie. Je ne l'avais jamais vue effrayée, pas même lorsqu'elle était recouverte du sang des Carlson. Mais à chaque fois que Pilson prononçait le nom « Mewes », elle grimaçait comme si elle le recevait en pleine figure.

— Ce ne sont pas eux ? demanda-t-il. Vos parents ? Audrey et Nathaniel Cody ? Portés disparus depuis le début de l'été. Et décédés, selon vos dires.

— Oui, répondit Marie. Ils sont tous les deux morts.

— Mais ils ne le sont pas vraiment, si ? Tout du moins, lui ne l'est pas.

— Comment ça, il ne l'est pas ? demandai-je.

— Je veux dire que Nathaniel Cody est notre meurtrier.

Il nous expliqua comment il les avait retrouvés. C'était grâce à un indice contenu dans les discussions enregistrées. Il cherchait à retrouver Marie depuis des mois, appelant des orphelinats et des centres d'hébergement tout en fouillant les rapports de filles portées disparues. Puis, un soir alors qu'il écoutait nos échanges, il avait entendu Marie dire que son beau-père affirmait être le descendant d'un cowboy local bien connu. Il ne lui fallut pas longtemps pour apprendre que le *Wild West Show* de Buffalo Bill Cody avait été fondé à North Platte[8]. Et une fois le nom de Cody trouvé, le reste fut facile.

— L'employeur de M. Cody avait trouvé cela curieux qu'il ne se présente pas au travail un lundi matin, mais après s'être renseigné, il a découvert que sa femme et sa belle-fille avaient elles aussi disparu. Il

était donc parti du principe que la famille tout entière s'en était allée, comme le font certaines personnes parfois. Une semaine plus tard, la propriétaire est passée à la maison et a découvert que rien n'avait été débarrassé. Il y avait encore des vêtements dans la commode, des bijoux et des photos de famille, tout était resté sur place.

» J'ai toujours trouvé étrange, poursuivit-il, que personne ne se rapproche de nos services après vous avoir identifié grâce à la photo dans les journaux papiers et télévisés. Mais vous étiez un peu différente à l'époque. Plus modeste, effacée, et vos cheveux étaient plus longs et ternes. Des imperfections de peau. Et aucun sourire, même pour une photo.

Il en sortit une de sa veste et nous la montra : elle avait été prise quelques années auparavant et ses cheveux étaient plus clairs et moins épais. Des points noirs étaient visibles sur son front et son menton. Elle était différente, mais c'était bien elle.

Marie donnait le sentiment de vouloir lui arracher les yeux.

— Est-ce que c'est vrai ? demandai-je.

— Je te l'ai déjà dit. Je t'ai déjà dit que mes parents étaient morts.

— Qu'ils étaient morts, reprit Pilson. N'est-ce pas là ce que vous avez dit ? *Ils*. Mais les habitants de North Platte ont eu la langue bien pendue au sujet de votre beau-père une fois qu'ils ont découvert que c'était vous qui étiez enfermée ici. Des choses troublantes à raconter.

— Fermez-la.

— Quel genre de choses troublantes ? demanda M. Porter.

— Nathaniel Cody avait un penchant pour les jeunes filles.

Les mâchoires et les dents de Marie se crispèrent. Mon père comprit plus rapidement que moi, et murmura :

— Bon Dieu.

— Il a fait de vous son petit secret, n'est-ce pas, Marie ? Un joli animal de compagnie, reprit Pilson. Il vous achetait des petits présents. De nouveaux vêtements. Vous étiez banale et il vous a refait une beauté. C'était peut-être innocent au début. Mais ensuite, la situation a changé. C'est ce qu'a raconté votre propriétaire, Mme Marshall. Elle a ajouté qu'il n'avait peut-être même jamais été intéressé par votre mère.

— Taisez-vous.

— En vous regardant aujourd'hui, je ne peux vraiment pas le blâmer.

— Fermez-la, fermez-la, fermez-la !

Marie se projeta vers Pilson toutes griffes dehors. Bert dut la retenir. Mon père et lui durent la plaquer au sol pour lui passer les menottes. Mais elle continuait de pousser d'atroces cris animaux.

— Placez-la dans la salle d'interrogatoire, exigea Pilson. Je n'en ai pas encore terminé avec elle.

— Non, refusa M. Porter. Vous en avez fini.

— Fais-la remonter, Bert, ordonna mon père. Elle garde les menottes et tu la surveilles jusqu'à ce que je te dise le contraire !

Bert opina. Il semblait terrifié, il luttait pour lui faire monter les marches. Elle était furieuse, elle hurlait et se débattait.

— Est-ce que vous l'avez séduit ? lança Pilson. Est-ce que vous l'avez aidé à tuer votre mère ? Dites-nous où il se trouve, Miss Mewes ! Ne voulez-vous pas que nous retrouvions le corps de votre mère ? Ne voulez-vous pas qu'elle soit enterrée en bonne chrétienne ?

Il affichait le même sourire que celui qu'il avait arboré en entrant. Jusqu'à ce que mon père pose un bras contre son torse et le plaque contre le mur.

— J'en ai assez entendu de votre part, M. Pilson.

— Mais lâchez-moi !

— Vous entrez dans mon poste et vous y déchaînez les enfers ?

Mon père le replaqua une nouvelle fois. La cravate de Pilson n'était plus droite et le bouton de son col était ouvert ; il réajusta sa cravate avec énervement tandis que mon père lui fit signe de passer la porte de son bureau.

Je les suivis.

Pilson fit claquer un mince dossier sur le bureau de mon père qui le souleva et en parcourut les pages.

— Une fois que nous l'avons trouvée, tout s'est mis en place, expliqua Pilson. Elle et le beau-père ont entamé une sorte de liaison qui a mené à la mort de la mère. À partir de là, ils ont perdu le contrôle.

Mon père lui lança un regard dégoûté.

— Dans le coin, quand un homme adulte s'intéresse à une fille de quinze ans, on n'appelle pas ça « une sorte de liaison », dit-il. Où est-il ? Est-ce que vous l'avez retrouvé ?

— Pas encore. Nous avons lancé des avis de recherche. Le FBI a envoyé des hommes. Maintenant que nous savons qui nous recherchons, il ne pourra pas se cacher longtemps.

Je restais raide comme une planche dans un coin. Je n'avais encore jamais entendu le nom « Nathaniel Cody » mais maintenant je n'entendais plus que cela, m'imaginant à quoi il ressemblait : grand et sombre, beau comme une star de cinéma.

Mon père ferma le dossier.

— C'est perturbant, commenta Pilson. Mais au moins, c'est une explication.

Mais ce n'était pas la bonne. Tout était faux dans cette interprétation, jusqu'à son nom : Marie Catherine Mewes. J'avais l'impression qu'ils parlaient de quelqu'un d'autre.

— Écoutez-moi, Rick, fit Pilson, il faut que vous m'autorisiez à lui

parler. Tout de suite, avant qu'elle invente encore quelque chose de nouveau. Nous avons déjà perdu trop de temps.

Ils me regardèrent. Ils avaient honte d'avoir laissé les entretiens durer si longtemps et d'avoir écouté toutes ces idioties sur les vampires. Seulement elles n'avaient rien d'idiot. Ce n'est pas Nathaniel Cody qui s'était retrouvé debout sous ma fenêtre. Il n'avait pas grimpé dans des arbres et n'y avait pas gravé de symboles.

Cependant, mon père céda.

— M. Porter devra être présent.

— Papa, protestai-je.

— Tout ira bien, Michael.

— Bien sûr que non, dis-je doucement.

J'aurais pu enfoncer mon poing dans le ventre de Pilson. Pourtant, il eut le culot de continuer à me lancer des regards compatissants, et de me serrer les épaules. Puis, il se rendit dans la salle d'interrogatoire.

Pilson interrogea Marie pendant deux heures. Elle hurla pendant la majorité de ce temps. Mais c'était pire quand elle était calme. Je refusais de penser aux questions qu'il lui posait, des questions sales comme celles qu'il m'avait posées avant de quitter la ville. Et je ne voulais pas réfléchir aux réponses.

Quand ce fut terminé, elle avait un air fantomatique en sortant. Je l'appelai, mais elle se contenta de traverser le poste en compagnie de Bert pour remonter à sa cellule. En vérité, Pilson ne paraissait pas beaucoup plus fringant : il avait retiré sa veste de costume et ses aisselles étaient sombres de sueur.

— Alors ? demanda mon père. Ça s'est passé comme vous le pensiez ?

Il opina, et se frotta le visage.

— Mais elle ne coopère pas. Elle refuse de le dénoncer.

— Cela fait des mois, dis-je. Elle ne sait pas où il se trouve.

Pilson me lança un regard irrité.

— Ces interviews doivent cesser. Il est inutile de continuer à dépenser des fonds en enregistrements, et nous pouvons arranger un transport pour Lincoln dès la semaine prochaine.

— Attendez, fit mon père. Il n'y a pas eu de nouvelle audition.

— Et elle n'a pas terminé, complétai-je. Il y a encore des…

— Si elle a besoin de se confesser davantage, me coupa Pilson, elle aura un prêtre.

— Vous ne pouvez pas simplement l'emmener.

— Avec ces nouvelles informations – son identité, le suspect principal – c'est le Nebraska qui a la priorité.

— Avec tout le respect que je vous dois, M. Pilson, c'est à un juge d'en décider. Et les habitants de Black Deer Falls ne l'accepteront pas.

Nous avons toujours besoin de savoir ce qu'il s'est passé ce soir-là dans cette ferme.

Pilson soupira, mais finit par acquiescer.

— Vous avez raison. Il vous faut des réponses. Je sais que je ne suis pas le seul à penser à une élection.

8. NdT : Les *Wild West Shows* sont des spectacles itinérants de grande envergure aux États-Unis et en Europe qui connaissent un succès populaire écrasant dans les années 1870 à 1930. Ils font revivre les mythes de la conquête de l'Ouest (encore toute récente). Celui de Buffalo Bill était le plus connu.

CHAPITRE VINGT-SIX

Les meurtres Dracula

Peu après le retour de M. Pilson à Black Deer Falls, il divulgua les détails de la confession de Marie à la presse. Par pure intégrité journalistique, je ne peux pas affirmer que c'était bien lui, mais qui est-ce que cela aurait pu être d'autre ? Il avait tout gardé sous silence jusque-là, s'inquiétant d'être tourné en ridicule, mais ce n'était plus le cas, désormais qu'il possédait une « explication raisonnable ». Il raconta donc tout : tout sur le buveur de sang, et la nature de la relation entre Nathaniel Cody et Marie. Cody devint immédiatement l'homme le plus recherché d'Amérique. Marie, une plaisanterie.

Les journaux reprirent l'habitude de les appeler les Meurtres Dracula, mais cette fois-ci sur le ton de la farce : ils ridiculisaient Marie pour ses sottises de petite fille tout en la condamnant à mort dans le même article.

Mon père et moi ne fûmes pas épargnés non plus. Ils nous traitaient de ploucs. Ils racontaient que nous nous étions précipités dans les bois armés de fusils et de croix en bois, à la chasse aux monstres ; des gens trop bêtes pour comprendre que Marie avait probablement tiré l'idée de leurs propres gros titres. En effet, n'étaient-ce pas eux qui avaient inventé le terme « Meurtres Dracula » dès le mois d'août ?

Les reporters s'emparèrent de l'explication du beau-père de Marie et en firent leurs choux gras, oubliant tout du sang manquant, des empreintes de pas introuvables, des symboles gravés sur la pierre tombale de Steve Carlson, et des autres questions qui restaient à déterminer sur l'affaire. Pour le grand public, le mystère des Meurtres exsangues avait été résolu et leur attention se tournait vers d'autres préoccupations. À Black Deer Falls, cela signifiait des choses comme transférer Marie de notre prison pour son jugement, et la mise en place d'un référendum révocatoire pour le shérif du comté. La ville tout entière avait honte de nous pour avoir écouté son histoire. Et

mon père ne se défendit pas. Il ne leur expliqua pas pourquoi il avait pensé que cela valait la peine de lui prêter attention. J'imagine qu'il n'était simplement pas comme cela.

À l'école, les gamins se fichaient de moi. Ils me jetaient des choses. Ils me faisaient tomber lors de mouvements de foule, ou quelqu'un me poussait dans sa course avant de repartir à toutes jambes. Et Percy se présenta un jour à la cafétéria avec un œil au beurre noir.

— T'occupe, coupa-t-il avant que je ne pose la question. C'était un combat à la loyale. On pourrait même dire que j'ai gagné.

— Qui était-ce ? exigeai-je de savoir.

— T'occupe, j'ai dit. Reste discret. Laisse-moi gérer ça.

— *Je* peux m'en occuper.

— Non, tu peux pas. Si c'était le cas, ils diraient… je sais pas en fait. Mais tu aurais des ennuis, et ton père aussi. Ils sont tous en train de vous observer.

Il n'expliqua pas à qui il faisait référence par ce « ils ». Il y avait à nouveau des yeux partout, des reporters qui se rassemblaient tels des volées de corbeaux, portant des manteaux d'hiver sombres et des chapeaux, des écharpes flambant neuves et des gants qui n'étaient pas assez chauds pour nos hivers. Dans la 9e rue, la maison d'hôtes de Mme B. était pleine à craquer, ainsi que le motel de l'autoroute. Les *diners* et les bars étaient remplis tous les soirs de « reporters indiscrets » et Charlie commençait à se plaindre qu'il était difficile d'entrer et de sortir du Café des Sports lors de ses pauses déjeuner.

J'étais assis à notre table à la cafétéria, sans avoir touché à mon plateau, tandis que Percy mangeait son pain de viande et son fromage blanc. Tout était calme autour de nous. Personne ne parlait, seuls des chuchotements étaient audibles. Je ressentais des yeux me brûler l'arrière du crâne et j'aurais souhaité pouvoir ressembler davantage à Percy, encore capable de faire semblant d'avoir de l'appétit malgré ses contusions. J'aurais même souhaité ressembler plus à Pilson, qui se tenait au milieu de la foule de reporters toujours prêt à leur fournir un bon mot ou une remarque sur l'affaire, chaque photo capturait le portrait d'un homme de loi implacable, dont le sillon dans le front était presque trop profond pour que l'encre puisse correctement le rendre sur papier.

— Il dit que cela ne lui fait pas plaisir, dis-je, et Percy s'arrêta de manger. Que Marie se retrouve sur la chaise électrique. Il dit qu'il en va de sa responsabilité de procureur envers les victimes et leurs familles. Envers nous, les bons et honnêtes citoyens, qui craignons d'éteindre nos lumières.

— Est-ce qu'il a dit ça d'un air sérieux ? demanda Percy.

— Je n'en sais rien. C'était dans le journal.

Je hasardai un coup d'œil dans le réfectoire et aperçus le regard de

Carol. Elle était assise avec ses amies. Les autres filles formaient un troupeau composé de regards furtifs et de murmures, mais Carol se contentait de m'observer, et j'imaginai l'espace d'un instant pouvoir poser ma tête sur son épaule jusqu'à ce que les reporters soient partis. Jusqu'à ce que Marie soit partie. Jusqu'à ce que tout le monde oublie que c'était moi qui me trouvais dans cette pièce à prendre des notes en sténo à propos de vampires.

Je me levai.

— Où est-ce que tu vas ? demanda Percy.

— Pas faim.

Je pris mon plateau, déversai la nourriture dans la poubelle, et Rudy Bartholomew hurla :

— Tu retournes à la prison ?

— Je retourne en classe, dis-je sans me retourner.

— J'imagine que le meurtre de Steve t'a donné une sacrée histoire.

Je serrai les poings et le regardai. Rudy Bart était debout près de sa table, portant le blouson en cuir qu'il ne semblait jamais retirer. J'étais un peu surpris qu'il fasse montre de tant de courage après ce qu'il nous avait fait dans le cimetière. Mais c'était notre faute, je suppose. Nous n'en avions rien dit, c'est donc nous qui lui avions appris qu'il pouvait s'en tirer.

Percy se leva d'un bond et se rangea à mes côtés.

— Tu penses que Michael veut apparaître dans les journaux ? C'est pas lui qui suit les reporters partout, en se repeignant en permanence au cas où ils voudraient prendre une photo. Je vous ai tous vus le faire.

Percy pointa tous les présents de la cafétéria.

— Il veut qu'on la prenne tous en pitié ! Et tu t'en fiches ?

— Tu voudrais la tuer à main nue, j'imagine, dis-je, un peu plus fort que je ne l'aurais voulu.

Je les regardais dans les yeux. Leur lançais des regards noirs. Des gens avec qui j'avais grandi, que je connaissais. Mais je ne connaissais aucun d'eux aussi bien que j'avais appris à connaître Marie. Je parie que si cela avait été le cas, eux aussi auraient eu leurs secrets.

Percy et moi sortîmes. Derrière nous, les dames de la cafétéria retrouvèrent leur courage et enjoignirent à Rudy de s'assoir et de finir de manger.

— Je ne sais pas à quoi ton vieux pensait, en te laissant venir à l'école, commenta Percy. Mo est pas le meilleur des pères, mais même lui m'aurait enfermé à la maison derrière les rideaux jusqu'à ce que la tempête passe.

— Elle ne passera pas.

Nous traversâmes les couloirs, nous nous sentions nuls, et quelqu'un me jeta un journal au visage. La photo de Marie s'étalait en

première page – celle du tribunal avec le rouge à lèvres de ma mère – sous le titre : « Lolita de 16 ans ou fiancée de Dracula ? »

Le gamin qui le tenait était Nick Clinton, un gars sympa et un de mes amis, en quelque sorte. Ce n'était pas sa faute, il était juste là au mauvais moment.

— Ma mère fait un *scrapbook*, dit-il. Des articles. Elle dit qu'un jour, on voudra se souvenir de la période où Black Deer Falls était connue.

Je frappai Nick au visage. Puis, je le frappai à nouveau par terre, encore et encore, de sorte que lorsque Percy me tira en arrière, son visage était rouge et sa lèvre saignait.

— T'as perdu la boule ? hurla-t-il en peinant à se redresser.

Il avait relevé les mains pour empêcher le sang de son menton de couler sur le sol.

— Je suis désolé, marmonnai-je mollement, tout en laissant Percy m'écarter avant que je ne vomisse sur le sol en linoléum.

— Personne ne t'en voudra, continuait de répéter Percy. Mais on devrait sécher pour le reste de la journée, juste pour être tranquilles.

— Je ne veux pas te causer de soucis, Perce.

Il eut un geste de la main.

— J'en aurai pas. Mon vieux le comprendra ça.

Percy ralentit l'allure du véhicule tandis que nous approchions du parking du poste du shérif. Il était rempli de voitures étrangères, la plupart étaient allumées pour repousser le froid, et à l'intérieur de chacune d'entre elles se trouvait un reporter ou plusieurs, prêts à bondir au moindre signe de mouvement.

— T'es sûr que je devrais pas juste passer devant ? On pourrait se cacher chez moi ou aller au bowling des Rapids.

Je secouai la tête. Je ne pouvais pas éviter la situation pour toujours, et je ne pouvais m'enfuir nulle part, en vérité. Il entra sur le parking, et je lui jetai un regard empli de gratitude tandis qu'il se garait.

— Tu ne m'as jamais rien demandé depuis que l'article sur la confession est sorti.

— Je me disais qu'on te poserait bien assez de questions.

— Mais c'est différent, répondis-je. Tu es mon ami. Je m'en fiche que tu m'en poses.

Il se figea et y réfléchit, ses yeux étaient sérieux au-dessus de sa joue gonflée.

— Est-ce que tu y crois ? demanda-t-il finalement. À ce qu'elle t'a raconté ?

— Je n'en sais rien. Tu penses que je devrais y croire ?

Il secoua la tête. Évidemment que je ne devais pas y croire. Mais il

répondit juste :

— Je continue de penser aux marques sur nos arbres et sur la pierre tombale de Steve. À ce qu'on a ressenti là-bas dans les bois. (Il me fixa.) Ce que tu as raconté là, sur cette fille en Nouvelle-Angleterre. Ces gens qui l'ont déterrée pour lui enlever le cœur. C'est vrai ?

— Ouais. C'était vrai.

Il poussa un long soupir.

— Dans ce cas, je dirais qu'on ne peut jamais rien savoir de qui que ce soit.

Il regarda par sa fenêtre, trois reporters étaient sortis de leurs voitures et s'approchaient de nous.

— Les voilà, ajouta-t-il. Bonne chance.

— Merci, Perce.

Je gardai la tête baissée et la bouche fermée tout en entrant dans le poste. Pas même un simple « aucun commentaire ».

À l'intérieur, Nancy était assise à son bureau, en train de taper à la machine.

— Tu aurais dû appeler avant, commenta-t-elle d'un ton lugubre. J'aurais demandé à Bert d'aller leur ordonner de rester dans leurs voitures.

— Ça aurait marché ?

Elle haussa les épaules, et se remit à taper.

Il régnait un silence insolite dans le poste, comparé à l'agitation du parking. Mon père était rentré pour le déjeuner et Bert était perdu face aux reporters ; il les observait par la fenêtre depuis le bureau de l'adjoint, comme s'il cherchait à déterminer comment rejoindre sa voiture de patrouille. Tandis que je passais devant le couloir qui menait aux cellules, je perçus un lourd pressentiment, comme cela m'arrivait parfois quand les cellules n'étaient pas vides.

— Quelques arrestations pour ébriété et trouble à l'ordre public la nuit dernière, fit Nancy. Charlie a dû les arrêter après une bagarre à l'*Eagle*. Ils s'en prenaient aux étrangers.

— Est-ce que quelqu'un est monté voir Marie ?

— Personne à part moi, et je suis là depuis neuf heures.

Je montai et frappai à la porte qui menait à notre ancienne cuisine et à la cellule des femmes.

— Entre, répondit-elle.

— Tu aurais dû demander si c'était moi. Cela aurait pu être n'importe qui, il y a tant de monde en ville.

— Personne d'autre n'aurait frappé.

— Comment vas-tu ? demandai-je.

— Je vais bien.

Elle était assise sur son lit, comme toujours, ses cheveux bruns

étaient attachés par un ruban noir. Un plateau-repas se trouvait sur son bureau, elle n'avait pas touché à la nourriture. Ce n'était pas grand-chose : un simple sandwich et une salade de macaronis. Mais c'était inhabituel de sa part de ne pas manger.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Michael ? Je pensais que tu n'aurais plus le droit de revenir après qu'ils aient eu leur histoire.

— Est-ce que c'est vrai ce qu'il a dit ? demandai-je.

— Ce que qui a dit ?

— Ce qu'a raconté Pilson. Sur ton beau-père.

Elle parut en colère l'espace d'un instant, et ses mâchoires se crispèrent. Elle retroussa la lèvre.

— Quelle partie ?

— Que c'est lui le tueur.

— Bien sûr que non. (Elle fit un bruit de rejet.) Il n'en avait pas le courage, parmi plein d'autres raisons.

— Tu donnes l'impression de le détester.

— C'est le cas. Il le mérite bien.

— Quand tu as parlé de lui auparavant, tu semblais bien t'en ficher.

— Eh bien, c'était quand il était encore mort. Mais maintenant il est de retour et il fout la pagaille. (Elle posa le regard sur la table vide de la cuisine, là où se trouvait l'enregistreur.) Ils l'ont enlevé hier matin.

— Et alors ? (Je soulevai mon carnet de notes et mon stylo.) Ces enregistrements n'ont de toute façon jamais été pour nous.

J'écartai mon habituelle chaise du mur pour y prendre place.

— Pourquoi est-ce que tu veux encore me parler ?

— Si tu dis qu'il n'était pas le tueur, alors je te crois.

Son sourire indiquait un tel soulagement, que je me sentis mal de poser la question suivante.

— Mais pour le reste ?

Elle remonta ses genoux contre sa poitrine. Elle parut soudain si jeune. Je me rappelai comme j'avais pensé que c'était une fille vive. Mature. Je me rappelai d'avoir pensé qu'elle passait pour plus âgée, et je me dégoûtais. Je me sentais coupable de l'avoir perçue sous un certain jour quand nous étions seuls. Il n'y avait qu'une année de différence entre nous. Mais elle n'avait pas besoin que qui que ce soit pense à elle de cette façon.

— C'est donc vrai.

— Non, ce n'est pas vrai. Et quelle importance ?

— Parce que ça en a.

— Mais non, je te l'ai déjà dit.

Néanmoins je savais qu'elle mentait. Elle refusait de me regarder dans les yeux, ses épaules étaient affaissées.

— Dis-moi la vérité.

— Je te dis la vérité.

— Qu'est-ce que tu as omis ?

— Mais quelle importance ? hurla Marie, la seule fois où elle leva la voix envers moi. Même si c'était la vérité, ça veut pas dire que le reste est un mensonge ! Je t'ai dit qu'il était horrible et ça te convenait bien. Mais maintenant tu veux tout savoir. Tous les détails sordides. Comme si c'était la seule chose qui avait de l'importance.

— Marie, ce qu'il a fait… c'est important.

— Mais non. C'est important, que si je le décide. Et je ne trouve pas ça important.

Je me rassis sans piper mot. Je ne comprenais pas. Je ne le comprends toujours pas, et j'imagine que je ne le comprendrai jamais. Mais je comprenais cependant une chose : si elle leur donnait quoi que ce soit sur son beau-père, ils la laisseraient vivre. Mais tout ce qu'elle m'avait raconté – son histoire – serait effacé, comme si elle n'avait jamais existé.

— OK, dis-je. Dans ce cas, continue. Termine-la.

— Je ne peux pas. Il l'a salie, dit-elle, et j'ignorais si elle parlait de Nathaniel Cody ou de Benjamin Pilson.

— Eh bien, n'y-at-il pas un moyen de « nettoyer » ? demandai-je. Si Cody n'a rien fait, il doit bien il y avoir un moyen de le prouver.

Elle baissa les yeux et se mit à jouer avec ses lacets.

— Marie ? Il doit bien exister un moyen.

— Il y en a un, dit-elle. Mais je ne veux pas te demander de le faire.

Elle prit une profonde inspiration, et je me penchai en avant afin qu'elle puisse me confier ce qu'elle voulait que je fasse. Quand elle termina de me l'exposer, je ne dirai pas que je n'étais pas anxieux, mais j'acceptai.

— Très bien, dit-elle. Va chercher Pilson. Dis-lui que je suis prête à lui dire où est mon beau-père.

J'appelai Pilson et le trouvai chez Mme B. Il me jura qu'il arriverait en moins d'une heure, mais il se présenta en dix minutes à peine. Il entra avec fracas dans le poste, comme s'il lui appartenait – ce qu'il put s'accorder uniquement parce que mon père n'était pas présent. Quand je l'entendis dans les escaliers, je me reculai pour m'assurer de ne pas recevoir la porte battante dans la figure.

— Miss Mewes, lança-t-il.

— Ne m'appelez pas comme ça, répondit Marie en se renfrognant.

— C'est votre nom, n'est-ce pas ?

— Tout comme Marie.

— Et si je vous appelais simplement « Miss », alors ?

Marie haussa les épaules.

— Très bien, que voulez-vous me dire ?

— Je voulais vous dire que Nathaniel Cody n'a pas tué Peter Knupp. Ni même Angela Hawk ou Beverly Nordahl, ou qui que ce soit d'autre. Il ne les a même jamais rencontrés.

— Je pense que nous savons tous les deux que c'est faux.

— Mais non. Il n'était pas innocent de grand-chose, mais de ça, il l'est.

— Cette histoire ne tiendra plus très longtemps. Je fais circuler des photos de votre beau-père à Grand Junction et à Loup City, ainsi qu'à l'université de Madison.

— Ça ne mènera à rien.

Pilson me regarda et ricana. Un aboiement bref.

— Nous verrons.

— Nous verrons, sale idiot !

— Marie, l'avertis-je, et elle referma la bouche.

— Pourquoi ne pas me dire où est allé le sang alors, fit-elle, si vous êtes si certain de vous ?

— Cody me le dira lui-même quand je l'attraperai.

— Personne ne trouvera Nathaniel Cody à moins que je vous confie où il est.

— Nous augmentons notre rayon de recherche tous les jours.

Mais jusque-là, ils n'avaient rien trouvé. Le regard de Pilson se durcit. Il voulait que Marie le craigne, mais la vérité était que c'était l'inverse : Marie était une personne qu'il ne pouvait pas intimider. Peu importe sous lequel de ses nombreux visages il se présentait à elle, Marie ne cillait pas et demeurait la même : imperturbable et menaçante.

— Très bien. Où est-il ?

— Il est exactement là où j'ai dit qu'il se trouvait. (Marie croisa les bras.) Il est mort et enterré avec ma mère. Et comme il n'y a aucun moyen de vous le faire croire autrement, je vais vous laisser les exhumer. Je vais vous dire où ils sont.

Pilson se balança, par impatience ou nervosité, peut-être. Si elle mentait, elle était de plus en plus douée.

— Et où est-ce ?

— Oh, je ne vous le dirai pas à vous, répondit Marie. Mais comme d'habitude, je le dirai à Michael.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Échafauder un plan

Le plan de Marie était que j'aille trouver les corps avec Pilson. Celui-ci accepta, car il n'avait pas d'autre choix. Il ne lui fallut que quelques heures pour rassembler une équipe d'agents locaux et même des fédéraux pour qu'ils nous aident à retrouver les dépouilles de la mère et du beau-père de Marie. Je serais avec eux tout du long. Je leur montrerais le chemin à prendre. Et même moi, je ne saurais pas exactement où nous allions – Marie voulait être certaine qu'ils ne puissent pas me tirer les vers du nez pour s'y rendre seuls. Elle nous avait donné le nom de la ville, et quand nous y arriverions, je devais l'appeler à la prison pour qu'elle m'indique la destination.

Nous devions partir cet après-midi-là. Il ne me restait qu'à rentrer et préparer un sac – ainsi que recevoir la permission de ma mère.

— Bœuf braisé et carottes, lança cette dernière quand je passai la porte.

C'était quelque chose qu'elle faisait souvent : annoncer le repas du soir en guise de salutation.

— Je ne t'attendais pas si tôt.

Quand je ne répondis rien et restai près de la porte, elle se tourna et me demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne peux pas rester dîner, répondis-je. Ils ont besoin que j'aille au Nebraska.

— Au Nebraska ? Mais pourquoi ?

— Marie va nous révéler où sont enterrés des corps.

Elle cligna des yeux.

— Qu'est-ce qu'en dit ton père ?

— Il dit que je dois voir avec toi.

— Alors, non. Évidemment que non. C'est trop loin. Et un soir d'école en plus.

— Maman…

— Et ce n'est pas correct. C'est… morbide. Tu n'as même pas encore dix-huit ans.

— Mais…

— J'ai dit non, Michael. Prépare la table et appelle ta sœur. Il y a de la gelée pour le dessert.

Je fis la moue, mais j'appelai Dawn, et nous prîmes place pour le dîner, même si nous étions plus d'une heure trop tôt et que le rôti était encore coriace. C'était un repas curieux : des morceaux de viande jetés sur mon assiette et baignant dans la sauce, avec bien trop de carottes, car elle savait que je n'aimais pas cela. Dawn me regardait avec de grands yeux tout en articulant à mon attention : « Qu'est-ce que tu as *fait* ? » Je n'eus pas droit à la gelée en dessert. Je me dis que je reparlerais de la question pendant que nous laverions la vaisselle. Une fois qu'elle aurait eu plus de temps pour y réfléchir. Mais la chance était de mon côté, car je n'en eus finalement pas besoin. En effet, avant que nous débarrassions la table, mon père arriva avec Pilson.

Quand ils entrèrent, je me redressai, plein d'espoir, et l'on m'ordonna de monter dans ma chambre. J'entendis cependant tout ce qu'ils se dirent.

— Absolument pas, refusa ma mère. Ce n'est pas sain d'emmener un garçon de cet âge-là. Des cadavres ? Courir après un meurtrier ?

Elle continua sur ce même thème pendant longtemps, coupant même la parole à mon père. Je redescendis donc les marches.

— Je dois y aller. Marie refuse que cela se passe autrement.

— Je ne comprends pas pourquoi on lui passerait tout. On dirait que c'est tout le temps le cas.

— Elle est coincée dans une cellule, dis-je. Et ce n'est pas qu'un corps de plus. C'est sa mère.

Ma mère émit un son triste et frustré. Pour finir, autant mon père que Pilson durent jurer que je ne courrais aucun danger et que je ne serais pas présent pour la découverte des dépouilles. Ils mentaient sur ces deux points, vu comme cela se déroula ensuite, mais ils l'ignoraient à ce moment-là.

À la prison, un cortège nous attendait pour nous escorter au Nebraska et à la ville de North Platte. Pour des questions de juridiction, il fut déterminé que mon père resterait à Black Deer Falls, et que je m'y rendrais donc seul.

— Est-ce que je peux parler à Marie avant que nous partions ? demandai-je.

— Pas le temps, répondit Pilson. Tu pourras lui parler par téléphone, une fois arrivés.

Il ne voulait pas que nous échafaudions d'autres plans ou stratagèmes. Malgré le fait qu'il avait accès à tous nos enregistrements, il était devenu paranoïaque. Nous roulâmes jusqu'au

Nebraska dans la même voiture et il s'arrêta en chemin. Mais il n'y eut ni *milkshake* ni petits sourires échangés. Pilson analysait le moindre de mes mouvements comme s'il cherchait à craquer un code.

Nous restâmes dans un motel à proximité de North Platte, près de l'autoroute – le genre avec une entrée séparée dans lequel une vieille femme scrutait les clefs pendues sur un tableau en bois et vous proposait une tasse de café d'une cafetière vieille de plusieurs heures. Nos voitures remplissaient le parking par ailleurs vide, mais la dame qui gérait l'endroit ne fouinait pas pour autant, comme si elle voyait des troupes d'enquêteurs et d'agents fédéraux passer tous les mois. Quand je lui posai la question, elle plissa les yeux en me regardant.

— Les agents du gouvernement. Ils sont propres et leur argent l'est toujours aussi. Certains d'entre eux font même leur lit en partant, et les draps sont tellement coincés dans les coins qu'une pièce pourrait rebondir dessus.

— Ouais, acquiesçai-je. Ils sont tous tellement coincés qu'ils feraient rebondir n'importe quoi.

Elle s'esclaffa.

— Je poserai pas de questions, mais j'imagine que ça a à voir avec les meurtres de l'été dernier. Mais j'arrive pas à comprendre ce que tu fais mêlé à tout ça.

— Je m'appelle Michael Jensen, me présentai-je, en lui serrant la main, et je vis qu'elle reconnaissait mon nom. C'est moi qui reçois la confession de Marie Hale dans le Minnesota.

— Bon, comme j'ai dit, je ne poserai pas de questions. Mais tu me diras, hein ? Si je dois recommencer à garder mon fusil à pompe derrière mon bureau ?

Je ne savais pas quoi répondre. Durant ces semaines-là, quand les corps avaient été retrouvés dans le Nebraska, elle avait dû être terrifiée. Une femme seule, juste sur l'autoroute.

— Je ferais peut-être juste mieux de le ressortir, décréta-t-elle.

Je retournai à la chambre que je partageais – grande surprise – avec Pilson. Je m'attendais à ce qu'il me parle de Marie, ou qu'il change de tactique et qu'il reprenne ses discours mielleux, mais il murmura à peine quelques mots. Je crois même que le fait que nous partagions une chambre n'était pas du tout dans ses plans ; je pense juste que personne d'autre ne voulait de moi.

Mais finalement, j'en fus satisfait. Ce soir-là, j'étais nerveux et ne trouvai pas le sommeil. Si je m'étais retrouvé dans une chambre avec n'importe qui d'autre que Pilson, j'aurais vidé mon sac simplement pour parler à quelqu'un. Au lieu de cela, je restai allongé sur le flanc à fixer le mur, et je pensai aux corps qui se trouvaient quelque part à proximité. Des corps que Marie avait enterrés ou aidé à enterrer. Peu de temps avant l'aube, je dus finir par m'endormir, car ensuite Pilson

me secoua pour me réveiller, en me disant qu'il était temps que je m'habille et que j'appelle Marie.

L'homme en charge de l'opération dépendait du FBI : l'agent Daniel McCabe. C'était un homme élancé d'une taille moyenne et qui portait un costume sombre comme les autres, seulement sa cravate était étrangement fine. Il avait les cheveux bruns, parsemés de quelques touches poivre et sel, mais pas encore de gris. Il ne souriait pas, et malgré sa taille, il était évident que c'était lui le chef. Je l'ai décrit comme élancé, c'était même une brindille : maigre mais d'une façon dangereuse, efflanqué comme un loup en hiver. Quand nous le rejoignîmes dans sa chambre ce matin-là pour passer l'appel, douze agents et trois voitures de la police locale nous avaient rejoints au motel. Ils se tenaient debout à boire du café dans des gobelets en carton tout en me regardant d'un air curieux. Pilson déplaça le téléphone de la table de nuit jusque sur le lit et m'ordonna de m'assoir d'un geste.

— Tout ça, c'est normal ? demandai-je. Autant d'hommes – et d'autres qui nous rejoindront sur les lieux (j'en avais entendu parler) – pour récupérer des corps ?

— Impossible de savoir ce que nous trouverons, répondit l'agent McCabe. Ni où est-ce qu'on nous mène.

— Nulle part, à mon avis, fit Pilson.

Il saisit le combiné et composa le numéro de la prison. Ses mâchoires étaient serrées, et après avoir partagé une chambre avec lui et être resté éveillé la moitié de la nuit, je savais que lui non plus n'avait pas beaucoup dormi.

— Que ferez-vous une fois que nous l'aurons trouvé, demandai-je, bel et bien mort, là où elle a dit que nous le trouverions ? À qui ferez-vous porter le chapeau ensuite ?

Il me lança un regard irrité. Ensuite mon père dut répondre.

— Shérif Jensen, fit Pilson. Nous sommes prêts, c'est à vous. Très bien. Donnez-lui le téléphone. (Une pause.) Miss Mewes ? (Une autre pause et une grimace.) Miss Hale. J'ai Michael avec moi, comme demandé.

Il me tendit l'appareil.

— Allo, Michael, fit Marie.

— Salut, Marie.

Je regardai l'agent McCabe, qui me fit signe d'écarter le combiné de mon oreille pour qu'ils puissent entendre toute la conversation. Je m'exécutai, et il opina.

— Nous sommes à North Platte.

— Où ?

— Au motel *Sunshine* près de l'autoroute.

Il y eut une halte.

— Bien, reprit-elle. Ce n'est pas loin.

— Où allons-nous, Miss Mewes ? demanda à haute voix Pilson, ce qui lui valut une chambre entière de regards torves.

— Suivez l'autoroute 83 jusqu'au lac, débuta-t-elle, et d'un claquement de doigts de l'agent McCabe, trois hommes se précipitèrent pour lui sortir une carte dépliée. Prenez à droite et suivez la route jusqu'à ce qu'elle quitte le lit du fleuve, puis reprenez à droite en direction du nord. Après cinq kilomètres, il y aura une route en terre sans nom sur votre gauche. Prenez-la. La maison se trouve au milieu d'un champ. Il y a une boîte aux lettres rouge vif et un chêne dans le jardin qui est plus grand que la maison.

— Est-ce qu'il y a un numéro sur la boîte aux lettres ? s'enquit l'agent McCabe.

— Non.

— De quelle couleur est la maison ?

— Grise.

— Où trouverons-nous les corps ?

— Que Michael replace le combiné contre son oreille.

McCabe fronça les sourcils et se recula – il était si proche de moi à écouter, qu'il aurait pu redresser la tête et pincer les lèvres pour m'embrasser la joue. Il opina une nouvelle fois à mon attention, et je replaçai correctement le combiné contre mon oreille.

— Ils écoutent toujours ? demanda Marie.

— Ils écoutent toujours, oui, mais je ne pense pas qu'ils puissent entendre, précisai-je.

— Je suis surprise qu'ils n'aient pas essayé de brancher l'un de ces enregistreurs.

— Moi aussi.

— Je vais te dire où sont enterrés les corps, expliqua-t-elle. Comme ça, ils devront t'emmener.

— Ils peuvent juste fouiller la propriété par eux-mêmes, supposai-je, et elle ricana.

— Ne leur donne pas des idées. Mais ils ne le feront pas. La propriété est bien trop grande.

— Bon. Alors où sont-ils ?

Elle marqua une pause.

— Écoute, Michael. Je veux te dire que je suis désolée.

— À quel sujet ?

— Au fait que tu doives les voir. Je parle de ma mère et mon beau-père.

— Ce n'est rien.

Je déglutis. Je ne savais pas si c'était bien le cas. Je n'avais jamais vu un cadavre de près.

— Est-ce que tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

— Quoi donc ?

— J'ai besoin que tu me dises si le corps de mon beau-père est non marqué.

— Non marqué ?

— Intact, sans blessure. Plein de sang.

— Bien sûr, répondis-je, et je me passai nerveusement la langue sur les lèvres. Oui, bien sûr, mais pourquoi ?

— Parce que je lui ai fait jurer de ne pas toucher à celui-là. Tu veux bien t'en assurer ? Tu me le promets ?

— Oui, je te le promets.

Elle lâcha un lourd soupir et baissa la voix.

— Les corps sont dans la cave. Près du mur ouest. Ce sera un sacré boulot de les déterrer et de les remonter. Tu voudras bien m'appeler quand vous aurez terminé ?

— J'essaierai, Marie.

— Très bien. Au revoir.

Nous raccrochâmes, et je dévisageai la douzaine d'agents qui attendaient.

— Je vous y conduirai quand nous arriverons à la maison, annonçai-je.

Pilson grogna peut-être ; je me rappelle qu'il fit une grimace. Mais l'agent McCabe se contenta de demander :

— Mais les dépouilles sont bien à l'intérieur de la maison ?

Quand j'acquiesçais, une onde de soulagement se répercuta parmi les hommes. S'ils avaient été enterrés ailleurs, l'opération tout entière aurait pu être repoussée jusqu'au dégel du printemps.

— Très bien, fit-il. Allons chercher le mandat.

Même pas une heure plus tard, nous prîmes place à bord du cortège de voitures de patrouille et je m'efforçai de ne pas comparer les mouvements précis et maintes fois pratiqués des agents aux frasques souvent hasardeuses de Charlie et Bert. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher d'être impressionné par l'efficacité avec laquelle les agents se déplaçaient : l'agent McCabe se coordonna avec les autorités locales en deux ou trois phrases et en quelques minutes, nous quittâmes le parking du motel avec autant de fluidité que des chars lors d'une parade.

Pilson et moi nous trouvions dans le véhicule de tête en compagnie de l'agent McCabe et d'un autre dont je ne compris pas le nom. Nous nous précipitâmes sur l'autoroute et virâmes au lac, où nous ralentîmes tandis que McCabe tentait de suivre les indications de Marie. Nous nous arrêtâmes quelques fois, et McCabe passait le bras par la fenêtre en esquissant un geste qui semblait dire *Et maintenant ?*, et un agent de la voiture derrière nous devait presque se pendre par la

fenêtre pour nous indiquer en criant s'il pensait que ce virage était le bon ou non, ou si nous n'étions pas allés trop loin. Mais une fois la route sans nom atteinte, la maison en elle-même fut facile à trouver : elle se trouvait au milieu non pas d'un champ, mais de plusieurs, un terrain gigantesque sans culture et laissé en friche. Un grand espace de rien, et à côté de la bâtisse, un chêne d'hiver sans feuilles. Alors que nous passions devant la boîte aux lettres rouge, je frissonnai et prétendis qu'un courant d'air s'était faufilé dans mon col. Mais cela n'avait rien à voir. C'était la maison : elle était peinte en gris et blanc neutres, l'habillage de la façade s'arrachait et elle était de toute évidence abandonnée. À mes yeux, elle ne ressemblait à rien d'autre qu'une tombe.

Nous nous garâmes dans une zone qui aurait dû être l'allée, même si visiblement aucune voiture n'était venue là de l'hiver ; notre véhicule patina et glissa plusieurs fois. Nous sortîmes et fixâmes le logis. Nos respirations s'élevaient en volutes blanches. Il faisait froid, un froid dur et sec, sans le moindre vent, et tandis que les hommes se préparaient, les thermos de café chaud s'échangeaient dans le même temps que les pioches et les pelles. L'agent McCabe regarda autour de lui, mal à l'aise. Notre groupe avait fondu sur cette maison comme une nuée de mouches, et nous nous tenions à l'air libre. Notre présence ne passerait guère longtemps inaperçue.

— Eh bien, M. Jensen, dit-il en brisant le silence. Par où commençons-nous ?

CHAPITRE VINGT-HUIT

Les corps

— Après vous, M. Jensen.

McCabe eut un geste en direction du porche et je montai. Je n'étais pas le premier à entrer ; deux autres agents étaient déjà à l'intérieur pour inspecter les lieux avant d'annoncer « Tout est OK ! ». Une petite foule d'hommes nous suivirent l'agent McCabe et moi dans la maison. M. Pilson resta en arrière, il semblait avoir froid et être mal à l'aise, et je n'ai pas honte de dire que je n'éprouvais aucune pitié pour lui.

La porte d'entrée ouvrait directement sur la pièce principale. Elle avait effectivement été abandonnée, mais non sans précautions : le canapé, la chaise, et la grande table à manger avaient été revêtus de draps, qui étaient alors recouverts d'une légère couche de poussière. Et même s'il y avait peu de meubles, le reste de la demeure était rempli de possessions. Sur la tablette de cheminée se trouvait une longue enfilade de livres, et davantage encore placés contre le mur. Il y avait des étagères et des présentoirs en verre garnis de toutes sortes d'objets : des figurines et de la céramique, des épingles à chapeau ornementées et des boîtes à bijoux – l'une des boîtes contenait un bel œuf peint. Des présentoirs s'étiraient contre tous les murs de la salle à manger et le mur opposé du salon. Une étagère ne contenait rien d'autre que des tas et des tas de cuillères en argent, minuscules et ouvragées, du genre avec lequel on ne mange surtout pas. La maison donnait, de manière singulière, le sentiment d'être un autel ou peut-être même un lieu de stockage. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si Marie n'avait jamais été là. Si elle avait touché certains de ces curieux objets. Si certains lui appartenaient.

— Envoyez quelqu'un au bureau du greffier de la ville, commanda McCabe. Voir si quelqu'un peut trouver le propriétaire.

Quelques agents froncèrent les sourcils. Personne ne pensait que le propriétaire avait été la dernière personne à vivre ici. Ou même qu'il ou elle était encore vivant. Nous errâmes au rez-de-chaussée pendant

quelques minutes de plus, en étudiant les objets ici et là – une machine à écrire posée contre une cloison du couloir, une poupée portant une robe de soie bleue – et je m'arrêtai devant une porte rouge foncé, presque dans les mêmes tons que la boîte aux lettres.

— Indiquez-nous où aller, M. Jensen, lança McCabe d'une voix forte, en surprenant tout le monde. Et ensuite, si vous le souhaitez, vous pourrez aller patienter dans l'une des voitures, ou un agent pourra vous raccompagner au motel.

— M. Pilson et moi ne rentrons pas ce soir ? demandai-je.

— Si, mais je pense que le gouvernement fédéral peut se permettre de payer une chambre une journée de plus.

J'hésitai.

— Marie m'a demandé d'être présent. Elle souhaite que je vérifie quelque chose sur le corps de son beau-père.

— Que veut-elle que vous vérifiiez ?

— Je préfère ne pas le dire. Ou plutôt, je préfère vous le dire quand nous l'aurons trouvé.

— Très bien.

Il tendit à nouveau le bras, le même geste que lorsqu'il m'avait invité à entrer dans la maison, je lui passai donc devant pour prendre l'escalier suivant qui menait à la cave. La porte avait déjà été ouverte par les agents qui avaient mené la reconnaissance des lieux.

— Ils sont là, en bas.

Nous descendîmes en file indienne. La lumière de l'étage illuminait un carré de planches de bois de deux par trois mètres, nous avions eu de la chance – je m'attendais plutôt à tout un tas de terre gelée et à voir des agents peiner avec des pioches. Nous posâmes un pied sur le plancher et le vide au-dessous résonna. Les cadavres avaient été scellés sous les planches.

— Près du mur ouest, précisai-je.

Les agents se mirent à la tâche immédiatement, manquant presque de me piétiner tout en descendant les outils et en fixant des lampes au plafond bas. Contrairement au rez-de-chaussée au-dessus de nous, la cave était quasiment vide, les murs un amalgame de pierre et de terre, soutenus par d'épaisses poutres en bois. La cave ne s'étendait pas sous la totalité de la maison – mais sur une vague forme rectangulaire de douze par six – et la seule chose qu'elle contenait était un fauteuil à bascule brisé, blotti dans un coin comme un fantôme.

Avec autant d'hommes massés dans un si petit endroit, l'air commença à se réchauffer ce qui redonna vie à toutes les odeurs que le froid avait endormies. Je restai près des escaliers afin de ne pas me retrouver dans le chemin, mais aussi pour éviter de me situer trop près quand la première planche serait arrachée. Les corps seraient désormais gelés, ou presque, mais ils avaient dû se décomposer dans

cette cave durant tout le long été chaud que nous avions connu. Je craignais qu'ils ne dégagent une odeur et que cette dernière ne me force à me détourner ou à me vider l'estomac sur les chaussures.

— Elle va lâcher, lança un des agents.

Il avait fait le gros du travail avec un pied de biche avant de se baisser pour glisser ses doigts dans l'ouverture ainsi créée. La planche se souleva dans un craquement sec. Toutes les têtes de la pièce se tendirent vers l'avant alors que lui se reculait, une main recouvrant sa bouche et son nez, par habitude, semblait-il.

Elle était là. La mère de Marie. Je ne pouvais rien discerner si ce n'était un morceau de sa robe – du coton blanc et un imprimé de fleurs marrons – mais en me dressant sur les orteils, je vis que la planche qui avait été délogée avait révélé le bas de son abdomen et sa jambe gauche. La peau de son mollet était grise et fripée, se rapetissant jusqu'à un pied qui ne donnait pas l'impression de pouvoir avoir jamais rempli cette chaussure noire et poussiéreuse.

L'atmosphère de la pièce avait d'abord été plutôt irascible ; mais elle se mua immédiatement en une ambiance plus macabre et expérimentée. Les agents avaient déjà vécu tout cela.

— Allez chercher les appareils photo, ordonna McCabe.

D'autres planches furent ôtées. En quelques minutes, le corps tout entier de la mère de Marie apparut. Ses mains avaient été croisées sur sa poitrine, le tissu au-dessous était taché de noir, résultat des dernières gouttes de sang ayant ruisselé de ses poignets. Ses cheveux avaient été brun foncé, comme ceux de Marie, et dans la mort, ils s'étaient relâchés sur ses épaules. Je contemplai son visage pour tenter d'y retrouver des vestiges de la fille que je connaissais. Mais la décomposition l'avait beaucoup trop altéré.

— Pas beaucoup de sang, évalua l'agent penché par-dessus sa dépouille.

Pas même sur la robe. Mais au moins, dans ce cas précis, c'était attendu. Nous savions que la mère de Marie avait été tuée ailleurs avant d'être ramenée ici pour être inhumée.

Des ampoules de flash vinrent déchirer la lumière jaune des lampes. Puis le photographe se recula afin que les agents puissent reprendre le désassemblage du plancher. J'attendis, en me raidissant à chaque nouvelle planche arrachée. Le beau-père de Marie devait être là, juste à côté d'elle.

— Un autre cadavre, annonça un agent. Ce n'est pas le beau-père.

Je traversai la barrière formée par les agents et regardai vers le bas. Le corps de la mère de Marie était parfaitement posé entre deux poutres de soutènement. De son autre côté, à l'endroit où Nathaniel Cody aurait dû se trouver, gisait le corps d'une vieille femme.

— Qui est-elle ? me demanda McCabe.

— C'était censé être Nathaniel Cody.

— Enlevez d'autres planches, ordonna l'agent McCabe.

— Ce serait du gâchis, commenta l'un des hommes. Ce sont les seules planches neuves. Regardez… (Il en souleva une). Ce n'est pas le même bois.

Il pointa du doigt les bords exposés des planches voisines qui, de toute évidence, étaient différentes, gondolées et usées par le temps.

Je ne détournai pas le regard. Le cadavre à côté de celui de la mère de Marie semblait être mort depuis plus longtemps. La peau était plus tendue, plus marquée. Je ne distinguais aucune trace de sang, mais elle était vêtue de noir, un peu comme la veuve Thompson, qui portait encore cette couleur après toutes ces années.

— Sortez-les de là, de toute façon, demanda McCabe, mais sa voix était morose. Gamin, pourquoi ne pas nous laisser un peu de place ?

— Mais…

— Si on trouve autre chose, on te rappellera. Je te donne ma parole.

Je jetai un nouveau regard à cette tombe ouverte. D'autres hommes descendirent avec des housses pour sortir les corps de la maison.

Je remontai au rez-de-chaussée, abasourdi. J'étais persuadé que nous le retrouverions. Pourquoi est-ce que Marie me ferait marcher si longtemps ? Pourquoi m'enverrait-elle dans cette chasse improbable ? me demandai-je. Pourquoi s'être montrée si triomphante face à Pilson si elle savait que cela ne ferait que prouver qu'elle mentait ?

Je ne pouvais pas supporter l'idée de sortir et de voir le visage satisfait de Pilson, j'errais donc dans la maison, mes pas me portant sans cesse auprès de la porte rouge fermée. Cela me semblait étrange qu'elle soit fermée – que les agents la referment après leur inspection de la maison. Mais je supposais qu'il n'y avait aucune raison pour laquelle je ne devrais pas l'ouvrir et entrer.

La porte rouge n'était pas verrouillée et elle s'ouvrit avec un bruit léger, à peine un craquement. Je regardai par-dessus mon épaule, je projetai le regard au travers de la pièce principale en direction des agents qui allaient et venaient dans la cuisine, mais personne ne sembla me remarquer. Les hommes dans la cave allaient encore y demeurer un certain temps, et j'aurais été en mesure de les entendre s'ils m'avaient appelé. Le son portait au travers de la maison comme si elle était en papier. Je parcourus donc le couloir auparavant bloqué par la porte rouge, à écouter les bruissements de la maison et à tenter de comprendre ce que Marie avait planifié, en m'envoyant ici.

Je me demandais pourquoi elle avait menti et à quel autre sujet elle avait menti. Avait-elle même menti sur tous les points ? Peut-être Pilson avait-il raison, et que cela était dans sa nature. Peut-être ne

pouvait-elle même pas s'en empêcher.

Dans cette maison bruyante, accompagnée des odeurs de poussière et de morts fraîches dans le nez, l'irréalité de son histoire m'atteignit brutalement. Voir ces corps avait été comme rallumer les lumières après un cauchemar ; j'étais loin de chez moi, loin des symboles gravés et des silhouettes spectrales dans la nuit. Loin de Marie et de sa singulière voix mesurée et constante. Il y avait évidemment une explication pour le sang manquant. Ce n'est pas parce que nous ne la connaissions pas qu'elle n'existait pas, et cette dernière ne pointait évidemment pas vers un vampire.

La lumière du soleil tardif d'hiver avait commencé à devenir oblique, et je la suivis vers l'ouest dans une chambre. Elle avait des murs bleus doux, et le plancher avait été peint en blanc. Elle contenait une grande fenêtre, et au-dessus une tringle à rideaux en bronze vide. Le lit était toujours recouvert d'une couverture à carreaux bleu et vert, tandis qu'une coiffeuse dépourvue de miroir était reléguée dans un coin. Un grand dressing complétait l'ameublement, rempli de vêtements de femmes : des robes de couleur unie jaune et grise, un peu démodées.

Tout en marchant et en dessinant des lignes dans la poussière du bout de mes doigts, j'entendis une voix dans la pièce principale remarquer que les planchers semblaient trop propres.

— Comme s'ils venaient d'être nettoyés, expliqua-t-il, et un frisson me remonta le long de la nuque.

Je n'avais rien constaté d'étrange concernant les sols. Mais une fois qu'il en fit la remarque, je réalisai qu'il avait raison : les planchers de la pièce principale et de la cuisine brillaient. Ils n'affichaient aucune trace de poussière. Pourtant, le reste de la demeure donnait l'impression que personne n'y avait pénétré depuis un an.

— Est-ce que tu as vérifié toute la maison ? demanda un agent.

— Cette porte rouge n'était-elle pas fermée avant ?

La porte rouge, songeai-je. La porte derrière laquelle je me trouvais alors. Je sortis de la chambre pour retrouver le couloir. La porte s'était presque refermée, et j'étais sur le point de signaler que j'étais là, que je l'avais ouverte, quand je posai un pied en avant et que le plancher grinça. Ensuite, je vis la porte s'ouvrir en grand et aperçus une arme. Je me baissai juste avant que le feu ne soit ouvert et deux balles allèrent se ficher dans le mur.

— C'est moi, c'est moi !

— Merde ! Putain, gamin, ça va ?

Les coups de feu avaient été si forts que j'avais l'impression d'avoir du coton dans les oreilles. D'autres agents vinrent à la porte, leurs armes sorties et je levai les mains en l'air.

Le type qui avait tiré dans ma direction – un policier de la ville,

pas un des agents – tremblait comme une feuille. Il s'approcha pour m'aider à me relever.

— Gamin, demanda-t-il, est-ce que tu es sûr que je ne t'ai pas touché ?

CHAPITRE VINGT-NEUF

Les découvertes

— Gamin, est-ce que tu es sûr que je ne t'ai pas touché ?

Même aujourd'hui, ce qu'a demandé ce policier me fait presque rire. *Est-ce que tu es sûr que je ne t'ai pas touché ?* Est-ce que tu es sûr qu'une de mes balles ne t'a pas traversé ? Les impacts de balle dans le mur où je me trouvais étaient au niveau de ma tête. Oui, j'étais certain de ne pas avoir été touché.

Après que les agents en eurent terminé avec la fouille de la maison – et après avoir frôlé la mort, merci à cet adjoint nerveux – l'agent McCabe statua que la maison était une scène de crime et il ordonna qu'elle soit inspectée de fond en comble : davantage de photos furent prises, tous les objets furent catalogués, et une fouille poussée des terres devrait être entreprise une fois la neige dégagée et la terre ramollie. Le corps de la mère de Marie fut envoyé à un médecin légiste pour examen. Ensuite, il fut remis à ses proches : non pas Marie, mais une tante, la grand-tante de Marie, qui avoisinait la soixantaine. Marie ne l'avait jamais rencontrée.

Le cadavre à côté d'elle fut plus tard identifié comme étant celui de la précédente propriétaire de la maison, et non pas l'actuel : une femme prénommée Lorraine Dusquene. Cinq ans auparavant, elle avait vendu la propriété à un homme du nom de Peter Quince. Suite à cette procédure, aucune autre trace de ce Peter Quince ne fut retrouvée, et je ne pense pas qu'on en retrouve tout court. M. McBride partage cet avis. Quand je mentionnais la difficulté que nous éprouvions à localiser cet homme, il ne fut pas surpris.

— Quand tu m'as donné le nom, j'ai trouvé qu'il faisait inventé, dit-il. Peter Quince est un personnage d'une pièce de Shakespeare. *Songe d'une nuit d'été*.

Évidemment, la pauvre Mme Dusquene n'échappa guère à la règle : elle avait eu la gorge tranchée et avait été vidée de son sang. Le médecin légiste affirma qu'elle était morte depuis plusieurs années. Je

pus deviner que ce chiffre se montait à cinq.

Pilson trépignait d'impatience de retourner à la prison pour dire à Marie que nous n'avions pas retrouvé le corps de son beau-père. Il l'appela pour jubiler dès qu'il trouva un téléphone, et il le fit devant tout le monde. Je n'entendis d'abord que la moitié de la conversation.

— Il n'était pas là où vous l'avez dit.

Une pause.

— Oh, il y avait bien un corps ; ce n'était simplement pas le sien. Votre mère y était, enterrée sous le plancher à côté d'une femme plus âgée. Qui était-elle, Miss Mewes ?

Une pause encore plus longue.

— Il n'y était pas, je vous dis. La maison tout entière a été fouillée. Allons, Miss Mewes. Vous saviez très bien ce que nous allions trouver.

C'est alors que Marie se mit à hurler, et il écarta le téléphone de son oreille. Il lança une grimace feinte, mais en réalité, il voulait que nous entendions ce qu'elle disait, à quel point elle semblait désaxée.

— Je ne connais aucune autre femme ! Juste ma mère et lui, Nathaniel Cody, juste là sous les planches, dans la terre, alors retournez vérifier, espèce de salopard ! Retournez voir !

Pilson nous lança un grand sourire, à mon attention et celle des agents du FBI, avant de raccrocher le téléphone.

— C'est peut-être bien une menteuse, admit-il. Mais elle n'en démord pas, je veux bien le lui reconnaître.

Quelques jours plus tard, quand elle fut transférée de notre prison à l'une de celles de Lincoln en attendant son procès, Pilson composa son escorte. Elle résista un peu tandis qu'elle était placée dans la voiture de police. Ses yeux balayaient les murs du poste du shérif en direction de la fenêtre d'où elle avait contemplé l'extérieur pendant tant de temps. Elle resta avec nous aussi longtemps qu'elle le put, jusqu'à ce que Pilson s'emporte enfin en lui disant qu'elle avait gagné assez de temps, mais qu'elle ne l'avait pas gagné avec sa vie.

— Je ne cherchais pas à le « gagner avec ma vie », répondit Marie. Je tentais de sauver mon âme.

Je dis plus tard à mon père qu'elle avait presque réussi à surprendre Pilson, que j'avais vu son front se détendre légèrement en entendant ces mots chrétiens plaintifs. Mais mon père se contenta de froncer les sourcils et prononça les paroles les plus vraies qu'il m'ait jamais été donné d'entendre :

— Benjamin Pilson n'a rien d'un vrai chrétien.

CHAPITRE TRENTE

Toutes ces choses que nous devons faire

Le retour à Black Deer Falls en compagnie de Pilson fut tendu. Je ne pouvais pas supporter cet homme, sa façon de toujours fredonner l'air qui passait à la radio, et la manière dont il était subitement redevenu aimable, maintenant que les choses avaient pris la tournure qu'il voulait. Il semblait même réellement inquiet du fait que j'avais failli me faire tirer dessus. Même s'il l'était peut-être vraiment – après tout j'imagine que si j'avais été tué, il aurait été dans un sacré pétrin pour m'avoir amené.

— M. Pilson, dis-je, ce qui fit taire le fredonnement.

— Oui, Michael ?

Nous venions de passer un panneau kilométrique, nous nous trouvions à 20 kilomètres de Saint Cloud. Il ne nous restait donc que deux heures de voyage.

— Vous devez changer d'avis.

— Par rapport à quoi ? demanda-t-il.

— Quant au fait de demander la peine de mort.

— C'est ce que l'État demandera. J'ai déjà parlé au juge, et c'est un homme conciliant.

— Mais ce n'est qu'une enfant, murmurai-je.

— Et qui étaient ces seize personnes qu'elle a tuées ? Elles aussi étaient les enfants de quelqu'un. Marie Catherine Mewes a assassiné sa propre mère. Personne ne versera une larme sur son sort. (Puis il soupira.) Mais je suis désolé pour toi, gamin. Je sais que tu tiens à elle. C'est peut-être idiot, mais je ne peux pas dire qu'il ne me soit jamais arrivé la même chose.

Je fixai l'obscurité qui se trouvait au-delà des faisceaux des feux de la voiture. Je n'arrivais pas à croire, ne serait-ce qu'une seule seconde, qu'il lui était déjà arrivé la même chose.

— Je ne comprends pas pourquoi elle doit mourir. Je ne comprends pas pourquoi vous ne la croyez pas.

— Pourquoi je ne la crois pas ?

— Il y a trop de trous et d'incohérences dans votre version des faits, repris-je. Si Nathaniel Cody était effectivement le tueur et qu'ils ont tué sa mère, et après ? Il y a des semaines entre la disparition des Cody et le meurtre de Peter Knupp…

— Alors, ils se cachaient. En pleine lune de miel.

— Mais pourquoi le tuer ?

— Leur interaction avec Knupp a tourné au vinaigre. Ils ont paniqué. Puis, ils l'ont tué dans leur cavale vers le Canada.

— Aucune des victimes n'a été dévalisée.

— Dans ce cas, ils se débarrassaient juste des témoins. Ou ça leur plaisait de tuer. (Sa joue se crispa). Ton histoire est digne de celles que l'on se raconte autour d'un feu de camp. Un monstre qui draine les gens de leur sang et s'envole à tire-d'aile dans la nuit.

Je grinçai des dents. Je voulais rétorquer que je n'avais jamais affirmé qu'il s'était transformé en chauve-souris, mais cela me parut contre-productif.

— Et le sang ? demandai-je.

Dans tous ces meurtres, que les victimes se soient docilement allongées ou qu'elles aient pris la fuite et aient été poursuivies – il ne leur restait pas une seule goutte de sang. L'exsanguination. Une sévère hémorragie. Voilà ce qui les avait tous tués. Et pourtant, il n'y avait pas la moindre mare ou tache autour des corps. Aucune projection artérielle sur le tableau de bord ou le volant de la voiture d'Angela Hawk.

— Elle était présente, fit Pilson. Elle savait ce qui allait se produire, et, de son propre aveu, elle a assisté Cody dans ses crimes.

— Vous parlez de Cody comme si vous étiez sûr de vous, mais vous ne le pouvez pas. Où était ce sang ? demandai-je, et il détourna le regard. Et ses empreintes digitales ? Pourquoi n'y avait-il que les siennes ?

— Il faisait attention, dit Pilson. Il la dirigeait.

— Et le sang qu'elle avait sur elle la nuit du meurtre des Carlson ? Il a traversé la moindre fibre des vêtements qu'elle portait, comme si on le lui avait versé sur la tête, comment est-ce que vous expliquez cela ?

— Il a été recueilli, et versé sur elle, comme tu viens de le dire.

Mais je ne l'écoutais presque plus. Je le méprisais, lui et ses questions sans réponses.

— La maison de North Platte. Les planchers propres. Quelqu'un est passé avant nous. Quelqu'un aurait pu déplacer le corps de Nathaniel Cody…

— Qui ? demanda-t-il. Comment aurait-il pu imaginer qu'il fallait le déplacer ? Personne ne savait que nous venions. Comment aurait-il pu nous devancer ?

— Il s'y est peut-être rendu pour déplacer la dépouille quand vous avez divulgué le nom de Cody à la presse.

— Et pourquoi est-ce qu'« il » ferait ça ?

— Parce que vous lui avez fourni un bouc émissaire. Et que déplacer le corps lui assurerait que Marie ne pourrait rien prouver d'autre. Cela fait passer Marie pour coupable.

Pilson aboya un rire. Il appuya sur l'accélérateur.

— Des doutes subsistent, ajoutai-je. Je dis simplement qu'il y a encore des doutes.

— Ces doutes n'ont rien de *raisonnable*. Et Miss Mewes ne peut s'en prendre qu'à elle-même.

Il me déposa devant chez moi juste après vingt-trois heures et il n'entra pas pour parler à mon père, même s'il avait vu les lumières dans le salon. Mon père m'ouvrit la porte et lança une demi-salutation aux feux arrière de Pilson.

— Est-ce que tu vas bien ? demanda mon père.

— Comment va Marie ?

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé.

Mais quand il vit que je ne disais rien d'autre, il ajouta :

— Elle va bien. Elle se repose. Nous avons dû appeler le médecin…

— Le médecin ?

— Elle refusait de se calmer après l'appel de M. Pilson. Elle refusait de croire que le corps n'avait pas été retrouvé. Le Dr Rouse a fini par venir lui donner un petit quelque chose.

— C'est moi qui aurais dû lui annoncer. Pas Pilson.

— Elle l'aurait peut-être mieux pris, en convint-il.

— Elle était contrariée.

— Elle était furieuse. Comme si elle pensait vraiment que ce corps se trouvait-là.

— Elle le pensait réellement, papa. Vraiment.

— Michael. (Il me lança un regard qui affichait une certaine pitié et il sembla chercher ses mots pendant un temps.) Parfois… quand quelque chose est vraiment terrible… comme ce qui est arrivé à Marie, une personne pourrait…

— Inventer des choses ?

— Pas parce que cette personne est une menteuse. Simplement pour ne pas avoir à se confronter à la réalité des faits.

— Tu crois que c'est ce que Marie est en train de faire ? demandai-je.

— Je le pense, oui.

— Tu penses que le juge le comprendra, ça ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis ni juge ni jury.

— Je veux la voir. Je veux voir Marie.

— Tu pourras lui rendre visite demain matin, fit mon père, en me serrant l'épaule. Elle les a bien menés à un cadavre. Ce sera peut-être suffisant.

Mais je savais que ce ne serait pas le cas. Et je savais qu'avec cette histoire de Cody, Pilson serait en mesure de faire déplacer le premier jugement du Minnesota au Nebraska. Marie avait gagné un répit de quelques jours, le temps de rechercher les corps, mais Pilson serait au tribunal dès qu'il aurait suffisamment dormi pour se lever et taper la motion idoine.

Je montai à ma chambre et posai mon sac au sol, puis m'allongeai sur mon lit. Ils n'attraperaient jamais le vrai criminel – il avait disparu, évanoui comme de la fumée – mais ils allaient faire payer quelqu'un. Et je ne pouvais pas les laisser faire.

Elle n'était pas innocente. Mais elle n'avait pas commis ces crimes seule. Et je n'ai jamais pensé qu'elle était une meurtrière.

J'attendis que mon père aille se coucher, puis j'attendis une heure de plus. Je n'étais jamais sorti en douce de chez moi avant. Je n'avais jamais tenté de passer par la fenêtre ou de me faufiler dans les escaliers sans faire de bruit. J'y réfléchis avant de le faire, mes parents n'auraient jamais cru que j'avais enfreint les règles. Quand ils retrouveraient mon lit vide le lendemain matin, ils chercheraient certainement en dessous avant toute chose. Puis, ils auraient peur. Enfin, ils seraient déçus. Mais je ne pouvais rien faire à ce sujet.

En sachant que j'avais bien peu d'expérience dans le domaine et que mon père avait le sommeil très léger, ce fut un véritable miracle que je passe la porte de devant. Mais j'y parvins, avec un sac de vêtements propres, de la nourriture piquée dans le garde-manger et toutes mes économies dans mon portefeuille. Dans la main droite, j'avais les clefs de mon père.

J'ouvris la porte arrière de la prison et montai retrouver Marie dans sa cellule. Mais elle n'était pas seule – Nancy était assise sur le lit, la tête de Marie reposant sur ses genoux.

— Michael, souffla Nancy. Qu'est-ce que tu fabriques ici ? (Elle avisa mon manteau et mon sac – les clefs.) Oh non. Tu ne peux pas faire ça.

J'ouvris la porte de la cellule.

— Je ne peux pas la laisser ici.

Marie remua. Quand elle me vit, elle se réveilla soudainement, ses yeux étaient légèrement vitreux, ce devait être un effet secondaire de ce que lui avait injecté le docteur. Mais quand elle remarqua mon baluchon, elle se retourna et se leva.

— Vous allez avoir des ennuis, observa Nancy. Vous vous ferez

attraper ; vous n'y arriverez jamais.

— Nous prendrons l'une des voitures de patrouille. On conduira jusqu'à l'aube. Ensuite on la cachera et on fera du stop. Allez, Marie.

— Tu le veux vraiment ? demanda Marie.

Je tendis la main, elle sourit et vint à moi. Elle m'enveloppa de ses bras et enfonça son visage dans mon épaule. Elle semblait froide et petite.

— Nancy, est-ce que j'ai besoin de te ligoter ?

— J'imagine que non. (Elle lança un regard triste à Marie.) Je dirai simplement que je ne vous ai pas vus.

J'attirai Marie hors de sa cellule. Elle allait avoir besoin d'un manteau et de meilleures chaussures, mais je n'avais aucune idée d'où en trouver.

— Michael, attends, fit Marie.

— Attendre quoi ? demandai-je.

Elle glissa la main au bas de mon bras pour me tenir la main. Elle observa les murs familiers qu'elle avait fixés pendant des mois.

— Tu ferais vraiment ça, dit-elle. Pour moi.

— Je le dois bien, dis-je. Alors, dépêchons-nous d'y aller.

Elle me tenait toujours fermement. Je tremblais comme une feuille.

— Je ne peux pas m'en aller, dit-elle doucement. Mais j'apprécie ton geste.

— Marie… Nous devons partir. Ils vont te tuer.

Elle ne lâcha pas ma main, mais elle la pressa doucement, comme si elle essayait de me réveiller.

— J'ai une dernière chose à te confier, avant qu'ils m'emportent. Comme tu es de toute façon là, ça te dérangerait de le noter ?

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Les meurtres de Bob, Sarah et Steven Carlson : le 18 septembre 1958

L'enregistreur avait disparu, mais Nancy m'apporta un stylo et des carnets de notes de mon père. Elle précisa que comme il n'y avait que nous, nous pouvions descendre à la salle d'interrogatoire, ou que je pouvais entrer m'assoir dans la cellule de Marie. Marie plaisanta en disant que les barreaux lui manqueraient et qu'elle ne me reconnaîtrait pas si elle pouvait voir la totalité de mon visage d'une seule fois. Je pense qu'elle désirait que rien ne change. C'est difficile à expliquer. Elle n'avait pas connu la liberté depuis longtemps. Mais au moins son incarcération en notre compagnie s'était déroulée selon ses propres termes, et j'aime à penser qu'elle n'a pas toujours été horrible.

Nous nous assîmes donc comme à notre habitude : elle sur son lit de camp et moi à la table de la cuisine, même si nous avions laissé la porte de la cellule ouverte et que Nancy nous apportait des tasses de café. Rien ne semblait officiel, en l'absence de mon père et de l'enregistreur. Sans que Pilson ne regarde par-dessus mon épaule. Cependant j'étais heureux que cela se passe ainsi. Cette partie de l'histoire appartenait à Black Deer Falls – c'était la nôtre, tout comme Steve et ses parents avaient été les nôtres, et il était juste que nous la connaissions d'abord, avant le reste du monde.

Le récit de Marie des événements du 18 septembre était difficile à entendre. Son histoire était parfois décousue. Mais elle racontait d'autres parties avec autant d'aisance qu'un conteur aguerri. Il lui arrivait de se bloquer et elle avait alors besoin que je la pousse en lui posant des questions. Elle répétait les conversations de cette nuit-là comme si elle récitait le texte d'une pièce de théâtre – je dus l'arrêter quelques fois pour lui demander qui parlait. Mais je notai tout.

Voici ce qu'elle m'a raconté.

Ils avaient commencé à se disputer en route. Cela avait débuté à Madison, dans le Wisconsin, où Marie avait refusé de tuer Richard Covey et sa fiancée, Stacy Lee Brandberg. Ils étaient censés être pour elle : ses premières proies. Sélectionnés avec attention. Ainsi, quand elle avait refusé, il s'était énervé.

— Ils semblaient si déterminés, commença-t-elle. Se tenant l'un contre l'autre dans cette maison vide. Ils avaient entendu parler de nous à la radio et lu des articles nous concernant dans les journaux. Ils savaient ce qui allait se produire. Pourtant, ils n'ont pas cherché à crier ou à s'enfuir. Ils n'ont pas paniqué.

» J'ai dit que ça ne se passait pas comme il l'avait promis. Ils savaient ce que nous comptions faire ; il n'avait pas employé ses trucs sur eux. Puis il a dit : « La première fois n'est jamais simple. La première fois, tu abandonnes tout derrière toi. »

» Mais j'ai refusé. Donc il l'a fait.

» Et il l'a fait de manière vicieuse : il a obligé le garçon à le regarder égorger sa fiancée. Il l'a obligé à la fixer. Puis il l'a coupé deux fois au poignet. Il a fait en sorte qu'il saigne plus lentement.

Combien de temps est-ce qu'il a fallu à Richard Covey pour mourir ?

» Au moins une demi-heure. Bien plus longtemps que les autres.

» Après ça, il était constamment en colère. Il disait que je lui avais menti, que j'avais joué un rôle. Que je manquais de courage et qu'il avait commis une erreur. Je lui ai donc dit qu'il pouvait me tuer et recommencer du début, mais il m'a répondu qu'on avait déjà trop progressé. Ma mère était déjà morte. Il l'avait assassinée pour moi, et il avait tué Nathaniel, et pour autant que je voulais que Nathaniel meure, j'aimais ma mère et j'ai beaucoup pleuré.

Est-ce que tu veux me raconter ce qui est arrivé à ta mère ? Comment elle est morte ?

— Non. Mais j'aimerais ne jamais t'avoir confié où elle était enterrée. Elle ne méritait pas d'être déterrée comme ça. Photographiée.

Elle s'accorda une immense pause après cela, puis elle parla longuement de comment ils étaient parvenus à Black Deer Falls.

Ils arrivèrent en ville à pied et errèrent sur les routes secondaires au crépuscule, jusqu'à ce que le soleil se couche. Il n'y avait eu aucune notion de chasse, aucun plan jusqu'à ce que les feux de la Chevrolet de Steve les trouvent à marcher sur le bas-côté. C'était juste une histoire de hasard ; cela aurait pu être moi dans le vieux *pick-up* de mon père, ou ça aurait pu être Percy. Steve avait freiné et s'était arrêté, et Marie et son compagnon s'étaient approchés de la porte passager dans la lumière rouge de ses feux arrière. Je peux me l'imaginer comme si j'avais été présent : Steve se penchant par la portière pour mieux voir et s'étirant ensuite pour ouvrir la porte. Il devait arborer son blouson

en cuir de l'équipe du lycée, mais il ne faisait pas encore froid, il aurait donc été déboutonné. Il devait leur avoir souri et demandé où ils allaient.

— C'était si simple de lui raconter que notre voiture était tombée en panne et de lui demander d'utiliser le téléphone de sa famille. Il était tellement, tellement gentil, et je pensais qu'il ne me demanderait jamais de le tuer, il ressemblait tellement à Richard Covey. Mais quand nous sommes arrivés chez lui et que nous avons parlé à sa famille, j'ai su que j'avais tort.

Steve gara sa voiture à sa place habituelle, dans un espace vide à côté de l'une des grandes granges rouges, et il les conduisit à l'intérieur. J'arrêtai alors Marie pour lui demander si elle en était sûre.

La veuve Thompson vous a vus entrer dans la maison ensemble, mais seulement Steve et toi. Est-ce que tu es certaine que vous étiez trois ?

— Sans aucun doute.

Tu es sûre qu'il n'est pas parti en avant ou resté en retrait ?

— Il était juste-là, de l'autre côté de Steven.

Je la laissai continuer.

À l'intérieur, Mme Carlson venait tout juste de nettoyer la cuisine après le dîner. M. Carlson était dans le salon, assis avec un journal. Steve expliqua qu'il était allé chez sa petite amie, pour manger et regarder la télévision avec sa famille. Cathy Ferry, même s'ils n'avaient pas formé véritable un couple et qu'elle ne se considérait plus comme sa petite amie après sa mort.

La maison était chaude et vivante – la riche odeur du bœuf en sauce et des pommes de terre de cette soirée-là était suspendue dans les airs et infiltrait toutes les pièces. Mme Carlson dit qu'il en restait encore, s'ils n'avaient pas encore soupé.

— Reprendre des couleurs te ferait du bien ma fille, commenta Sarah. Et du café ? Ou je pourrais mettre une tarte au four. Ce n'est rien : je peux préparer une pâte les yeux fermés, et il y a des dizaines de pots de garniture tout prêts dans le garde-manger.

— Du café seulement, merci, répondit Marie.

Sarah servit une tasse à Marie et la posa sur la table. Marie entendit Steve et son père dans le salon, ils discutaient avec lui et rigolaient.

— Je savais que c'était un de ses tours, pour les empêcher d'être rebutés par son apparence à la lumière.

Sarah se décida à confectionner une tarte quoiqu'il en fût et elle demanda à Marie si elle privilégiait la pomme ou la cerise.

— Elle se fichait de sortir des saladiers, de la farine et de déranger la cuisine, même si elle venait tout juste de terminer de la ranger, c'était évident. Elle a dit qu'elle pensait que j'étais le type de filles qui préférait les pommes. C'est là que j'ai entendu le nourrisson. Elle a

commencé à chouiner dans son berceau, dans une pièce juste à côté de la cuisine.

— Vous avez un bébé ? demanda alors Marie.

— Oui, m'dame. (Sarah alla chercher l'enfant et la sortit de son berceau.) Patricia. Elle a surpris tout le monde, tu peux me croire, après toutes ces années à espérer tomber enceinte quand Steve était petit. Mais la voici. Notre petite Patty. Steven, lança-t-elle, tu peux venir chercher le linge plié et le monter dans ta chambre avant que la tarte ne soit prête ?

Il entra et saisit la pile de vêtements, et depuis le salon, Marie entendit une voix.

— Ne monte pas les escaliers… ça ira bien. Pose ça juste-là.

Et Steve posa le ballot sur la marche avant de retourner s'assoir sur le canapé.

— Je me levai et me rendis dans le salon, ils étaient tous assis-là en train de discuter, de rigoler pour un rien comme si cela faisait des années qu'ils se connaissaient. Je lui ai dit : « Il y a un enfant. Un bébé. » Et il a répondu : « Ce serait plus cruel de la garder vivante, tu ne crois pas ? Il vaut mieux qu'elle accompagne sa famille, non ? ».

Steve et ses parents ne semblèrent pas entendre leur échange du tout. Aucun des deux hommes ne releva la tête à l'approche de Marie, et dans la cuisine, Sarah avait placé Patricia dans une chaise haute avant de reprendre la confection de sa pâte.

— Il avait ce regard qui me rendait furieuse. Je ne sais pas pourquoi. Je ne voulais pas le faire, mais j'avais l'impression de devoir lui prouver que j'en étais capable. J'étais en colère pour le bébé. J'étais furieuse qu'ils soient si gentils.

— Bon, si tu comptes le faire, lui dit Marie, ne l'oblige pas à préparer toute une fichue tarte.

— Je tremblais. Je tremblais de la tête aux pieds, et il a demandé : « Sarah, voulez-vous bien venir avec l'enfant, s'il vous plaît ? »

Il l'appela, et elle obéit, un sourire sur les lèvres et le bébé sur la hanche. Il sortit le rasoir de sa poche et l'ouvrit.

— Et qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Bob.

— Rien dont vous ayez besoin de vous inquiéter, répondit-il. Rien du tout. C'est un petit quelque chose pour elle.

Il souleva la lame qui brillait dans la lumière jaune projetée par deux modestes lampes.

— Je la fixais et ensuite j'ai remarqué que les rideaux avaient été tirés, et je lui ai demandé si c'était lui qui avait fait ça

— Non, chérie, c'est moi, répondit Sarah. Notre voisine vit seule et elle aime regarder chez nous. C'est une très gentille vieille dame, mais nous avons parfois besoin d'un peu d'intimité.

Puis elle reporta son attention sur le bébé.

— Je me suis approché de lui pour saisir le rasoir. Je lui ai demandé si on avait besoin des trois ; ça me paraissait beaucoup. Et il a répondu : « Tu aurais pu en avoir deux à Madison. »

— J'ai donc baissé le regard vers Steve, qui était assis à côté de lui sur le canapé. J'ai demandé s'il fallait qu'ils regardent.

— Tourne la tête, dit-il, et Steve s'exécuta.

Mais Marie se détourna du jeune homme, et elle alla à son père. Doucement, elle posa le rasoir sur la peau de sa gorge.

— Je continuais de penser qu'il bondirait. Qu'il réaliserait ce qu'il se passait. La sensation de la lame contre sa peau devait être froide et étrange, mais il n'a même pas bougé. Il n'a pas semblé remarquer quoi que ce soit. Je me suis juste penchée et je l'ai fait.

Tu l'as fait ?

Elle ne me répondit pas. Elle ne me regardait pas dans les yeux ; tout au long de son témoignage, elle contemplait un point au-dessus de mon épaule ou vers le sol. Parfois, elle étudiait les mouvements de mon stylo.

— C'était plus simple que je ne l'avais cru, mais la lame est allée trop profond et j'en ai eu sur moi. J'ai essayé d'en boire mais ça faisait trop. Il a essayé de m'aider. En déplaçant ma tête, et c'était mieux.

Quand elle n'en put plus, il descendit du canapé et la poussa du coude pour nettoyer ses saletés. Puis il laissa Bob Carlson glisser de la chaise pour tomber sur le tapis.

— Mme Carlson… elle ne savait vraiment pas ce qu'il se passait. Mais quoiqu'il en fût, elle a commencé à faire taire le bébé comme s'il geignait énormément, alors qu'elle ne faisait pas un bruit. Elle s'échinait à la faire taire et à la tapoter contre elle, sans regarder son mari au sol. J'ai dit : « Ça suffit, c'est assez », et il a répondu « Non, pas du tout. Il t'en faut plus. »

— J'en peux plus.

— Mais si.

— Il a demandé à Steve de venir et de prendre le bébé. Ensuite, il s'est approché de Mme Carlson et… et il l'a fait et j'ai simplement suivi le mouvement, j'imagine, comme dans un rêve. Tout semblait se passer comme dans un songe à ce moment-là et il y en avait tellement et le *goût*… Mais c'était ce que c'était. Je ne pouvais pas faire plus.

Que veux-tu dire, Marie ?

— Je veux dire que je savais que le garçon et le bébé étaient les suivants. Alors, pendant qu'il terminait Mme Carlson, j'ai contracté le ventre pour vomir. Je ne pensais même pas que ça marcherait. Je pensais simplement à « Sors, sors, sors », je savais que ce serait pas le cas, mais j'ai tiré la tête en arrière et tout à coup c'est sorti, directement de ma bouche.

Il y eut d'énormes bouillons sur son visage, dans ses cheveux – il y

en eut tant que le sang en imprégna ses vêtements et dégoulina jusque dans ses chaussures. Je me rappelai ce à quoi elle ressemblait, collante et cramoisie de la tête aux pieds.

— J'ai dit à Steve de partir en courant, de prendre le bébé et de sortir de la maison, mais il n'a pas bougé. Le bébé a commencé à pleurer et il l'a posée sur le tapis. J'ai hurlé : « Va-t'en, tout de suite ! Il le faut ! »

» Mais il a répondu : « Il ne bougera pas. » J'ai donc dit : « Va-t'en alors. Je ne te suivrai pas. »

Est-ce qu'il a paru surpris ? En colère ?

— Non. Il n'a semblé surpris par rien de tout ça, pas même de voir l'état dans lequel j'étais. J'ai même pensé pendant une minute qu'il allait m'assassiner moi aussi. Me tuer avant de disparaître, et que je deviendrais alors une partie du mystère. Mais il ne l'a pas fait. Je me tenais debout entre le bébé et lui, et il est parti. Mais pas avant de me contourner à toute vitesse pour tuer Steve.

Marie ajouta qu'elle s'était interposée entre Patricia et lui après qu'il avait laissé chuter Steve, et je l'imaginais là : à montrer les dents, recouverte de sang.

— Et c'est comme ça que Charlie et ton père m'ont retrouvée : debout sur le tapis avec le bébé. Elle était presque endormie à force d'avoir pleuré. Mais je ne pouvais pas la prendre dans mes bras pour la réconforter. Ça n'aurait pas été décent.

Il était tard quand nous terminâmes. Nos tasses de café étaient vides. La prison était calme. Tranquille. Dehors, par la fenêtre, le ciel était noir.

— Donc M. et Mme Carlson, repris-je. Tu les as tués.

— Je les ai tués.

Elle passa la main au travers des barreaux, et je me penchai en avant pour la saisir, et elle ferma les yeux avant de se mettre à pleurer.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Quitter Black Deer Falls

Le lendemain matin, mon père ouvrit la porte avec fracas et me trouva endormi dans son bureau. Il semblait assez rassuré de me voir, même si je ne pense pas qu'il ait jamais réellement cru que je comptais aider Marie à s'échapper. Il me laissa me débarbouiller dans la salle de bain et il demanda à Charlie d'apporter du café frais et des donuts du *diner*. Nancy entra aussi, même si son service de nuit était terminé et que c'était son jour de congé. Je leur expliquai ce qu'il s'était passé et ce que Marie avait avoué.

— Pourquoi dirait-elle ça ? demanda Nancy après que j'ai terminé. C'est impossible. Elle a toujours soutenu n'avoir fait de mal à personne.

— Mais en quoi est-ce que son histoire est importante ? demanda Charlie. Si elle n'est pas vraie ? Si elle continue avec ses absurdités de buveur de sang ?

— Car c'était la vérité, répondit mon père. Oublions les histoires abracadabrantesques et je parie que c'est exactement ce qu'il s'est passé. Il y a toujours des proches des Carlson dans les parages, et ils méritent de connaître la vérité, s'ils le veulent.

Il me regarda. Le fait que Marie avait tué quelqu'un pesait dans l'atmosphère, couplé à l'intuition que cette histoire singulière allait bientôt toucher à sa fin. Il n'y aurait bientôt plus de lettres destinées au *Star* évoquant notre mauvaise gestion de l'affaire. Plus de coup de téléphone à ma mère pour lui dire à quel point je devrais avoir honte d'ainsi ternir le souvenir des Carlson. Plus de Marie, calmement assise à l'étage.

Plus tard cette même journée, nous fûmes informés que Pilson avait fait la demande que Marie soit transférée dans le Nebraska pour son jugement. Maintenant qu'il possédait son identité et le corps de sa mère, sa revendication était au moins tout aussi valable que la nôtre. Les avocats vinrent donc la chercher pour la conduire à la capitale. Je

n'obtins pas l'autorisation de participer cette fois. Je me sentis malade toute cette journée-là, me disant que je ne reverrais plus jamais Marie, qu'elle serait immédiatement remise et transférée à Lincoln. Mais elle revint le soir.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? demandai-je. Vous avez gagné ?

Ce n'était pas le cas. L'évidence se lisait dans le sourire triste de Marie, et sur les visages défaits et éreintés de M. Norquist et M. Porter.

— Ils vont la juger à Lincoln pour le meurtre d'Audrey Cody, expliqua M. Norquist. Ils viendront la chercher dans deux jours.

— Dans ce cas, pourquoi être revenue ? demandai-je.

— Elle reste ici juste assez longtemps pour plaider coupable pour le meurtre des Carlson, dit M. Porter. Et elle est aussi ici, parce que le juge se fichait bien de M. Pilson.

Je ne savais pas quoi répondre, Marie non plus. Je pense qu'elle avait compris qu'il n'y aurait aucune autre issue. L'État du Nebraska ne l'inculpa pas des meurtres de Peter Knupp, Angela Hawk, ou de celui de Beverly Nordahl. Pilson n'avait pas assez de preuves, j'imagine, pour s'estimer en mesure de la poursuivre pour le reste. Ou peut-être pensait-il que la question de sa mère suffirait. Les gens furent d'abord furieux. Ils réclamaient justice pour tous les meurtres. Mais ils finirent par se ranger à sa décision. Après tout, comme j'ai entendu quelqu'un le résumer ensuite : on ne pouvait l'électrocuter qu'une seule fois.

Je ne retournai pas beaucoup à la maison dans les deux jours qui précédèrent le départ de Marie. Je mangeai mes repas en sa compagnie dans notre vieille cuisine. Quand je le devais, je rentrai pour me nettoyer avant de revenir immédiatement après. L'école était entièrement oubliée. La nuit, Nancy ou Bert me laissait entrer dans la cellule de Marie, et je dormais collé contre elle sur le petit lit de camp. Quand je me réveillais le matin, je retrouvai son bras passé autour de moi, agrippant ma chemise, dont le tissu se froissait entre ses petits doigts serrés.

Le matin du jour où Pilson devait arriver, Marie demanda à ma mère si elle voulait bien lui couper les cheveux au carré, ma mère vint alors s'exécuter, équipée de ses ciseaux tandis que Marie était assise à notre ancienne table de cuisine.

— Parfait, fit ma mère quand elle eut terminé.

À cette longueur les ondulations de ses cheveux étaient encore plus visibles, et en vérité, cela semblait moins parfait que sauvage. Ma mère tenta de les apprivoiser en les attachant avec un ruban vert, pour ensuite se résigner. Sa chevelure refusait de rester en place, et le ruban conférait à Marie un air bien trop jeune pour que nous puissions le supporter.

— Je garderai le ruban, promit Marie.

Ma mère lissa les cheveux de Marie en arrière et les passa derrière son oreille. Puis elle s'en alla, et Bert remonta pour replacer Marie dans sa cellule.

— Tu sais bien que je te laisserais bien dehors, fit-il.

— C'est rien, Bert, fit-elle, et il referma la porte entre nous avant de nous quitter.

— Est-ce que tu as peur ? demandai-je.

— J'imagine.

— Est-ce que tu veux que je sois présent ? Je viendrai, au tribunal et à ce qu'il se passera après, si tu le veux. Je peux demander à mon père…

— Non.

Elle savait ce qui allait se passer. Elle savait qu'elle allait perdre.

— Je ne veux pas ça. Tu dois me promettre que tu n'en feras rien.

Je le lui promis donc. Nous passâmes la majorité de ce dernier jour ensemble en silence. Nous restâmes assis à nos places calmes et familières, à écouter l'horloge égrener les minutes. J'écoutai le son de sa respiration tout en sachant que je m'en souviendrais.

— Tu n'as plus de questions ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il reste à dire ?

Elle s'adossa aux barreaux, et sa nouvelle coupe courte donnait l'impression que son cou était long et nu.

— Rien, j'imagine, répondit-elle. Mais n'importe qui d'autre que toi poserait d'autres questions.

Elle me regarda et eut un petit sourire.

— J'aimerais t'avoir rencontré d'abord, dit-elle.

C'était mon cas également, même si je savais que cela n'aurait jamais pu se réaliser – c'étaient les meurtres qui l'avaient amenée à moi et sans eux, nous ne nous serions jamais rencontrés. C'était une idée terrible, et cela l'était encore plus de savoir que je ne le regrettais pas entièrement.

Pilson vint la chercher avec un cortège de la police d'État. Des reporters envahirent le poste – même M. McBride avait surveillé le bâtiment aux aurores, ne voulant pas rater le moment où ils la feraient sortir. Mon père lui passa les menottes et l'escorta au bas des escaliers, il me laissa les accompagner.

— Je ne sais pas ce qu'il reste à faire, lui dit-il, mais je pense que tu pourrais encore te sauver si tu leur disais simplement où il est passé. Et j'aimerais vraiment que tu le fasses.

Nous traversâmes le poste et passâmes les portes qui menaient au parking, où Pilson attendait. Charlie et Bert étaient là, tentant de maintenir les reporters à une distance respectable, et la patrouille d'État qui avait escorté Pilson aidait au mieux. Quand ce dernier vit

Marie, il lui adressa un signe de tête avant de dire :

— Vous avez un instant.

Puis il se pencha pour prendre la place du passager à l'avant de la voiture.

Marie prit une profonde inspiration et regarda autour d'elle. C'était la première fois qu'elle sortait depuis des mois, elle n'avait pas encore respiré d'air aussi frais. J'étais content que l'atmosphère soit chaude – ce n'était pas encore le printemps mais c'était l'un de ces jours où les senteurs et la brise annonçaient l'arrivée de la saison.

Elle se tourna vers moi. Je cherchai quelque chose d'intelligent à dire. Elle portait son jean bleu habituel, remonté aux chevilles, et sa chemise blanche boutonnée. Au lieu de son habituel pull vert, elle en portait un bleu que Nancy lui avait apporté – cette dernière se tenait à proximité de Charlie et pleurait discrètement dans un mouchoir.

Marie leva ses mains menottées et les passa par-dessus ma tête. Elle m'attira contre elle, et je l'enlaçai tendrement, puis elle murmura à mon oreille, sa voix était basse et elle était trop proche pour que qui que ce soit d'autre puisse entendre.

Elle me murmura ce qu'elle ressentait. Ses regrets. Puis elle repassa ses mains par-dessus ma tête et les posa à plat contre mon torse.

— Tu ne m'as jamais apporté ces cigarettes, dit-elle.

Pilson sortit de la voiture, et ils nous séparèrent, et les reporters s'approchèrent comme une volée de corbeaux.

Puis, Marie Catherine Hale disparut.

Le procès de Marie dura deux semaines. Comme prévu, elle s'en tint à son histoire, et les gros titres s'embrasèrent. Des médecins et des psychiatres l'évaluèrent, et il fut établi qu'elle était responsable. Ils dirent qu'elle inventait tout cela de son plein gré.

Les journaux affirment que les jurés furent libérés à 17h25 le jeudi soir pour délibérer. Ils se suspendirent à 18h30 pour le dîner et ne donnèrent pas leur verdict avant le vendredi soir. Ils la reconnurent coupable, et recommandèrent la peine de mort.

Selon les témoins présents au tribunal, Pilson avait vu juste. Il y eut plusieurs exclamations de surprise, mais personne ne pleura.

Après la condamnation de Marie, l'atmosphère à Black Deer Falls – et dans la nation tout entière – changea. Des groupes lui apportèrent leur soutien, demandant qu'on fasse preuve de clémence ; ces mêmes personnes qui pendant des semaines et des mois l'avaient qualifiée de séductrice la considéraient désormais comme une enfant. M. McBride publia une lettre ouverte destinée à l'éditeur du *Star* intitulée : « Qui d'autre que Dieu a le droit de se venger ? », soumise par une certaine Mme Veronica Macready, qui selon mon père était un jour venue au poste pour se plaindre de la détention de Marie dans cette ville.

Même dans le Nebraska, l'indignation était telle que Pilson tint une conférence de presse. C'était sans précédent, affirmaient les reporters, de condamner à mort une fille qui aurait dû être en seconde. La réponse de Pilson elle-même fit couler davantage d'encre encore et continua d'alimenter les gros titres.

— Même les filles de quinze ans doivent bien comprendre qu'elles ne peuvent pas s'embarquer dans des crises meurtrières en tuant seize personnes.

Une fois la fureur apaisée, l'agent McCabe suspendit sans faire de vagues les recherches de Nathaniel Cody. Il n'avait pas été vu ni même n'avions-nous entendu parler de lui après la fin des meurtres, et nous pensâmes qu'il avait traversé la frontière avec le Canada il y avait bien longtemps.

L'exécution de Marie Catherine Hale par pendaison devait avoir lieu à Lincoln, dans le Nebraska, le 8 mai 1959. Aucun contretemps n'était envisagé, car elle ne comptait pas faire appel.

Après le procès, tout le monde parut oublier l'histoire de buveur de sang de Marie. De la même façon, ils oublièrent le sang manquant et les symboles inscrits sur les arbres et la pierre tombale de Steve Carlson. Ils se désintéressèrent également du serpent cloué à ma porte et de l'homme qui s'était retrouvé dans le salon de ma famille en pleine nuit. Mais ce dernier n'était de toute façon qu'une hallucination. Un mauvais rêve. Même Marie l'avait affirmé, comme il ne pouvait pas être entré sans y avoir été invité.

Néanmoins, je n'ai jamais pu parler à Marie d'une conversation que j'ai eue avec Dawn.

Environ une semaine après le départ de Marie pour le Nebraska, je demandai à Dawn si elle avait vu quelqu'un de bizarre en ville.

— Non, répondit-elle. Sauf l'homme qui était perdu.

— Qui s'est perdu ? demandai-je.

— Il est passé à la maison un après-midi. Il semblait avoir froid, alors je lui ai préparé une tasse de café et je l'ai laissé utiliser le téléphone.

— Tu l'as invité à entrer. Dawn, comment s'appelait-il ?

Elle ne s'en souvenait pas, même si elle s'était assise à côté de lui et l'avait appelé par son nom.

— C'était avant ou après que j'ai fait ma crise de somnambulisme ? demandai-je.

— Avant.

Son trou de mémoire ne la dérangeait pas outre mesure. Et quand je lui demandai à quoi l'individu ressemblait, elle sourit et me répondit : « À une star de cinéma. »

À une star de cinéma. Pas à « une star de film » ou « un beau prince », ni aucune autre tournure qu'elle aurait bien plus facilement

employée. Elle utilisa très exactement ces mots, les mêmes qu'avaient adoptés Marie, comme s'ils avaient été gravés dans leur mémoire à toutes les deux.

Durant les jours menant à l'exécution de Marie, je repensai régulièrement aux autres victimes : Cheryl Warrens, Richard Covey, et Stacy Lee Brandberg. Je pensai à la femme enterrée à côté de la mère de Marie dans la maison abandonnée : Lorraine Dusquene. Je songeai au propriétaire inventé, Peter Quince. Il avait été propriétaire du lieu pendant cinq ans, selon les archives du comté. Cinq ans sans vivre là, à aller et venir entre différents endroits. Cinq années à la remplir d'objets étranges. Je me demandais s'ils étaient déjà présents quand il avait acheté la maison. Je me demandais s'il avait connu Lorraine Dusquene avant de la tuer.

Mais nous ne trouverons aucune réponse à ces questions. L'enquête est terminée. Il n'y aura rien de plus. C'est tout ce qu'il y a. Le témoignage de Marie sur les événements. Nous ne pouvons connaître que ce qu'elle savait et ce qu'elle pensait être vrai.

Cela n'a peut-être aucune importance. Les morts le resteront. Steve et ses parents, Peter Knupp – rien ne les ramènera à la vie, indépendamment des réponses que nous penserons trouver ou des mystères que nous penserons résoudre.

Le vampire s'est enfui.

Le vampire n'a jamais existé.

Cher Monsieur McBride,

Cher Matt,

J'espère que vous ne m'en voulez pas que je m'adresse à vous ainsi. Vous m'y avez toujours autorisé, mais je n'ai jamais su s'il s'agissait simplement d'une manière d'être aimable. Je sais que je ne me suis jamais senti à l'aise pour le faire, et que même aujourd'hui, après tout ce qu'il s'est passé, je n'y parviens que sur le papier.

Joint à cette missive, vous trouverez tout ce que j'ai réussi à compiler au sujet des Meurtres exsangues, et de Marie Catherine Hale. Des pages et des pages rapportant par le détail les entretiens et le temps que nous avons passé ensemble. J'ai tout noté, comme vous l'avez suggéré. Et j'ai fait de mon mieux pour le raconter de la manière dont elle l'aurait voulu.

J'espère que ce n'est pas un souci si je vous les donne maintenant. Publiez-les. Tirez-en ce que vous pourrez. Je sais que c'était ce que moi j'étais censé faire, les analyser, les passer au tamis et en extirper la vérité, mais j'imagine que je n'ai plus le cœur à cela.

L'histoire que j'ai écrite n'était pas celle que vous aviez imaginée, et une fois que vous aurez terminé de la lire, je suis certain que vous serez déçu. J'en suis désolé. Et je ne veux pas que vous vous imaginiez que je ne vous suis pas reconnaissant de vos conseils ou que je ne les écoutais pas. Vous êtes un grand reporter, M. McBride, et un bien meilleur mentor que j'aurais pu espérer en trouver, à Black Deer Falls ou ailleurs. L'été dernier, quand je livrais des journaux pour vous, j'ai retiré votre diplôme du mur et le clou est resté coincé – j'en ai griffé l'arrière comme pas permis, et je suis réellement désolé pour cela également. Je voulais juste le contempler de plus près. Ce papier ivoire et cette police noir foncé. Le sceau de l'université de Pittsburgh. Je me représentais mon nom inscrit à la place du vôtre. Je voulais réellement savoir ce qui vous avait fait venir jusqu'ici, jusqu'à nous, depuis cette ville. J'aurais dû vous le demander avant. Je suppose que je n'ai jamais réellement été un journaliste.

Quand vous recevrez ce colis, je ne serai plus en ville. J'ai reçu une lettre de Marie, voyez-vous, et elle contenait une sorte de dernière requête. Elle a fait en sorte qu'elle me soit envoyée à un instant précis, et j'aime à imaginer le regard déterminé qu'elle devait afficher en la rédigeant, et comme elle a dû cacher son anxiété, s'inquiétant que celle-ci ne m'atteigne pas ou qu'elle soit interceptée par ma mère, ou même qu'elle soit détournée par un garde de prison désireux d'en tirer un quelconque profit en la vendant aux quotidiens nationaux. J'ai gardé l'original, mais voici ce qu'elle a écrit :

Cher Michael,

Je t'écris aujourd'hui, afin de te demander ce que je n'ai pas pu plus

tôt. Parce que je n'en avais pas le courage. Et parce que j'avais peur que tu dises non. J'ai donc attendu jusqu'à ce qu'il soit presque trop tard, en espérant qu'ainsi tu ne puisses plus refuser.

Est-ce que tu te rappelles l'histoire de Mercy Brown ? Est-ce que tu te rappelles ce qu'ils lui ont fait ?

Ces premiers jours… je parie que tu ne peux même pas relire tes notes, ton stylo tremblait tellement. Je t'imagine regarder ces papiers et n'y voir que des vaguelettes. Mais je sais que tu écoutais.

Et je sais que c'est un gros service à demander. Mais je ne veux pas revenir. J'ai donc besoin de ton aide. Je sais que tu te souviens de ce qu'il faut faire.

Je te le demande donc. Si jamais tu as tenu à moi. Comme moi je tiens à toi.

Je suis désolée, Michael. Je veux que tu saches que je ne suis pas la même que celle que j'étais à l'époque. Mais cela n'a aucune importance, car j'ai bien fait ce que j'ai fait. Ma confession était pour celle que j'ai été. Est-ce que tu le crois ? Que je puisse ainsi changer ? J'espère que tu y crois. Et j'espère que tu me crois.

Pensées,

Marie

Il était une fois, une fille qui s'appelait Mercy Brown, on croyait qu'elle était une vampire, et elle a été exhumée. Ils l'ont décapitée et ont brûlé son cœur sur une pierre jusqu'à ce qu'il se réduise en cendres. Bien sûr que je m'en souviens. Et je sais ce que Marie attend de moi.

Quand vous lirez cette lettre, il sera trop tard pour nous arrêter. Nous y serons déjà.

Le cimetière de la Prison d'État du Nebraska se trouve au sud-ouest de Lincoln, sur une douce colline qui surplombe le terrain de la prison. Grasshopper Hill*, comme ils l'appellent, en raison de toutes les sauterelles en été. Le bâtiment principal n'est pas juste à côté, mais il y a tout de même des tours de surveillance, et même la nuit, des gardes effectueront des rondes. Nous aurons de la chance si nous ne nous faisons pas tirer dessus.*

C'est drôle, ma mère a toujours pensé que le journalisme était la voie la plus prudente. Elle n'a jamais trop apprécié que mon père tente de me faire suivre ses pas. Avant les meurtres, c'est une question qu'il me posait au moins une fois par mois, mais je ne pense pas qu'il me la repose encore désormais.

Je sais bien que ce courrier donne l'impression d'être une lettre d'adieu, mais ce n'est pas le cas. Je ne sais pas ce que je vais faire. Je sais simplement que c'est ce qu'elle m'a demandé, je dois donc essayer. J'imagine que je prendrai ma décision quand j'y serai.

Je suppose que nous avons donc tous deux des décisions à prendre. Je

vous fais confiance quant au sort réservé à cette histoire. Elle n'a jamais été réellement la mienne de toute façon.

Vous savez, avant que Marie ne s'en aille, je lui ai demandé pourquoi il était si important que le tueur ne soit pas son beau-père. Je ne comprenais pas pourquoi elle ne saisissait pas cette porte de sortie en lui assignant le blâme. Elle aurait pu se sauver. Puis les journaux ont commencé à publier des articles sur le fait qu'il était le tueur et qu'ils étaient en cavale ensemble.

— Ils racontent que j'ai été maltraitée, a-t-elle dit. Ils disent que j'ai été violée, que j'ai été manipulée, façonnée, que j'étais une victime.

Elle était en colère. En colère contre moi, car que je ne comprenais pas en quoi cela était pire. Mais je pense que la raison pour laquelle Marie a voulu se confesser, c'était afin d'avoir le dernier mot. Marie refusait qu'on la définisse, que ce soient les reporters, le buveur de sang, ou Nathaniel Cody. Ou moi non plus.

Si l'on en croit les articles, elle n'a pas prononcé de dernières paroles lors de son exécution. Elle n'a pas prié, à moins que l'on compte ce qu'elle a dit au prêtre comme une prière : « allez-y, si ça vous fait du bien. » Marie Catherine Hale. Une dure à cuire jusqu'au bout.

Sa voix va me manquer. Elle va me manquer. J'imagine que vous trouverez cela surprenant, mais c'est la vérité.

Dites la vérité, et vous humilierez le diable. Au début, je pensais que c'était un acte pour le moins simple. Découvre ce qu'il s'est réellement passé, Michael, car la vérité est la vérité. Sauf que ce n'est pas toujours le cas, n'est-ce pas ? Pour les faits, peut-être. Mais la vérité nous appartient. Elle est intimement mêlée aux croyances. À la foi. Et la croyance est quelque chose de plus évasif.

J'aimerais vous remercier pour tout, Matt. Et si quelque chose tourne mal au cimetière, j'espère que vous confierez cette lettre à mes parents et que vous les laisserez la lire dans l'espoir qu'ils comprendront.

Bien à vous,
Michael Jensen

9 mai 1959

Quand je demandai à Percy de me conduire jusqu'à Lincoln, il ne sembla pas surpris outre mesure. Il se contenta de quitter sa maison discrètement au petit matin et il vint me chercher, comme si nous l'avions déjà fait des centaines de fois.

— J'imagine que je n'ai pas besoin de demander pourquoi, fit-il quand j'entrai dans la voiture. Je pense que je le sais depuis un certain temps. Mais c'était une tueuse, non ?

— Ouais, répondis-je. C'était une tueuse. Mais ce n'est pas tout ce qu'elle était.

Nous quittâmes la ville par la rue principale, en regardant les lumières s'allumer au moment où les magasins ouvraient, les trottoirs étaient toujours noirs et vides.

— Tu sais que j'aime cet endroit, dis-je. Ce n'est pas parce que je pense que je vais finir ailleurs, que ça veut dire que je n'aime pas cette ville. Ça ne veut pas dire que ce n'est pas chez moi.

Percy me regarda. Certains prétendent que les Valentine ne sont pas les personnes les plus intelligentes, mais je les trouve indéniablement intuitifs.

— Ouais, dit-il, en souriant. Je sais.

Des heures plus tard, derrière les vitres de la voiture, un paysage vide défile à toute vitesse, tandis que Percy parcourt avec précaution les routes secondaires. Nous avons passé la frontière et sommes entrés dans le Nebraska par l'est, accueillis par des prairies d'herbes hautes qui rappellent le printemps. Alors que je fixe ce paysage, les champs dansant dans le vent et dans mon esprit, je vois Stephen Hill s'enfuir pour sauver sa vie tandis que les herbes s'agrippent autour de ses jambes. Dans ma tête, l'herbe est verte – haute comme en été, jusqu'à sa taille, et derrière lui se trouvent les silhouettes sombres de Marie et du buveur de sang qui filent comme des poissons dans de mauvaises herbes sous-marines. Je peux presque entendre sa respiration paniquée. J'entends presque Marie rire.

Seulement cela ne s'est pas passé ainsi. Stephen Hill a été tué loin de là, dans un champ des plus lambda à proximité d'une station-service entre Grand Junction et Mason City, dans l'Iowa.

— Tu peux chercher l'atlas de P'pa ? demande Percy. Je crois que notre prochain virage approche.

Je tends le bras en arrière à la recherche de l'atlas – qui n'est pas à proprement parler un atlas, mais plus une collection hétéroclite de cartes jointes par un lacet – et je déplie la carte du Nebraska.

— Il reste combien ? demande-t-il.

— Environ quinze kilomètres avant le virage. On devrait y être avant la tombée de la nuit.

Nous passons devant le cimetière juste avant le coucher du soleil, quand il fait encore assez jour pour apercevoir les rangées de tombes blanches et leurs croix. Nous nous garons plus loin et attendons que le crépuscule tombe. Nous attendons jusqu'au moment où la prison réclame l'extinction des feux.

— Tu ne devrais pas venir avec moi, dis-je. Ce n'est pas la même chose que faire l'école buissonnière ou piquer des bières à Mo.

— Je suis venu jusqu'ici, non ? rétorque-t-il. Je peux pas franchement te laisser faire le reste seul.

Nous sortons de la voiture et il ouvre le coffre – il s'y trouve des outils dont nous avons besoin : des pelles, une hachette aiguisée. Tous me paraissent bien froids au toucher. La lune s'est levée, et la nuit est plus claire que je ne l'aurais souhaité. Je conseille à Percy de boutonner sa veste pour recouvrir sa chemise blanche.

Nous nous dépêchons en faisant le moins de bruit possible sur le chemin en terre jusqu'à rejoindre la limite du cimetière. Devant nous, dans la pénombre, je peux deviner les formes fantomatiques des croix formant des rangs et des rangs impeccables.

Percy touche la clôture, et passe les mains autour du fil barbelé enfoncé à coups de marteau dans un vieux poteau en bois.

— Reste accroupi, dis-je. Reste à couvert.

— Y a pas grand-chose pour se dissimuler.

— Je suis désolé pour tout ça, Perce.

— Je sais pas pourquoi tu le fais, m'avoue-t-il. Je ne pense pas que tu vas vraiment le faire.

Je raffermis ma prise sur la hachette.

Il nous faut un peu de temps pour trouver sa tombe, nous titubons dans la lumière de la lune, nous avançons parfois à quatre pattes pour trouver notre chemin à tâtons à la recherche de terre fraîche. Mais il nous faut encore davantage de temps pour la déterrer. Percy m'aide, et nous travaillons côte à côte jusqu'à ce que nos pelles percutent quelque chose de ferme, du bois, et qu'il me jette un regard avant de s'éloigner. Je dois effectuer cette partie-là seul. La moitié supérieure de son cercueil est découverte. C'est une boîte en pin simple, et au-dessus de celui-ci, dans l'herbe, la petite pierre rectangulaire ne porte aucun nom, uniquement une date. Je ne sais pas si j'en ai le courage. Si je pourrai ouvrir le cercueil et contempler son visage. Si je pourrai lui arracher le cœur.

Je m'agenouille. Cela ne fait pas longtemps qu'elle se trouve sous terre. Je me penche pour m'approcher.

— Reviens, Marie. Je veux que tu reviennes.

J'attends.

Contre le bois, la hachette tremble dans ma main.

NOTE DE L'AUTRICE

Même si le personnage de Marie Catherine Hale et les meurtres désignés sous le nom de « Meurtres exsangues » sont une pure invention de fiction, ils ont été inspirés de faits réels. En 1958, Charles Starkweather, un garçon de dix-neuf ans et sa petite amie de quatorze ans, Caril Ann Fugate, se sont lancés dans une folie meurtrière qui a coûté la vie à onze personnes dans le Nebraska et le Wyoming. Après avoir été arrêté, Charles a été condamné et exécuté pour ses crimes le 25 juin 1959. Même si le degré d'implication de Caril Ann dans les meurtres a été remis en question, elle a également été condamnée à la prison à perpétuité.

Les meurtres de l'ami de Michael, Steve Carlson et de ses parents ont été grandement inspirés par ceux de la famille Clutter à Holcomb, dans le Kansas, le 15 novembre 1959, rendus célèbres par Truman Capote au travers de son roman *De sang-froid*.

Toutes les citations tirées des enquêtes réelles ont été paraphrasées et modifiées afin de les adapter à l'histoire de Marie, et même si certains éléments de justice criminelle sont similaires à de véritables affaires, celle de Marie est différente et romancée. Toutes inexactitudes et libertés vis-à-vis de la procédure sont de mon fait.

REMERCIEMENTS

Ce livre doit bien des choses à bien des gens, mais commençons par le commencement, avec mon agente, Adriann Ranta Zurhellen, d'YRG Partners. Elle m'a écouté avec patience tout en gardant un esprit ouvert tandis que je lui expliquais cette drôle d'histoire. Elle m'a également, avec une sagesse certaine, conseillé d'écrire la série *Three Dark Crowns* en premier.

Comme toujours, j'ai une réelle dette envers mon éditrice, Alexandra Cooper, de Quill Tree Books. Je lui ai tendu un nichoir à oiseau laborieusement confectionné de mots, et elle m'a indiqué avec tact où je devrais placer une porte, et où je devrais ajouter de la peinture, et comment je devrais la renforcer afin que les mots qui le composaient ne s'écroulent pas en tuant tous les oiseaux à l'intérieur.

Merci à Rosemary Brosnan, à Jon Howard, et à toute l'équipe de HarperCollins/Quill Tree : à Erin Fitzsimmons, la directrice artistique, qui a conçu la couverture ; à la talentueuse artiste Miranda Meeks ; à la dynamo publicitaire qu'est Mitchell Thorpe ; au correcteur Robin Roy ; et évidemment aux incroyables styles marketing de Michael D'Angelo.

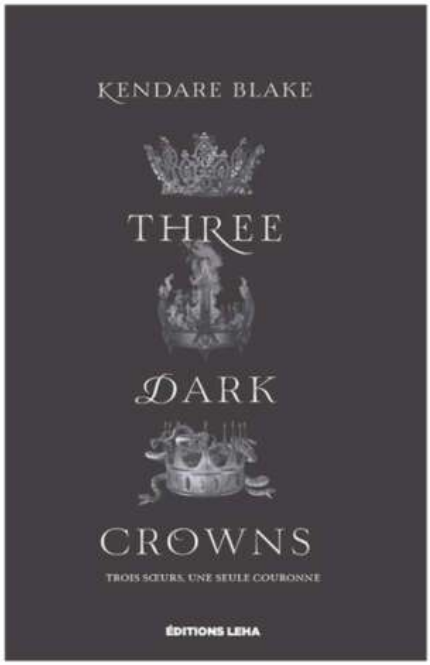
Des salutations infinies à Allison Weintraub et à Marin Takikawa, qui me remettent toujours sur le droit chemin et dans le secret. De gros yeux pleins de cœurs au trio publicitaire de folie que sont Crystal Patriarche, Keely Platte, et Paige Herbert chez BookSparks.

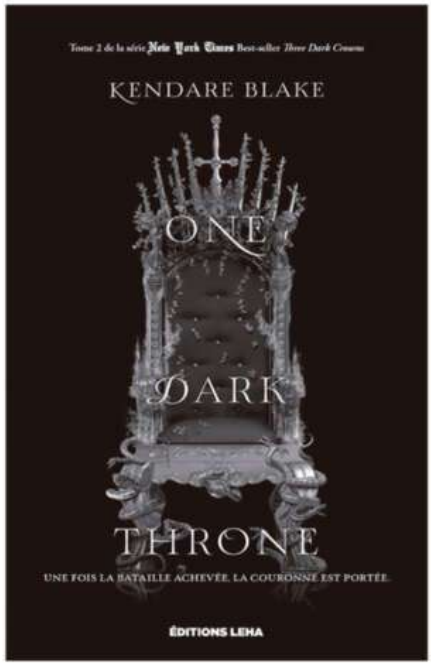
Merci également à mes deux chiens et à mes deux chats de leurs longues siestes pour laisser Maman travailler. Merci à Susan Murray, dont le Père (la majuscule est voulue) était un détective de petite ville et dont l'expertise en criminologie, en psychologie médico-légale, et en justice criminelle a été vraiment très utile. Maintenant, si tu voulais bien passer un doctorat avancé en méthodes de guerre et de combat antiques pour mon prochain livre, ce serait tout bonnement parfait.

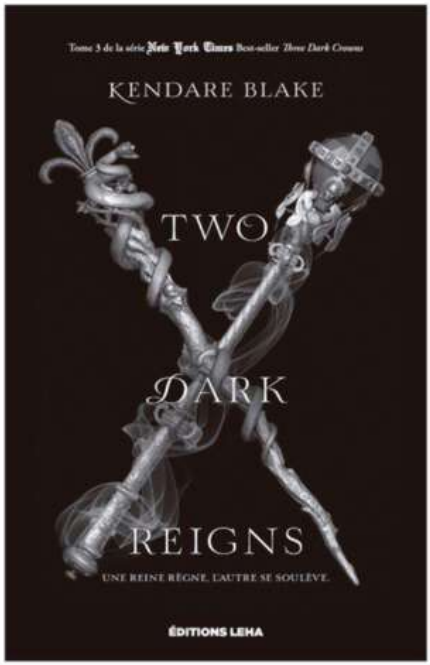
Merci à ces écrivaines de talent que sont Marissa Meyer, Lish McBride, Sajni Patel, Rori Shay, Alexa Donne, Kaylyn Witt, Alyssa Colman et Jessica Brody pour leur camaraderie, la bonne chère, les *brainstormings*, et le vin.

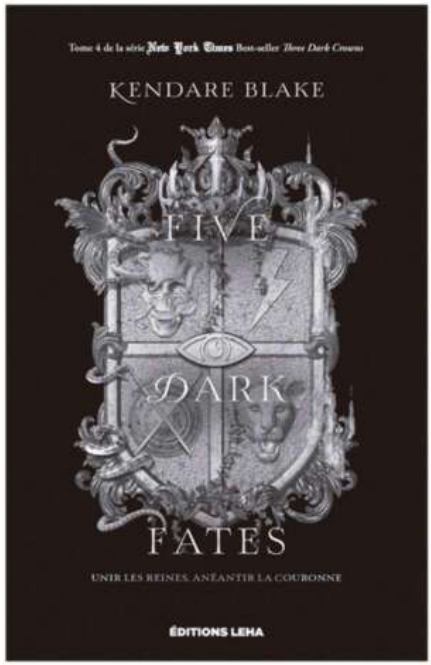
Et merci à Dylan Zoerb, pour la chance.

KENDARE BLAKE AUX ÉDITIONS LEHA




Tome 2 de la série New York Times Best-seller Three Dark Crowns
KENDARE BLAKE
ONE
DARK
THRONE
UNE FOIS LA BATAILLE ACHEVÉE, LA COURONNE EST PORTÉE.
ÉDITIONS LEHA





AUX ÉDITIONS
LEHA YOUNG ADULT

Tess Corsac
Les Nocturnes

Chloé Lume
Ceux qu'on oublie

Kendare Blake
Three Dark Crowns, tome 1
One Dark Throne, tome 2
Two Dark Reigns, tome 3
Five Dark Fates, tome 4

Cécile Guillot
Thorngrove

Hermine Lefebvre
Cathédrale

Garth Nix
Les Libraires Gauchers de Londres

AUX ÉDITIONS LEHA

Éric Amon
L'Éveil des Chimères
La Compagnie des Effraies

Pierre Bordage
Inkarmations

Olivier Cotte
La momie qui aimait les pizzas et les jeux vidéo

Sara Doke
La Complainte de Foranza

Jeanne-A Debats et François Froideval
Chroniques de la Lune Noire, tome 1, De gueules
Chroniques de la Lune Noire, tome 2, De sinople

Steven Erikson
Le Livre des Martyrs tome 1, Les Jardins de la Lune
Le Livre des Martyrs tome 2, Les Portes de la Maison des Morts
Le Livre des Martyrs tome 3, Les Souvenirs de la Glace
Le Livre des Martyrs tome 4, La Maison des Chaînes
Le Livre des Martyrs tome 5, Les Marées de Minuit
Le Livre des Martyrs tome 6, Les Osseleurs
Le Livre des Martyrs tome 7, Le Souffle du Moissonneur
Le Livre des Martyrs tome 8, La Rançon des Molosses
Le Livre des Martyrs tome 9, La Poussière des Rêves
Le Livre des Martyrs tome 10, Le Dieu Estropié

Ian C. Esslemont
La Voie de l'Ascendance tome 1, La Complainte de Danseur
La Voie de l'Ascendance tome 2, Le Seuil de la Maison des Morts

Alexis Flamand
Le Cycle d'Alamänder tome 1, La Porte des Abysses
Le Cycle d'Alamänder tome 2, La Citadelle de Nacre

Le Cycle d'Alamänder tome 3, La Nef Céleste

John Gwynne
Le Livre des Terres Bannies tome 1, Malice
Le Livre des Terres Bannies tome 2, Bravoure
La Confrérie du Sang tome 1, L'Ombre des Dieux

James Islington
La trilogie de Licanius tome 1, L'Ombre du Savoir Perdu
La trilogie de Licanius tome 2, Un Echo du Futur

Brian McClellan
La Promesse du Sang, la trilogie des Poudremages tome 1
La Campagne Écarlate, la trilogie des Poudremages tome 2
La République d'Automne, la trilogie des Poudremages tome 3

Patrick McSpare
Pré-mortem, tome 1, Mourir de vivre

Jean-Luc Marcastel
Thair tome 1, Renaissance
Thair tome 2, Malepeste
Thair tome 3, Armageddon

Jacques Martel
Loups Sombres

Olivier Martinelli
Le Livre des Purs tome 1, Le Roi des Krols
Le Livre des Purs tome 2, L'Enfant Guerre

Alex Nikolavitch
Le Dossier Arkham

Alex Nikolavitch & Camille Salomon
La Cour des Abysses

Philippe Tessier
Les Chroniques Hérétiques tome 1, Les Loups d'Uriam
Les Chroniques Hérétiques tome 2, Une Saison de Cendres
Polaris - Cycle Azure Livre 1, Point Nemo
Polaris - Cycle Azure Livre 2, Crépuscule
Polaris - Cycle Classique, Intégrale Les Foudres de l'Abîme

Polaris - Cycle Classique, Rédemption
Morts

Titre original :
All These Bodies
© Kendare Blake, 2021
Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction de tout ou en partie de l'oeuvre, sous quelque forme que ce soit.

Version française
All These Bodies
par Kendare Blake

Traduction : Hermine Hémon
Illustration de couverture : Miranda Meeks

© 2023 Éditions LEHA – Collection Leha Young Adult
Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ISBN : 978-2-493405-57-9

Première publication en anglais par Quill Tree Books, une marque de HarperCollins Publishers.

Éditions LEHA
18, avenue de la Madrague de Montredon, 13008 Marseille
www.editions-leha.com

Suivez-nous !
www.editions-leha.com
facebook / twitter : @EditionsLEHA
Instagram : leha.editions
editionslehajeunesseya